Armoire A
tablette 2

OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME IV.

SE TROUVE A PARIS,

Chez { DIDOT LE JEUNE, quai des Augustins, n.° 22.
ONFROY, rue Saint-Victor, n.° 3.
FUCHS, rue des Mathurins, maison de Cluni.

L'AN IV.—1796.

Mancini-Mazarini. Louis
Oeuvres
Vol. 4

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

EN VERS

ET EN PROSE.

TOME SECOND.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.

370524
23.8.39

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVI.

PQ
2015
N4
1796
t.4

TABLE.

Traduction de la Vie d'Agricola, avec le texte de Tacite..... page 1

Essai sur l'Art des Jardins modernes, traduit d'Horace Walpole, avec le texte anglais.....153

Dissertation sur l'Elégie.....257

Elégies pour ma Femme, sous le nom de Délie.....291

Sur la Négociation de Loménie en Angleterre, en 1595.....319

Sur la Négociation du Président Jeannin en Hollande, pour la Trève de 1609.....337

TRADUCTION

DE LA

VIE D'AGRICOLA,

AVEC

LE TEXTE DE TACITE.

VITA
J. AGRICOLAE.

CLARORUM virorum facta moresque posteris tradere, antiquitus usitatum, ne nostris quidem temporibus, quamquam incuriosa suorum ætas omisit, quotiens magna aliqua, ac nobilis virtus vicit ac supergressa est vitium, parvis magnisque civitatibus commune, ignorantiam recti et invidiam. Sed apud priores, ut agere memoratu digna pronum, magisque in aperto erat; ita celeberrimus quisque ingenio, ad prodendam virtutis memoriam, sine gratia aut ambitione, bonæ tantùm conscientiæ pretio ducebatur. Ac plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potiùs morum, quam arrogantiam arbitrati sunt: nec in Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit: adeo virtutes iisdem tempo-

VIE D'AGRICOLA.

MALGRÉ l'esprit d'indifférence pour nos contemporains qui caractérise notre siècle, l'antique usage de transmettre à la postérité la vie et les mœurs des grands hommes est encore suivi parmi nous, toutes les fois qu'il s'élève quelque vertu assez sublime pour étouffer l'envie et pour réveiller l'insouciance : deux vices communs aujourd'hui à toutes les cités, grandes ou petites. Mais chez nos anciens, comme les actions vertueuses et dignes de mémoire étaient plus communes et plus connues, aussi les esprits les plus distingués s'empressaient de mettre au jour le récit des vertus sans aucune vue d'intérêt ni d'ambition : n'attachant à leur travail aucun autre prix que la satisfaction intérieure d'avoir rempli leur devoir : la plupart d'entr'eux même écrivant leur propre vie, non par vanité, mais guidés seulement par une confiance légitime et une noble simplicité de mœurs. Aussi n'a-t-on soupçonné ni la sincérité ni les intentions

ribus optimè æstimantur, quibus facillimè gignuntur. At mihi nunc, narraturo vitam defuncti hominis, veniâ opus fuit: quam non petissem, ni cursaturus tam sæva et infesta virtutibus tempora.

Legimus, quum Aruleno Rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse; neque in ipsos modò auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato triumviris ministerio, ut monimenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur, expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bonâ arte in exsilium actâ, ne quid usquam honestum occurreret. Dedimus profectò grande patientiæ documentum; et, sicut vetus ætas vidit quid ultimum in libertate esset, ita nos quid in servitute, adempto per inquisitiones, et loquendi audiendique commercio. Memoriam

de Rutilius et de Scaurus. C'est que le temps qui produit aisément les vertus, est aussi le temps qui leur rend volontiers justice. Quant à moi, pour écrire la vie d'un homme qui n'est plus, j'ai eu besoin d'une espèce de grâce, que je n'aurais cependant pas demandée, sans la nécessité où je suis de parcourir et de peindre un temps atroce et persécuteur de la vertu.

On a vu Arulenus condamné à mort pour avoir loué Thraséa, Sénécion pour avoir loué Helvidius. On a vu la barbarie s'étendre des auteurs jusques sur leurs ouvrages, et les triumvirs obligés de faire brûler dans la place publique ces monuments de nos plus excellents esprits. Les tyrans croyaient étouffer dans ces flammes la voix du peuple, la liberté du sénat, et jusqu'au sentiment intérieur du genre humain. Aussi avait-on chassé tous les maîtres de la sagesse, banni, proscrit toutes les bonnes lettres, pour s'assurer de ne plus rencontrer rien d'honnête. Grand exemple de patience que nous avons donné ! Car, si le siècle passé vit le dernier terme de la liberté mourante, nous avons vu le période le plus illimité de la servitude ; nous à qui d'odieuses inquisitions enlevaient jusqu'au commerce de la pensée et de la conversation. Et sans doute nous

quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra potestate esset oblivisci, quàm tacere.

Nunc demùm redit animus : et quamquam, primo statim beatissimi sæculi ortu, Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem, augeatque quotidie felicitatem imperii Nerva Trajanus, nec spem modò ac votum securitas publica, sed ipsius voti fiduciam, ac robur adsumserit; naturâ tamen infirmitatis humanæ tardiora sunt remedia, quàm mala : et ut corpora lentè augescunt, citò extinguuntur, sic ingenia studiaque oppresseris faciliùs, quàm revocaveris. Subit quippe etiam ipsius inertiæ dulcedo : et invisa primò desidia, postremò amatur. Quid si, per quindecim annos, grande mortalis ævi spatium, multi fortuitis casibus, promptissimus quisque sævitiâ principis interciderunt? Pauci et ut ita dixerim, non modò aliorum, sed etiam nostri superstites sumus, exemptis e media

aurions sacrifié encore le souvenir de nos maux aussi bien que le droit de nous en plaindre, si l'oubli dépendait de nous comme le silence.

Enfin le courage renaît parmi nous : mais, quoique l'aurore de ce siècle fortuné ait commencé avec l'empire de Nerva, qui sut allier deux choses avant lui incompatibles, l'autorité et la liberté ; quoique Trajan ajoute chaque jour à notre félicité ; quoique la sécurité publique ne se contente plus de vœux et d'espérances, mais les voie avec confiance s'établir sur de solides fondements ; cependant, par la nature de la faiblesse humaine, le progrès des remèdes ne correspond jamais à celui des maux : et comme, dans le physique, l'accroissement des corps est lent et leur destruction rapide, de même dans le moral, les études et les courages sont aisés à éteindre, difficiles à ranimer. Il se glisse dans les ames un certain attrait à l'indolence : on avait horreur de l'oisiveté, on finit par l'aimer. Que doit-ce être quand, durant le cours de quinze années, portion si considérable de la vie humaine, on voit tomber autour de soi ses concitoyens, les uns enlevés par les accidents naturels, les plus fiers immolés à la cruauté du prince? Nous sommes peu qui ayions survécu, non pas seulement aux autres,

vita tot annis, quibus juvenes ad senectutem, senes propè ad ipsos exactæ ætatis terminos per silentium venimus. Non tamen pigebit, vel inconditâ ac rudi voce, memoriam prioris servitutis, ac testimonium præsentium bonorum composuisse. Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus.

Cnæus Julius Agricola, veteri et illustri Forojuliensium coloniâ ortus, utrumque avum procuratorem Cæsarum habuit; quæ equestris nobilitas est. Pater Julius Græcinus, senatorii ordinis, studio eloquentiæ sapientiæque notus, iisque virtutibus iram Caii Cæsaris meritus. Namque Marcum Silanum accusare jussus, et, quia abnuerat, interfectus est. Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis. In hujus sinu indulgentiaque educatus, per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. Arcebat eum ab illecebris peccantium, præter ip-

mais j'oserai dire à nous-mêmes : tant d'années d'inaction enlevées à notre vie, nous ayant conduits dans un honteux silence, les jeunes jusqu'à la vieillesse, les vieux jusqu'à la caducité. J'oserai cependant un jour employer ma voix non encore exercée, à déplorer nos maux passés et à célébrer nos biens présents. En attendant, je consacre à la mémoire de mon beau-père Agricola cet ouvrage dicté par une piété filiale qui lui attirera ou le suffrage, ou du moins l'indulgence du public.

Cnœus Julius Agricola, originaire de l'illustre et ancienne colonie des Forojuliens [1], était par son père et par sa mère, petit-fils de deux intendants des empereurs, emploi qui donne la noblesse de l'ordre équestre. Son père Julius Græcinus, sénateur d'une vertu et d'une éloquence distinguées, mérita par-là l'indignation de Caïus qui le fit mourir pour avoir refusé d'accuser Silanus. Sa mère était Julia Procilla, femme de la plus rare vertu. Elevé dans le sein et par les tendres soins d'une si respectable mère, Agricola passa ses premières années dans l'exercice de tout ce qu'il y a d'arts honnêtes. Né avec un excellent

[1] Aujourd'hui Fréjus.

sius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum græcâ comitate et provinciali parcimoniâ mixtum, ac bene compositum. Memoria teneo solitum ipsum narrare, se in prima juventa studium philosophiæ acrius, ultrà quàm concessum Romano ac senatori hausisse, ni prudentia matris incensum ac flagrantem animum coercuisset: scilicet, sublime et erectum ingenium, pulchritudinem ac speciem excelsæ magnæque gloriæ, vehementiùs quàm cautè appetebat: mox mitigavit ratio et ætas: retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum.

Prima castrorum rudimenta in Britannia Suetonio Paullino, diligenti ac moderato duci, adprobavit, electus, quem contubernio æstimaret. Nec Agricola licenter, more juvenum, qui militiam in lasciviam vertunt,

naturel, il fut encore préservé des séductions du libertinage, par le bonheur qu'il eut dès son enfance de vivre et d'étudier à Marseille, séjour dont les mœurs sont un mélange heureux de l'élégance de la Grèce et de la modestie de la province. Je me souviens de lui avoir entendu souvent raconter lui-même, que dans sa première jeunesse, passionné pour l'étude de la philosophie, il s'y serait livré plus qu'il ne convient à un citoyen et à un sénateur, si les prudents conseils de sa mère n'avaient réprimé cette ardeur excessive. Il fallut calmer l'effervescence d'un esprit élevé et sublime qui s'enflammait pour la gloire avec plus d'impétuosité que de mesure. Bientôt l'âge et la raison mirent un frein à cette fougue ; et, ce qui est si rare, il porta la modération dans la culture de la sagesse.

Il fit ses premières armes dans la Bretagne, à l'école de Suétonius Paulinus, capitaine sage et actif, qui daigna l'admettre parmi les volontaires qu'il tenait auprès de lui. Là il ne suivit point l'exemple licencieux de ces jeunes gens qui ne cherchent dans le métier de la guerre qu'une occasion habituelle du désordre ; il n'imita point ceux qui, contents de leur paresse et de leur ignorance, n'envisagent le tribunat

neque segniter, ad voluptates et commeatus titulum tribunatûs et inscitiam retulit : sed noscere provinciam, nosci exercitui, discere a peritis, sequi optimos, nihil appetere jactatione, nihil ob formidinem recusare, simulque et anxius et intentus agere. Non sanè aliàs exercitatior, magisque in ambiguo Britannia fuit : trucidati veterani, incensæ coloniæ, intercepti exercitus : tum de salute, mox de victoria certavere. Quæ cuncta etsi consiliis ductuque alterius agebantur, ac summa rerum, et reciperatæ provinciæ gloria in ducem cessit ; artem et usum et stimulos addidere juveni : intravitque animum militaris gloriæ cupido, ingrata temporibus, quibus sinistra erga eminentes interpretatio, nec minus periculum ex magna fama, quàm ex mala.

militaire [1] que sous la perspective du libertinage facile et des congés fréquents. Il s'appliqua à connaître la province, à se faire connaître à l'armée, à apprendre des bons maîtres, à suivre les meilleurs officiers ; n'ambitionnant rien par vanité, ne refusant rien par crainte, agissant toujours avec ardeur et circonspection ensemble. On peut dire que la Bretagne ne fut jamais plus agitée ni plus inquiétante qu'à cette époque. Nos vétérans égorgés, nos colonies ravagées par la flâme, nos armées coupées et sans communication : il fallut combattre d'abord pour la sûreté ; mais bientôt nous ne combattîmes plus que pour la victoire. Quoique les événements ne fussent pas dirigés par Agricola, quoique la conduite des affaires et la gloire du recouvrement de la province appartinssent au général, toutes ces grandes choses donnèrent au jeune guerrier de l'habileté, de l'expérience, de l'émulation ; son cœur s'ouvrit tout entier à l'amour de la gloire militaire : vertu malheureuse en ce temps d'ingratitude, où le mérite distingué n'était vu que d'un œil sinistre, et où il était aussi dangereux d'avoir une grande réputation qu'une mauvaise.

[1] Les tribuns militaires correspondent à nos colonels. Leur service n'était souvent que de six mois par an.

Hinc ad capessendos magistratus in urbem digressus, Domitiam Decidianam, splendidis natalibus ortam, sibi junxit : idque matrimonium ad majora nitenti decus ac robur fuit : vixeruntque mirâ concordiâ, per mutuam caritatem, et invicem se anteponendo : nisi quòd in bonâ uxore tantò major laus, quantò in malâ plus culpæ est. Sors quæsturæ provinciam Asiam, proconsulem Salvium Titianum dedit : quorum neutro corruptus est ; quamquam et provincia dives, ac parata peccantibus, et proconsul, in omnem aviditatem pronus, quantâlibet facilitate redempturus esset mutuam dissimulationem mali. Auctus est ibi filia, in subsidium simul et solatium : nam filium ante sublatum, brevi amisit. Mox inter quæsturam, ac tribunatum plebis, atque etiam ipsum tribunatûs annum quiete et otio transit, gnarus sub Nerone temporum, quibus inertia pro sapientia fuit.

[a] C'était le frère de l'empereur Othon

La guerre finie, Agricola revint à Rome pour y suivre le cours des charges, et il y épousa Domitia Decidiana, fille de grande qualité, dont l'alliance honorable fortifia ses prétentions et ses droits aux plus grands honneurs. Ils vécurent dans une concorde singulière, et ils s'aimèrent de cette tendresse rare qui fait qu'on se préfère mutuellement l'un l'autre à soi-même : sentiment aussi digne d'éloges dans le mari d'une femme honnête, qu'il serait digne de blâme à l'égard d'une femme de mauvaise conduite. Dans la distribution des charges, le sort fit échoir à Agricola la questure d'Asie, et lui donna pour proconsul Salvius Titianus[1]. Il ne se laissa corrompre ni par l'un ni par l'autre : questeur dans une province si opulente, si ouverte aux concussions, avec un proconsul avide à l'excès, et dont l'indulgence pouvait s'acheter aisément par une connivence mutuelle. Sa famille s'accrut en Asie par la naissance d'une fille qui lui servit de consolation pour la perte qu'il venait de faire d'un fils au berceau. De-là, entre sa questure et son tribunat, durant l'année de son tribunat même, il vécut dans le repos et l'oisiveté, s'accommodant au temps, et sachant qu'avec Néron l'inaction était sagesse. Même conduite, même cir-

Idem præturæ tenor, et silentium : nec enim jurisdictio obvenerat. Ludos et inania honoris, modo rationis atque abundantiæ duxit, uti longè a luxuria, ita famæ propior. Tum electus a Galba ad dona templorum recognoscenda, diligentissimâ conquisitione fecit, ne cujus alterius sacrilegium respublica quàm Neronis sensisset.

Sequens annus gravi vulnere animum comumque ejus adflixit : nam classis othoniana, licenter vaga, dum Intemelios (Liguriæ pars est) hostiliter populatur, matrem Agricolæ in prædiis suis interfecit : prædiaque ipsa, et magnam patrimonii partem diripuit, quæ causa cædis fuerat. Igitur ad solennia pietatis profectus Agricola, nuntio affectati a Vespasiano imperii deprehensu, ac statim in partes transgressus est. Initia principatûs, ac statum urbis Mucianus regebat, admodùm juvene Domitiano, et a

conspection durant sa préture, où il ne lui échut point de juridiction. Occupé de représentation et de vaines cérémonies, il donna des jeux où, par un juste mélange de magnificence et d'économie, il sut éviter le faste et se faire honneur en même temps. Galba le choisit pour faire la récognition des richesses extorquées aux temples, et il s'acquitta de cette perquisition avec une exactitude qui ne laissa trace d'aucun sacrilége de cette espèce, que de ceux qui appartenaient réellement à Néron lui-même.

L'année suivante affligea son ame et sa maison d'une plaie bien sensible. Car les soldats de la flotte othonienne qui couraient le pays avec la dernière licence, vinrent ravager Intémélion [1], en Ligurie [2], et y massacrèrent la mère d'Agricola, poussés à ce meurtre par l'espoir du pillage qu'ils firent effectivement dans ses terres. Agricola, parti sur le champ pour aller remplir les devoirs de religion et de piété filiale, apprit en chemin la nouvelle de la proclamation de Vespasien, et n'hésita pas à embrasser son parti. Dans ces premiers commencements le gouvernement des affaires et l'administration de la ville étaient entre les mains de Mucien : le jeune Do-

[1] Vintimille. [2] Côte de Gènes et de Toscane.

paterna fortuna tantùm licentiam usurpante. Is missum ad delectus agendos Agricolam, integrèque ac strenuè versatum, vicesimæ legioni, tardè ad sacramentum transgressæ, præposuit, ubi decessor seditiosè agere narrabatur: quippe legatis quoque consularibus nimia ac formidolosa erat. Nec legatus prætorius ad cohibendum potens, incertum suo an militum ingenio: ita successor simul et ultor electus, rarissimâ moderatione, maluit videri invenisse bonos, quàm fecisse.

Præerat tunc Britanniæ Vettius Bolanus, placidiùs quàm feroci provinciâ dignum est: temperavit Agricola vim suam, ardoremque compescuit, ne increscerét, peritus obsequi, eruditusque utilia honestis miscere. Brevi deinde Britannia consularem Petilium Cerialem accepit. Habuerunt virtutes spatium exemplorum. Sed primò Cerialis labores

mitien ne songeant encore à jouir de la fortune de son père que par la licence des mœurs. Agricola, chargé par Mucien de faire de nouvelles levées, s'en acquitta avec une dextérité et une intégrité qui lui firent donner le commandement de la vingtième légion qu'on apprenait avoir été tardive à prêter le serment au nouveau prince, et dont le légat qu'on remplaçait était soupçonné d'une conduite séditieuse. Cette fière et audacieuse légion embarrassait souvent les légats consulaires; et son légat prétorien, soit par sa faute, soit par celle de la troupe, n'avait pu la réduire. Agricola honoré de cette légation, et chargé de la venger, se conduisit avec une modération bien rare; et il aima mieux paraître avoir trouvé sa troupe dans le devoir, que l'y avoir remise.

Vettius Bolanus commandait alors en Bretagne, et gouvernait avec trop de mollesse une province si féroce. Agricola, plein d'une noble énergie, retint et cacha son ardeur dont il craignait l'éclat, sachant se plier aux circonstances, et concilier l'honnête avec l'utile. Bientôt on donna à la Bretagne pour légat consulaire, Pétilius Cerialis; et alors les vertus eurent le champ libre pour donner de grands exemples. D'abord

modò et discrimina, mox et gloriam communicabat : sæpe parti exercitûs in experimentum, aliquando majoribus copiis ex eventu præfecit : nec Agricola umquam in suam famam gestis exsultavit ; ad auctorem et ducem, ut minister, fortunam referebat : ita virtute in obsequendo, verecundiâ in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat.

Revertentem ab legatione legionis divus Vespasianus inter patricios adscivit, ac deinde provinciæ Aquitaniæ præposuit, splendidæ in primis dignitatis, administratione ac spe consulatûs, cui destinarat.

Credunt plerique militaribus ingeniis subtilitatem deesse, quia castrensis jurisdictio secura et obtusior, ac plura manu agens, calliditatem fori non exerceat. Agricola na-

Cerialis se contenta sagement d'admettre Agricola au partage des travaux et des dangers; bientôt il l'admit à celui de la gloire. Il essaya sa capacité par de petits commandements, et il ne tarda pas à lui donner des détachements considérables. Dans cette position, Agricola ne chercha jamais à tirer avantage de ses exploits pour sa propre réputation : il ne la sépara jamais de celle de son général, à qui en ministre fidèle il rapporta toute la gloire de ses succès; et ainsi, par son courage et sa capacité dans l'exécution, par sa retenue et sa modestie dans ses discours, il atteignit la réputation sans exciter l'envie.

Au retour de cette légation légionnaire, Vespasien l'admit dans le nombre des patriciens, et lui donna le gouvernement de la province d'Aquitaine [1] : emploi de la première considération, et correspondant à l'espérance du consulat qui lui fut en même temps destiné.

On soupçonne communément les militaires de manquer d'une certaine finesse et sagacité d'esprit dans les affaires, parcequ'en effet la juridiction militaire plus tranchante, dédaignant les détails et procédant volontiers par voies de fait, n'exerce pas les esprits aux subtilités du barreau.

[1] La Guienne et les pays des Pyrénées jusqu'à la Loire.

turali prudentiâ, quamvis inter togatos, facilè justèque agebat. Jam verò tempora curarum remissionumque divisa : ubi conventus ac judicia poscerent, gravis, intentus, severus, et sæpius misericors : ubi officio satisfactum, nulla ultrà potestatis persona : tristitiam, et arrogantiam, et avaritiam exuerat : nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuit. Integritatem atque abstinentiam in tanto viro referre, injuria virtutum fuerit. Ne famam quidem, cui etiam sæpe boni indulgent, ostentandâ virtute, aut per artem quæsivit : procul ab æmulatione adversùs collegas, procul a contentione adversùs procuratores : et vincere inglorium, et atteri sordidum arbitrabatur.

Minùs triennium in ea legatione detentus, ac statim ad spem consulatûs revo-

Agricola, transporté tout-à-coup au milieu d'un peuple de magistrats, n'eut besoin que de sa droiture et de sa prudence naturelles pour être et pour paraître juste. C'est là qu'il commença à diviser régulièrement ses heures de travail et celles de loisir : grave et appliqué dans ses audiences et dans les assemblées publiques, sévère quelquefois, mais le plus souvent indulgent : au sortir du tribunal, nulle trace du pouvoir qu'il venait d'exercer ; nul vestige de sécheresse, de hauteur, de fiscalité[1] ; et, ce qui est bien rare, jamais son affabilité ne diminua le respect dû à sa place, jamais son austérité n'affaiblit l'affection que méritait sa personne. Dans un tel homme, louer le désintéressement et l'intégrité ce serait presque avilir sa vertu. Elle alla jusqu'à le préserver d'un écueil rarement évité par les gens de bien ; il ne mit ni art ni ostentation à chercher la réputation : inaccessible à tout sentiment de jalousie à l'égard de ses pareils, à toute animosité contre les intendants du prince, il trouvait dans les combats de cette espèce, du déshonneur à céder et de la honte à vaincre.

Au sortir de cet emploi, qu'il exerça un peu moins de trois années, il fut rappelé à Rome avec

[1] Avaritiam.

catus est, comitante opinione, Britanniam ei provinciam dari : nullis in hoc suis sermonibus, sed quia par videbatur. Haud semper errat fama, aliquando et elegit. Consul egregiæ tum spei filiam juveni mihi despondit, ac post consulatum collocavit; et statim Britanniæ præpositus est, adjecto pontificatûs sacerdotio.

Britanniæ situm populosque, multis scriptoribus memoratos, non in comparationem curæ ingeniive referam, sed quia tum primùm perdomita est : itaque, quæ priores nondum comperta, eloquentiâ percoluere, rerum fide tradentur.

Britannia, insularum quas romana notitia complectitur, maxima, spatio ac cœlo in orientem Germaniæ, in occidentem Hispaniæ obtenditur : Gallis in meridiem etiam inspicitur : septentrionalia ejus, nullis contrà

la désignation au consulat; à quoi l'opinion publique ajoutait le pronostic du commandement de Bretagne: non que ses insinuations y donnassent lieu, mais parcequ'il en paraissait digne. La voix publique ne se trompe pas toujours: elle nomme, elle choisit quelquefois. Pendant son consulat il me destina la main de sa fille, jeune personne de haute espérance. Le mariage se fit après le consulat; et aussitôt Agricola, nommé au gouvernement de la Bretagne, reçut en même temps un accroissement de dignité par l'admission dans le collége des pontifes.

Ce n'est par aucune émulation de travail ou de talent que je vais donner une description de la Bretagne et de ses habitants, dont beaucoup de nos écrivains ont déja parlé; c'est parceque le temps que j'écris est le premier où elle fut vraiment assujétie. Ainsi cette matière, maniée avec éloquence par nos anciens qui manquaient des connaissances exactes, se trouvera ici simplement traitée avec précision d'après des mémoires sûrs.

La Bretagne, la plus grande des îles que les Romains connaissent, regarde à l'orient la Germanie, à l'occident l'Espagne; au midi elle a la vue des Gaules; au nord aucunes terres ne lui

terris, vasto atque aperto mari pulsantur. Formam totius Britanniæ Livius veterum, Fabius Rusticus recentium, eloquentissimi auctores, oblongæ scutulæ vel bipenni adsimulavere : et est ea facies citrà Caledoniam, unde et in universum fama est transgressa : sed immensum et enorme spatium procurrentium extremo jam litore terrarum, velut in cuneum tenuatur.

Hanc oram novissimi maris tunc primùm romana classis circumvecta, insulam esse Britanniam adfirmavit, ac simul incognitas ad id tempus insulas, quas Orcadas vocant, invenit, domuitque : dispecta est et Thule, quam hactenus nix, et hiems abdebat : sed mare pigrum et grave remigantibus perhi-

1 L'Ecosse

2 Les îles Orkney en anglais.

3 La plus grande des îles Shetland. D'autres disent la Norvège que les anciens croyaient une île.

4 Ce n'est pas qu'il y ait de la neige et des brouillards sur les îles Shetland, mais il y en a sur la côte d'Angleterre d'où on peut les découvrir.

5 Ceci convient parfaitement à la mer qui baigne le nord-est de l'Ecosse, mais ce n'est pas par la raison des côtes plates, ni qu'on n'y sente point les vents, comme le croyait Tacite ; c'est à cause de l'effet qu'y

répondent, et elle soutient le choc d'une mer sans bornes. Sa forme a été comparée à celle d'une hache à deux tranchants par nos meilleurs historiens, Tite-Live parmi les anciens, Fabius Rusticus parmi les modernes ; et il est vrai qu'elle paraît ainsi en ne la prenant que jusqu'à la Calédonie [1], ce qui a occasionné l'opinion sur la forme totale. Mais, à prendre de la Calédonie, une immense étendue de terres s'avance au milieu des flots, en se rétrécissant à peu près dans la forme d'un coin.

La flotte romaine côtoyant pour la première fois, sous Agricola, cette plage d'une mer nouvelle, assura que la Bretagne est une île, et parvint en même temps aux îles jusqu'alors inconnues qu'on nomme Orcades [2], qu'elle subjugua. Thulé [3] même dont la neige et les brouillards [4] avaient jusqu'alors dérobé la connaissance, ne leur échappa pas, et ils en eurent la vue ; mais ils rapportent que l'abord en est défendu par la nature de la mer paresseuse, pour ainsi dire, et se refusant à l'effort des rameurs et à l'action du vent [5]. Ce qui pourrait venir, ce me semble, de

produisent les marées : elles y sont très fortes, elles y viennent en sens contraires ; et leurs chocs multipliés suffisent pour arrêter, non seulement les bateaux à rames, mais même les vaisseaux à la voile.

bent : ne ventis quidem perinde attolli ; credo, quòd rariores terræ montesque, causa ac materia tempestatum, et profunda moles continui maris tardiùs impellitur.

Naturam oceani atque æstus neque quærere hujus operis est, ac multi retulere : unum addiderim, nusquam latiùs dominari mare, multum fluminum huc atque illuc ferre, nec litore tenùs accrescere aut resorberi, sed influere penitus atque ambire, et jugis etiam ac montibus inseri velut in suo.

Ceterùm Britanniam qui mortales initio coluerint, indigenæ an advecti, ut inter Barbaros, parum compertum. Habitus corporum varii, atque ex eo argumenta. Namque rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus, germanicam originem adseverant. Silurum colorati vultus, et torti plerumque

1 Habitants du Glamorganshire, Montmouthshire, Herefordshire, sur la côte occidentale de l'Angleterre, vis-à-vis le canal de S. George.

ce que la côte plate et sans montagnes qui sont la cause des tempêtes, ne fournit pas aux vents assez d'impétuosité, et qu'aussi l'abîme profond de cette mer illimitée oppose trop de résistance à l'impulsion.

Cet ouvrage n'est pas fait pour discuter la nature et les bouillonnements de l'océan; et cette matière a été traitée par beaucoup d'écrivains. Je me bornerai à ajouter que cette mer est la plus vaste que l'on connaisse, qu'elle refoule çà et là un grand nombre de fleuves, et que le rivage qui la borde n'est pas une barrière pour elle dans ses flux et reflux; mais qu'elle s'avance et se répand dans le sein des terres, dans l'enceinte même des montagnes, comme si c'était son domaine.

Au reste, savoir si les premiers habitants de la Bretagne étaient indigènes, ou s'ils sont venus d'ailleurs, c'est sur quoi on a fort peu de lumières, comme il arrive chez les barbares. Il y a de la variété dans l'habitude du corps de ses peuples, et on tire de-là diverses inductions : car les habitants de la Calédonie, par leur haute taille, par leurs cheveux blonds, décèlent une origine germanique : les Silures [1], par leur teint basané, leurs cheveux crêpés, et leur position sur la côte qui est vis-à-vis de l'Espagne, font croire que les

crines, et posita contrà Hispania, Iberos veteres trajecisse, easque sedes occupasse fidem faciunt. Proximi Gallis, et similes sunt: seu durante originis vi, seu procurrentibus in diversa terris, positio cœli corporibus habitum dedit.

In universum tamen æstimanti, Gallos vicinum solum occupasse, credibile est. Eorum sacra deprehendas, superstitionum persuasione: sermo haud multum diversus; in deposcendis periculis eadem audacia, et, ubi advenere, in detrectandis eadem formido: plus tamen ferociæ Britanni præferunt, ut quos nondum longa pax emollierit: nam Gallos quoque in bellis floruisse accepimus: mox segnitia cum otio intravit, amissâ virtute pariter ac libertate, quòd Britannorum olim victis evenit: cæteri manent, quales Galli fuerunt.

1 Espagnols.
2 C'est le comté de Kent.

anciens Ibères [1] ont abordé cette plage et s'y sont établis. Les habitants du rivage voisin de la Gaule [2] sont semblables aux Gaulois, soit par l'influence de l'origine, soit que les correspondances du gissement respectif des terres produisent dans le climat et dans les aspects célestes, une similitude d'où naissent la ressemblance des corps et des tempéraments.

En général, il paraît que la Bretagne a dû se peupler par les Gaulois qui seront venus occuper un terrain si proche d'eux. On reconnaît en Bretagne la religion des Gaulois, communiquée aisément par la contagion de la superstition; le langage diffère peu, le caractère national se retrouve. Même audace pour chercher les dangers, même facilité à se décourager quand le péril est présent. Les Bretons ont pourtant plus de fierté; c'est qu'ils n'ont pas encore eu le temps de s'amollir par la paix : car nous savons que les Gaulois ont été aussi très belliqueux; mais la mollesse s'introduisit chez eux en même temps que le repos, et en perdant la liberté ils perdirent le courage; c'est ce qui est arrivé aussi à ceux des Bretons qui sont subjugués depuis longtemps : les autres sont aujourd'hui ce que les Gaulois ont été jadis.

In pedite robur : quædam nationes et curru præliantur : honestior auriga, clientes propugnant : olim regibus parebant, nunc per principes factionibus et studiis trahuntur, nec aliud adversùs validissimas gentes pro nobis utilius, quàm quod in commune non consulunt. Rarus duabus tribusve civitatibus ad propulsandum commune periculum conventus : ita dum singuli pugnant, universi vincuntur.

Cœlum crebris imbribus ac nebulis fœdum : asperitas frigorum abest. Dierum spatia ultra nostri orbis mensuram : nox clara, et extremâ Britanniæ parte brevis, ut finem atque initium lucis exiguo discrimine internoscas. Quòd si nubes non officiant, adspici per noctem solis fulgorem, nec occidere et exsurgere, sed transire adfirmant :

[a] Cela n'est vrai que dans l'été.

L'infanterie fait la principale force de leurs armées. Cependant il y a parmi eux quelques nations qui combattent sur des chars. Là, l'emploi le plus honorable est celui de conduire le char; ce sont les clients du conducteur qui combattent. Ils ont été autrefois gouvernés par des rois: aujourd'hui divisés en factions, il s'est élevé parmi eux une multitude de chefs dont les intérêts sont différents; et il faut avouer que rien n'a mieux servi nos armes contre ces puissantes et valeureuses nations, que cette division qui les empêche de se concerter entr'elles. Rarement voit-on deux ou trois cités s'unir dans le péril commun: ainsi combattants en détail, il arrive que tous sont vaincus successivement.

Le ciel de ces climats est nébuleux et pluvieux: le froid n'y est pas rigoureux. Les jours y sont plus longs que dans notre hémisphère, et à la pointe septentrionale du pays la nuit est si claire et si courte, que le crépuscule du soir et celui du matin ne sont séparés que par un intervalle peu sensible. On prétend même que lorsqu'il n'y a point de nuages, l'éclat du soleil paraît durant la nuit; et ils disent alors, non pas que cet astre se couche et se lève, mais qu'il ne fait que passer: ce qui peut s'expliquer dans la supposition

scilicet extrema et plana terrarum, humili umbrâ, non erigunt tenebras, infraque cœlum et sidera nox cadit.

Solum, præter oleam vitemque, et cætera calidioribus terris oriri sueta, patiens frugum, fecundum: tardè mitescunt, citò proveniunt: eademque utriusque rei causa, multus humor terrarum cœlique. Fert Britannia aurum, et argentum, et alia metalla, prætium victoriæ: gignit et Oceanus margarita, sed subfusca ac liventia. Quidam artem abesse legentibus arbitrantur; nam in rubro mari viva ac spirantia saxis avelli, in Britannia, prout expulsa sint, colligi: ego faciliùs crediderim naturam margaritis deesse, quàm nobis avaritiam.

Ipsi Britanni delectum, ac tributa, et injuncta imperii munera impigrè obeunt, si in-

que cette extrémité du globe, étant tout-à-fait plate, ne forme par conséquent qu'une ombre très peu élevée qui ne saurait porter ses ténèbres jusqu'aux astres.

Le sol ne produit ni oliviers ni vignes, ni rien de ce qui est propre aux pays chauds; mais à cela près il est fécond, et les moissons y sont bonnes: elles y germent de bonne heure, et elles y mûrissent tard, deux qualités différentes qui ont une cause commune: l'humidité du climat et celle du terrain. La Bretagne offre pour prix aux vainqueurs, des mines d'or, d'argent et d'autres métaux. Cet océan produit une autre sorte de richesses, des perles; mais un peu brunâtres et ternes. Quelques-uns disent que c'est défaut d'art dans ceux qui les recueillent: car les pêcheurs de la mer rouge les arrachent à force des rochers, vives et respirantes, pour ainsi dire; en Bretagne on se contente de les ramasser éparses et détachées, comme on les trouve. Pour moi j'attribuerai plus volontiers le défaut des perles bretonnes à un manque de qualité naturelle, qu'à un manque d'avarice industrieuse de la part des hommes.

Les Bretons nous fournissent des recrues, des subsides: ils supportent assez gaiement toutes les charges de l'empire, pourvu qu'on s'abstienne

juriæ absint : has ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut serviant. Igitur primus omnium Romanorum divus Julius cum exercitu Britanniam ingressus, quamquam prosperâ pugnâ terruerit incolas, ac litore potitus sit, potest videri ostendisse posteris, non tradidisse. Mox bella civilia, et in rempublicam versa principum arma, ac longa oblivio Britanniæ etiam in pace. Consilium id divus Augustus vocabat, Tiberius præceptum. Agitasse C. Cæsarem de intranda Britannia satis constat, ni velox ingenio, mobilis pœnitentiâ, et ingentes adversùs Germaniam conatus frustrà fuissent. Divus Claudius auctor operis, transvectis legionibus auxiliisque, et adsumpto in partem rerum Vespasiano; quod initium venturæ mox fortunæ fuit : domitæ gentes, capti reges, et monstratus fatis Vespasianus.

de les vexer. Ils supportent impatiemment la vexation, assez vaincus pour être sujets, trop peu pour être esclaves. Ce fut le divin Jules qui le premier de tous les Romains entra en Bretagne avec une armée. Il y remporta une victoire qui épouvanta les habitants et le rendit maître du rivage : mais cependant on doit dire qu'il a montré plutôt que transmis cette province à ses successeurs. Après lui vinrent les guerres civiles qui occupèrent toutes les forces et tous les chefs de la république contre elle-même : la Bretagne fut oubliée alors, et le fut même encore longtemps durant la paix. Le divin Auguste regardait cet oubli comme un conseil de politique; Tibère l'appelait un précepte. Il paraît constant que Caïus avait projeté d'attaquer la Bretagne. Mais la légéreté de ce prince variable et impétueux, aussi bien que le mauvais succès de ses grands efforts contre les Germains, firent évanouir ce projet. Le véritable auteur de cet ouvrage fut le divin Claude, qui fit passer dans l'île des auxiliaires et des légions sous le commandement de Vespasien, avec qui il partagea l'honneur de l'entreprise, et dont cette époque annonça et commença la prochaine fortune. Il y eut des nations domtées, des rois captifs; et cette expédition montra Vespasien aux destinées.

Consularium primus Aulus Plautius præpositus, ac subinde Ostorius Scapula, uterque bello egregius: redactaque paullatim in formam provinciæ proxima pars Britanniæ: addita insuper veteranorum colonia: quædam civitates Cogiduno regi donatæ, (is ad nostram usque memoriam fidissimus mansit) vetere ac jam pridem receptâ populi Romani consuetudine, ut haberet instrumenta servitutis et reges. Mox Didius Gallus parta a prioribus continuit, paucis admodum castellis in ulteriora promotis, per quæ fama aucti officii quæreretur. Didium Veranius excepit, isque intrà annum exstinctus est. Suetonius hinc Paullinus biennio prosperas res habuit, subactis nationibus firmatisque præsidiis: quorum fiduciâ Monam insulam, ut vires rebellibus ministrantem, adgressus, terga occasioni patefecit.

Namque absentiâ legati remoto metu,

Le premier des consulaires qui régit la Bretagne, fut Aulus Plautius, que remplaça peu après Ostorius Scapula, tous deux grands hommes de guerre. Peu à peu la partie voisine de la côte fut réduite en forme de province : on y établit une colonie de vétérans. Nous donnâmes quelques cités au roi Cogidinus que nous avons vu encore de notre temps demeurer toujours également fidèle : exemple récent de l'ancien usage du peuple romain, qui aime à employer les rois mêmes pour accréditer la servitude. Aulus Didius Gallus, troisième proconsul, conserva ce que ses prédécesseurs avaient acquis, et se contenta de pousser en avant quelques petits forts, seulement pour faire dire qu'il avait accru son gouvernement. A Didius succéda Véranius qui mourut dans l'année. On le remplaça par Suétonius Paullinus qui réussit pendant deux ans, subjugua des nations, affermit nos établissements. Mais enflé de ces succès, et s'avançant jusqu'à l'île de Mona[1], qu'il voulut attaquer comme une place d'armes des rebelles et un aliment de la rebellion, il exposa nos possessions sur ses derrières.

En effet, la crainte s'affaiblissant par l'absence

[1] D'Anglesey en anglais. Les Gallois l'appellent encore *Man*.

Britanni agitare inter se mala servitutis, conferre injurias, et interpretando accendere : « Nihil profici patientiâ, nisi ut « graviora, tamquam ex facili tolerantibus, « imperentur : singulos sibi olim reges « fuisse, nunc binos imponi; e quibus le- « gatus in sanguinem, procurator in bona « sæviret : æquè discordiam præpositorum, « æquè concordiam subjectis exitiosam : « alterius manus, centuriones alterius, vim « et contumelias miscere : nihil jam cupi- « ditati, nihil libidini exceptum : in prælio « fortiorem esse, qui spoliet; nunc ab ig- « navis plerumque et imbellibus eripi do- « mos, abstrahi liberos, injungi delectus, « tamquam mori tantùm pro patria nes- « cientibus : quantulum enim transisse mi- « litum, si sese Britanni numerent? sic Ger-

du légat, les Bretons osèrent s'entretenir entre eux des maux de la servitude ; se raconter mutuellement leurs injures particulières ; s'enflammer par la communication de leurs plaintes. Ils se disaient que « la patience ne servait qu'à atti-« rer un surcroît d'opression, en les faisant re-« garder comme prêts à tout souffrir ; qu'au lieu « d'obéir à un roi comme autrefois, ils se trou-« vaient sous le joug de deux maîtres, un gouver-« neur et un intendant : tous deux tyrans, l'un de « leurs vies, l'autre de leurs biens ; que la mésin-« telligence ou la concorde de ces odieux officiers « tournaient également à la ruine des malheureux « sujets ; que les soldats de l'un, les satellites de « l'autre, concouraient à l'envi, par les violences « et par les injures, à rendre l'oppression insup-« portable ; que rien n'a pu échapper à la cupi-« dité, à la licence ; qu'au moins dans les com-« bats, la dépouille du faible n'appartient qu'au « plus fort ; mais que pour eux ils voyaient de « lâches satellites ravir leurs possessions, enlever « leurs enfants, enrôler l'élite de leur jeunesse, « les traiter enfin comme des gens disposés à « tout, hors à combattre et à mourir pour la pa-« trie ; qu'ils comparassent leurs forces nationa-« les, avec la poignée de soldats étrangers passés

« manias excussisse jugum ; et flumine, non « oceano defendi : sibi patriam, conjuges, « parentes ; illis avaritiam et luxuriam cau- « sas belli esse : recessuros, ut divus Julius « recessisset, modò virtutes majorum suo- « rum æmularentur ; neve prælii unius aut « alterius eventu pavescerent : plus impe- « tûs, majorem constantiam penes miseros « esse : jam Britannorum etiam deos mise- « reri, qui romanum ducem absentem, qui « relegatum in alia insula exercitum deti- « nerent : jam ipsos, quod difficillimum fue- « rit, deliberare : porro in ejusmodi consi- « liis periculosius esse deprehendi, quàm « audere. »

His atque talibus invicem instincti, Voadica generis regii feminâ duce (neque enim

« dans leur île ; que les Germains avaient bien « su secouer le joug, eux qui n'ont qu'un fleuve « et non pas l'océan pour rempart ; que Rome « n'est guerrière que par des motifs d'avarice « et de libertinage ; que les Bretons ont devant « les yeux leur patrie, leurs femmes, leur fa- « mille ; qu'ils se rappellent seulement qu'ils imi- « tent le courage de leurs pères ; qu'ils cessent « de se décourager par le mauvais succès d'un « ou deux combats, et qu'ils verront bientôt les « Romains se retirer comme se retira le divin « Jules ; que les opprimés ont toujours en par- « tage la supériorité de nerf et de constance ; « que les dieux qui ont éloigné le chef des Ro- « mains, qui ont relégué ses troupes dans une « autre île, commencent visiblement à avoir pi- « tié des Bretons ; qu'enfin ils se voyaient parve- « nus à ce qui leur avait été jusqu'alors impos- « sible, à s'assembler, à délibérer tranquille- « ment ; et au reste, que dans de pareilles as- « semblées il est moins dangereux de prendre le « parti de l'audace, que d'être découvert avant « que d'avoir pris un parti. »

Animés par de tels discours, ils prirent tous les armes, et marchèrent sous la conduite d'une femme nommée Voadica, et née de leur sang

sexum in imperiis discernunt), sumpsere universi bellum: ac sparsos per castella milites consectati, expugnatis præsidiis, ipsam coloniam invasere, ut sedem servitutis: nec ullum in barbaris sævitiæ genus omisit ira et victoria. Quòd nisi Paullinus, cognito provinciæ motu, properè subvenisset, amissa Britannia foret: quam unius prælii fortuna veteri patientiæ restituit, tenentibus arma plerisque, quos conscientia defectionis, et propiùs ex legato timor agitabat.

Hic quum egregius cætera, arroganter in deditos, et, ut suæ quoque injuriæ ultor, duriùs consuleret, missus Petronius Turpilianus, tamquam exorabilior: et delictis hostium novus, eòque pœnitentiæ mitior, compositis prioribus, nihil ultra ausus, Trebellio Maximo provinciam tradidit.

Trebellius segnior, et nullis castrorum

royal, auquel, sans distinction de sexe, ils ne font aucune difficulté d'obéir. Ils emportèrent nos petites forteresses, poursuivirent les faibles garnisons qui y étaient éparses, envahirent notre colonie qu'ils regardaient comme le siége de leur servitude, et n'omirent aucun des genres de cruauté que la haine et la victoire peuvent exercer. La Bretagne était perdue si Paullinus, accouru au premier bruit de ces troubles, n'eût fait reprendre par une seule victoire, l'ancienne habitude de soumission et de patience, quoique la plupart des auteurs de la révolte gardassent les armes, inquiétés par le souvenir de leur attentat et par la présence du légat victorieux.

Celui-ci, louable en tout le reste, traita les peuples rentrés dans le devoir avec trop de hauteur et de dureté, comme mêlant au soin de la dignité publique la vengeance particulière d'une injure personnelle ; et l'on envoya à sa place Pétronius Turpilianus, qu'on jugea devoir être moins inflexible et plus sensible au repentir des peuples, n'ayant pas été intéressé dans leur forfait. Il pacifia les troubles sans avoir osé rien au-delà, et transmit le commandement à Trébellius Maximus.

Trébellius, d'un caractère mou et sans talent

experimentis, comitate quâdam curandi provinciam tenuit. Didicere jam barbari quoque ignoscere vitiis blandientibus : et interventus civilium armorum præbuit justam segnitiæ excusationem : sed discordiâ laboratum, quum adsuetus expeditionibus miles otio lasciviret. Trebellius, fugâ ac latebris vitatâ exercitûs irâ, indecorus atque humilis, precariò mox præfuit ; ac velut pacti, exercitus licentiam, dux salutem. Hæc seditio sine sanguine stetit.

Nec Vettius Bolanus, manentibus adhuc civilibus bellis, agitavit Britanniam disciplinâ : eadem inertia erga hostes, similis petulantia castrorum : nisi quòd innocens Bolanus, et nullis delictis invisus, caritatem paraverat loco auctoritatis.

militaire, s'occupa de régir la province par la douceur; et c'est alors que les barbares commencèrent à se familiariser avec les vices agréables. Les troubles civils qui survinrent dans la république, servirent d'excuse légitime à cette inaction. Mais la division vint travailler notre armée, à la faveur de la licence à laquelle se livra dans le repos un soldat accoutumé à de continuelles expéditions. Trébellius n'échappa à la fureur de l'armée que par la fuite; et bientôt, humilié et deshonoré, il n'exerça plus qu'une autorité précaire, comme si le soldat et le général eussent acquis par un contrat mutuel, l'un, la sûreté de sa vie, l'autre, l'impunité de ses désordres. Ainsi se passa cette sédition sans effusion de sang.

Nos guerres civiles duraient toujours; et Vettius Bolanus qui dans ce temps de trouble succéda à Trébellius, ne tenta pas de rétablir la discipline et l'autorité en Bretagne. Même inaction vis-à-vis de l'ennemi, même fermentation dans l'armée, même situation; hors en ce que Bolanus n'étant point coupable, et ne s'étant pas rendu odieux, suppléa à l'autorité qu'il ne pouvait reprendre, par la bienveillance qu'il sut se concilier.

Sed ubi, cum cætero orbe, Vespasianus et Britanniam reciperavit; magni duces, egregii exercitus, minuta hostium spes: et terrorem statim intulit Petilius Cerialis, Brigantum civitatem, quæ numerosissima provinciæ totius perhibetur, adgressus: multa prælia, et aliquando non incruenta: magnamque Brigantum partem aut victoriâ amplexus, aut bello. Et quum Cerialis quidem alterius successoris curam famamque obruisset, sustinuit quoque molem Julius Frontinus, vir magnus, quantùm licebat, validamque et pugnacem Silurum gentem armis subegit; super virtutem hostium, locorum quoque difficultates eluctatus.

Hunc Britanniæ statum, has bellorum vices mediâ jam æstate transgressus Agricola invenit, quum et milites, velut omissâ expeditione, ad securitatem, et hostes ad

1 Habitants du nord de l'Angleterre. Comtés d'Yorck, Lancaster, Westmorland, Cumberland. Ils étaient Gaulois d'origine.

2 Cornouaille.

Mais aussitôt que le sort de la Bretagne avec celui du reste de l'univers fut entre les mains de Vespasien, tout changea de face. De grands capitaines, d'excellentes armées affaiblirent les espérances de l'ennemi. Pétilius Cérialis commença par imprimer la terreur, en attaquant la cité des Brigantes [1], qui passe pour la plus nombreuse de tout le pays. Il s'y donna beaucoup de combats dont quelques-uns furent assez sanglants; et si la contrée entière ne fut pas subjuguée alors, du moins fut-elle dans sa totalité le théâtre de la guerre. Après Cérialis qui semblait avoir effacé d'avance les travaux et la gloire de son successeur, Julius Frontinus ne laissa pas de soutenir ce poids : il trouva moyen de paraître grand homme à côté de Cérialis; et, ayant dompté par les armes la valeureuse nation des Silures [2], il eut dans cette expédition l'honneur de triompher de la difficulté des lieux aussi bien que du courage des ennemis.

Tel était l'état de la Bretagne, telles étaient les vicissitudes de la guerre quand Agricola, arrivant au milieu de l'été *, trouva nos troupes ne songeant qu'au repos, comme si la campagne était finie; et les ennemis ne songeant qu'à pro-

* C'était l'année 78 de l'ère chrétienne.

occasionem verterentur. Ordovicum civitas haud multò ante adventum ejus, alam, in finibus suis agentem, propè universam obtriverat: eoque initio erecta provincia, et quibus bellum volentibus erat, probare exemplum, aut recentis legati animum opperiri. Tum Agricola, quamquam transacta æstas, sparsi per provinciam numeri, præsumpta apud militem illius anni quies, tarda et contraria bellum inchoaturo, et plerisque custodiri suspecta potiùs videbatur, ire obviàm discrimini statuit: contractisque legionum vexillis, et modicâ auxiliorum manu, quia in æquum degredi Ordovices non audebant, ipse ante agmen, quo cæteris par animus simili periculo esset, erexit aciem; cæsâque propè universâ gente, non ignarus instandum famæ, ac, prout prima cessissent,

[1] Les Gallois du nord. Leur nom celte est *Ar-Dhywi*, qui signifie sur la rivière *Dée*, qu'on prononce *Di*.

fiter de l'occasion pour remuer. Tout récemment la cité des Ordovices[1], qui venait d'attaquer un de nos quartiers cantonné sur leurs confins, l'avait presque entièrement détruit; et à ce début, toute la province déja déterminée à la guerre, n'hésitait à suivre cet exemple que pour se donner le temps d'étudier le caractère du nouveau général. Alors, malgré la saison avancée, malgré la mauvaise distribution de nos troupes répandues çà et là par petits corps, malgré le préjugé de sécurité qui leur faisait regarder la campagne comme finie, malgré les craintes de la plupart de nos officiers, à qui le temps et les circonstances paraissaient peu propres à commencer une expédition, et dont l'avis était de se borner à un plan de défensive : Agricola peu touché de tant d'inconvénients pour une ouverture de campagne, se détermina à marcher à l'ennemi; et comme les Ordovices n'osaient se commettre en plaine, il les alla chercher sur leurs montagnes, suivi de tous les vétérans de l'armée, auxquels il joignit un petit corps d'auxiliaires; et il gagna les hauteurs en bataille, marchant lui-même à la tête de la ligne, pour communiquer son courage comme il partageait le péril. Les Ordovices battus et presque tous taillés en piè-

fore universa; Monam insulam, cujus possessione revocatum Paullinum rebellione totius Britanniæ suprà memoravi, redigere in potestatem animo intendit. Sed, ut in dubiis consiliis, naves deerant: ratio et constantia ducis transvexit. Depositis omnibus sarcinis, lectissimos auxiliarium, quibus nota vada, et patrius nandi usus, quo simul seque et arma et equos regunt, ita repentè immisit, ut, obstupefacti hostes, qui classem, qui naves, qui mare exspectabant, nihil arduum aut invictum crediderint sic ad bellum venientibus. Ita petitâ pace, ac deditâ insulâ, clarus ac magnus haberi Agricola: quippe cui ingredienti provinciam, quod tempus alii per ostentationem, aut officiorum ambitum transigunt, labor et periculum placuisset. Nec Agricola,

ces, Agricola sentant le prix de la réputation des armes, et sachant que les premières actions sont décisives pour toute la suite, résolut de reprendre l'île de Mona qu'avait perdue Suétonius Paullinus, forcé de l'abandonner, ainsi que je l'ai dit plus haut, par le soulèvement général de la province. Mais il n'y avait point de bâtiments de transport; rien n'était prêt, comme il arrive dans les entreprises soudaines et hasardées. Le génie, la fermeté du général suppléèrent à tout, et servirent, si j'ose ainsi parler, de vaisseaux à l'armée. Il détacha l'élite de nos auxiliaires, les Bataves accoutumés à connaître les eaux guéables, et à qui, dès l'enfance, l'habitude nationale a donné l'art de se conduire en nageant, eux et leurs chevaux avec leurs armes; et leur ayant fait quitter tout leur bagage, il les lança à l'eau si soudainement, que l'ennemi qui se fiait au rempart de l'océan, et qui s'était cru en sureté entière tant qu'il ne verrait ni flotte ni vaisseaux de transport, stupéfait et consterné d'une telle audace, ne put croire qu'il y eût de défense contre des gens qui venaient de la sorte au combat. Les insulaires ne songèrent qu'à se soumettre et demandèrent la paix : expédition singulière, qui assura la haute et brillante réputation d'Agricola.

prosperitate rerum in vanitatem usus, expeditionem aut victoriam vocabat, victos continuisse : ne laureatis quidem gesta prosecutus est ; sed ipsâ dissimulatione famæ famam auxit, æstimantibus quantâ futuri spe tam magna tacuisset.

Cæterùm animorum provinciæ prudens, simulque doctus per aliena experimenta, parum profici armis, si injuriæ sequerentur, causas bellorum statuit exscindere. A se suisque orsus, primam domum suam coercuit; quod plerisque haud minus arduum est, quàm provinciam regere. Nihil per libertos servosque publicæ rei, non studiis privatis, nec ex commendatione, aut precibus centu-

On admira un homme qui à son arrivée, dans ces premiers moments que les gouverneurs donnent volontiers au faste de la représentation ou à la vanité de tenir une cour, avait préféré le travail et les dangers. Pour lui, inaccessible à l'orgueil de la prospérité, avoir remis des sujets dans le devoir ne lui paraissait pas un exploit, une victoire. Il négligea même d'orner de laurier les dépêches où il rendit compte de cette action; mais, par cet oubli volontaire de sa renommée, il ne fit que l'accroître : le public sentant quelle immense carrière de gloire se proposait de remplir un homme qui comptait pour rien de si grandes choses.

Ensuite, Agricola connaissant la disposition des esprits, et sachant, par l'expérience de ses prédécesseurs, que les succès de la guerre servent peu à rétablir la paix quand ils sont suivis de nouveaux sujets de plainte, résolut d'éteindre entièrement tous les motifs de division. Il voulut que lui et les siens donnassent l'exemple, et commença par régler sa propre maison : opération qui ne coûte guère moins à la plupart des gens en place que la conduite des affaires. Ecarter de tout maniement les affranchis et les esclaves; se déterminer dans le choix des nouveaux soldats, non par faveur ou prédilection particulière,

rionum milites adscire, sed optimum quemque fidelissimum putare: omnia scire, non omnia exsequi: parvis peccatis veniam, magnis severitatem commodare: nec pœnâ semper, sed sæpius pœnitentiâ contentus esse: officiis et administrationibus potiùs non peccaturos præponere, quàm damnare quum peccassent. Frumenti et tributorum auctionem æqualitate munerum mollire, circumcisis quæ, in quæstum reperta, ipso tributo graviùs tolerabantur; namque per ludibrium adsidere clausis horreis, et emere ultro frumenta, ac vendere pretio cogebantur: devortia itinerum et longinquitas regionum indicebantur, ut civitates a proximis hibernis in remota, et avia deferrent, donec quod

non sur la recommandation ou l'importunité des centurions, mais sur la seule réputation de fidélité; savoir tout et ne pas tout punir; n'avoir pour les fautes légères que de l'indulgence, de la sévérité que pour les fautes graves; épargner quelquefois le supplice, et se contenter souvent du repentir; distribuer les emplois d'administration en homme qui aime mieux mettre en place des gens incapables de prévariquer, que d'avoir des prévaricateurs à punir; enfin adoucir l'exaction des tributs et celles des impositions en blé, par l'équité des répartitions; abolissant les formes inventées par l'avidité des exacteurs, et plus insupportables que les impositions mêmes : tels furent les premiers soins d'Agricola. Selon ces formes odieuses, le malheureux colon était retenu par une espèce de dérision à la porte des greniers publics, où on lui faisait attendre et où on lui survendait le grain nécessaire à sa subsistance, tandis qu'on taxait arbitrairement à bas prix celui qu'il était obligé d'apporter pour la fourniture de nos troupes. Une autre vexation, c'était la longueur et la difficulté des traites, en telle manière que les cités dont les champs touchaient à quelqu'un de nos quartiers, étaient commandées pour voiturer leurs grains à quel-

omnibus in promptu erat, paucis lucrosum fieret.

Hæc primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit; quæ vel incuriâ, vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur. Sed ubi æstas advenit, contracto exercitu, multus in agmine laudare modestiam, disjectos coercere: loca castris ipse capere, æstuaria ac silvas ipse prætentare; et nihil interim apud hostes quietum pati, quominus subitis excursibus popularetur; atque ubi satis terruerat, parcendo rursus inritamenta pacis ostentare. Quibus rebus multæ civitates quæ in illum diem ex æquo egerant, datis obsidibus,

1 Cette seconde campagne se passa dans les provinces au nord de Chester.

que autre fort éloigné, et même sans chemin de communication : ordres tyranniques et inexécutables, dont nos entrepreneurs mettaient l'exemption à prix d'argent, enrichissant ainsi leur petite société avec une denrée que tout le monde aurait eue à la main sans leur monopole.

En réprimant ces abus dès la première année, Agricola mit en honneur le temps de repos et de paix qui auparavant, soit par la négligence, soit par la connivence de ses prédécesseurs, n'était pas moins redouté dans la province que la guerre même. Mais à ces soins pacifiques succédèrent des occupations différentes. Lorsqu'il eut assemblé l'armée à l'entrée de la belle saison[1], exact à encourager par des éloges le soldat fidèle à ne pas sortir de son rang, aussi bien qu'à réprimer celui qui osait s'en écarter ; jaloux de marquer lui-même ses camps, de reconnaître lui-même tous les bois et les marais ; attentif à ne laisser prendre à l'ennemi aucun établissement qu'il ne dévastât aussitôt par des incursions soudaines ; et soigneux en même temps d'étaler aux peuples les amorces de la paix et de la clémence, dès qu'il avait imprimé assez d'effroi : tel parut Agricola à la tête de nos légions. Cette conduite engagea plusieurs cités jusqu'alors indépendan-

iram posuere, et præsidiis castellisque circumdatæ, tantâ ratione curâque, ut nulla antè Britanniæ nova pars [1] inlacessita transierit.

Sequens hiems saluberrimis consiliis adsumpta; namque, ut homines dispersi ac rudes, eòque bello faciles, quieti et otio per voluptates adsuescerent; hortari privatim, adjuvare publicè, ut templa, fora, domus exstruerent, laudando promptos, et castigando segnes: ita honoris æmulatio pro necessitate erat. Jam verò principum filios liberalibus artibus erudire, et ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modò linguam romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent: inde etiam habitûs nostri honor, et frequens toga: paullatimque discessum ad delinimenta vitio-

[1] Je lis *nota pars* au lieu de *nova pars*.

tes, à dépouiller leur haine, à se soumettre et à donner des ôtages: précieuses acquisitions qu'Agricola sut s'assurer, les enfermant par des forts et des postes disposés avec tant d'art et d'intelligence, qu'ils tenaient en échec tout le reste connu jusqu'alors de l'Angleterre.

L'hiver suivant fut employé à former un excellent systême de gouvernement. Agricola pensant que des hommes dispersés, féroces, et par-là prompts à chercher la guerre, devaient se familiariser par les agréments de la vie aux douceurs du repos et de l'oisiveté, s'appliqua à les porter à construire des temples, des places publiques, des maisons; le recommandant à tous en public, à chacun en particulier; louant l'activité, blâmant l'indolence, et par-là inspirant une émulation qui tenait lieu de loi; faisant aussi instruire dans les bonnes lettres la jeunesse la plus distinguée, et flattant l'orgueil national par la préférence qu'il donnait hautement au génie breton sur les études gauloises. Ensorte que ce peuple qui avait horreur de notre langue, bientôt on le vit s'enflammer pour notre éloquence. On ne tarda même pas à voir notre habillement en honneur, et la robe devint d'usage commun. Peu à peu on en vint jusqu'à ces superfluités qui sont comme

rum, porticus, et balnea, et conviviorum elegantiam: idque apud imperitos humanitas vocabatur, quum pars servitutis esset.

Tertius expeditionum annus novas gentes aperuit, vastatis usque ad Taum (æstuario nomen est) nationibus: quâ formidine territi hostes, quamquam conflictatum sævis tempestatibus exercitum, lacessere non ausi; ponendisque insuper castellis spatium fuit. Adnotabant periti, non alium ducem opportunitates locorum sapientiùs legisse; nullum ab Agricola positum castellum aut vi hostium expugnatum, aut pactione ac fugâ desertum. Crebræ eruptiones; nam adversùs moras obsidionis, annuis copiis firmabantur; ita intrepida ibi hiems, et sibi quisque præsidio, inritis hostibus, eòque desperantibus,

1 Les Ecossais méridionaux.

2 *Taus* est la rivière du Tay. Le mot *estère* n'est pas français; mais je n'en connais point qui puisse rendre celui d'*æstuarium* dont Tacite se sert. *Æstuarium* signifie l'embouchure d'une rivière où la mer laisse des gués et des lagunes, plus ou moins, selon la force du flux et du reflux.

les entours, les enseignes de la mollesse et des vices. Les portiques, les bains s'introduisirent. Tout cela s'appelait par le vulgaire ignorant, civiliser les barbares; et dans le vrai c'était commencer à les asservir.

La troisième campagne ouvrit une carrière nouvelle, et nous montra de nouveaux peuples[1], après que nous eûmes dévasté toutes les habitations en deçà de l'estère formé à l'embouchure du Taus[2] : expédition qui imprima assez de terreur aux ennemis pour leur ôter la hardiesse d'attaquer notre armée, quoique abattue par les rigueurs du climat, et nous eûmes le temps d'assurer nos établissements nouveaux par des forteresses. Les officiers expérimentés remarquaient que jamais aucun général n'avait su saisir avec plus d'habileté les positions convenables ; et qu'aucun des postes établis par Agricola ne fut jamais ni emporté de vive force par les ennemis, ni réduit à capituler, ni abandonné par désertion. Nos garnisons faisaient de fréquentes sorties, et, fournies de munitions pour une année entière, ne craignaient point la longueur des siéges. Ainsi l'hiver se passait sans alarmes ; chaque poste se soutenait par lui-même en dépit des ennemis, d'autant plus découragés par-là,

quia soliti plerumque damna æstatis hibernis eventibus pensare, tum æstate atque hieme juxtà pellebantur.

Nec Agricola umquam per alios gesta avidus intercepit : seu centurio, seu præfectus, incorruptum facti testem habebat. Apud quosdam acerbior in conviciis narrabatur : erat ut bonis comis, ita adversùs malos injucundus : cæterùm ex iracundia nihil supererat : secretum et silentium ejus non timeres ; honestiùs putabat offendere, quàm odisse.

Quarta æstas obtinendis, quæ percurrerat, insumpta : ac si virtus exercituum et romani nominis gloria pateretur, inventus in ipsa Britannia terminus. Nam Clota et Bodotria, diversi maris æstibus per immensum revectæ, angusto terrarum spatio dirimuntur ; quod tum præsidiis firmabatur ; atque omnis propior sinus tenebatur, summotis velut in aliam insulam hostibus.

[1] Le golfe de la Clyde et le golfe de Forth ou d'Edimbourg. L'espace entre ces deux golfes n'est que de huit lieues ou environ.

qu'accoutumés jusqu'alors à compenser les pertes de l'été par des succès en hiver, ils se voyaient également repoussés partout en toutes saisons.

Dans cette continuité de succès, jamais Agricola n'usurpa les actions de qui que ce soit : tout commandant, tout centurion avait en lui un témoin pur et incorruptible. Quelques-uns le trouvaient un peu trop vif en paroles : doux avec ceux qui servent bien, il était rigoureux avec les autres ; mais au reste sa colère passée il n'en restait rien. On ne craignait point avec lui de rancune cachée et silencieuse : offenser lui semblait plus honnête que haïr.

La quatrième campagne se passa à assurer les conquêtes faites en courant dans les trois premières ; et si la valeur de nos troupes et la gloire du nom romain l'eussent permis, nous trouvions alors dans la Bretagne même une borne à mettre à nos exploits. C'est l'espace étroit qui sépare les deux golfes de Glote et de Bodotrie, deux rivières également refoulées par le poids immense des deux différentes mers qui les reçoivent. Cet isthme était garni de forteresses ; nous étions maîtres de toutes les côtes qui y abordent ; les barbares semblaient à notre égard comme transplantés dans une autre île.

Quinto expeditionum anno, nave primâ transgressus, ignotas ad id tempus gentes crebris simul ac prosperis prœliis domuit; eamque partem Britanniæ, quæ Hiberniam aspicit, copiis instruxit, in spem magis, quàm ob formidinem: siquidem Hibernia, medio inter Britanniam atque Hispaniam sita, et gallico quoque mari opportuna, valentissimam imperii partem magnis invicem usibus miscuerit. Spatium ejus, si Britanniæ comparetur, angustius, nostri maris insulas superat. Solum cœlumque, et ingenia cultusque hominum, haud multum a Britannia differunt: meliùs aditus portusque per commercia et negotiatores cogniti. Agricolâ expulsum seditione domesticâ unum ex regulis gentis exceperat, ac specie amicitiæ in occasionem retinebat. Sæpe ex eo audivi, legione unâ et modicis auxiliis debellari obtinerique Hiberniam posse; idque

[1] Provinces de Galloway et de Cantire. Ce sont les seules de l'Angleterre d'où on puisse voir l'Irlande.

[2] L'Irlande.

Dans la cinquième campagne, Agricola ayant traversé le golfe * dans le premier vaisseau que ces mers eussent porté, subjugua par de fréquentes victoires des peuples jusqu'alors inconnus, et il répandit nos troupes sur la côte[1] de la Bretagne en face de l'Hibernie[2], plutôt comme une annonce des futures conquêtes que pour la défense des possessions actuelles. En effet, l'Hibernie, située entre l'Espagne et la Bretagne, et abordable aussi par la mer des Gaules, serait d'un grand usage pour les communications de cette belle partie de l'empire. Comparée à la Bretagne, l'Hibernie est petite, mais elle est plus grande qu'aucune de nos îles de la Méditerranée. Le climat, le sol, le génie et les mœurs y sont à peu près comme en Bretagne; ses ports et ses plages sont mieux connus par le moyen des négociants et à la faveur du commerce. Agricola avait donné asile à un des petits rois du pays, expatrié par quelque soulèvement; et, le retenant sous prétexte de protection, il le gardait pour l'occasion. Je lui ai ouï dire plusieurs fois, qu'avec une seule légion et quelques auxiliaires on pourrait subjuguer l'Hibernie et s'en assurer; et il pensait que ce serait un grand avan-

* C'est le golfe de Glotta, de la Clyde.

etiam adversùs Britanniam profuturum, si romana ubique arma, et velut e conspectu libertas tolleretur.

Cæterum æstate, quâ sextum officii annum inchoabat, amplexus civitates trans Bodotriam sitas, quia motus universarum ultrà gentium, et infesta hostili exercitu itinera timebantur, portus classe exploravit: quæ ab Agricola primùm adsumpta in partem virium, sequebatur egregiâ specie, quum simul terrâ, simul mari bellum impelleretur, ac sæpe iisdem castris pedes equesque et nauticus miles, mixti copiis et lætitiâ, sua quisque facta, suos casus attollerent: ac modò silvarum et montium profunda, modò tempestatum ac fluctuum adversa, hinc terra et hostis, hinc auctus Oceanus militari jactantiâ [compararentur; Britannos

[1] Les Ecossais orientaux, provinces de Perth, Strathen, Angus, Marr.

[2] Édimbourg.

tage pour la conservation de la Bretagne, par le découragement des barbares qui alors investis de tous côtés par les armes romaines, verraient pour ainsi dire disparaître toute perspective de liberté.

Dans l'été suivant qui commençait la sixième année de sa commission, Agricola ayant avis d'un mouvement général des nombreuses nations[1] situées au-delà de Bodotrie[2]; et craignant que les chemins ne fussent infestés de partis ennemis, fit reconnaître par sa flotte ces vastes contrées, avant de s'y engager. Ce fut la première expédition où il lui fit partager ses exploits; et c'était un magnifique spectacle de la voir ranger la côte à hauteur de l'armée, la guerre étant ainsi poussée en même temps par terre et par mer. Souvent le même camp réunissait le fantassin, le cavalier et le matelot qui, rassemblés sous les mêmes enseignes et animés d'un même esprit de confiance et de gaieté, exaltaient chacun leurs aventures et leurs faits d'armes avec cette jactance militaire qu'excite la sécurité du soldat: l'un, faisant valoir les marches pénibles à travers les forêts et les montagnes, l'ennemi vaincu, la terre conquise; l'autre, opposant la furie des flots, l'horreur des tempêtes, l'océan même subjugué;

quoque, ut ex captivis audiebatur, visa classis obstupefaciebat, tamquam, aperto maris sui secreto, ultimum victis perfugium clauderetur. Ad manus et arma conversi Caledoniam incolentes populi, paratu magno, majore famâ, uti mos est de ignotis, oppugnasse ultro, castella adorti, metum, ut provocantes, addiderant: regrediendumque citra Bodotriam, et excedendum potiùs, quàm pellerentur, ignavi specie prudentium admonebant: quum interim cognoscit, hostes pluribus agminibus inrupturos. Ac ne superante numero, et peritiâ locorum circumiretur, diviso et ipse in tres partes exercitu incessit.

Quod ubi cognitum hosti, mutato repentè consilio, universi nonam legionem, ut maximè invalidam, nocte adgressi, inter

enfin les Bretons consternés, selon le rapport des prisonniers, à la vue d'une flotte qui, ouvrant à nos conquêtes cette mer leur rempart jusqu'alors impénétrable, semblait fermer aux vaincus leur dernier asile. Cependant les Calédoniens, ayant pris les armes avec un appareil formidable en lui-même, et plus encore par la renommée qui ne montre les objets inconnus qu'en les grossissant, attaquèrent nos forts, et y répandirent cette espèce de terreur qu'imprime toujours l'offensive. Dans cette crise, Agricola ne manqua pas alors d'avis dictés par la faiblesse sous l'extérieur de la prudence : il fallait revenir prendre une possition en-deçà de Bodotrie ; il valait mieux se retirer qu'être chassés. Il apprit en même temps, que les ennemis songeaient à fondre sur lui par divers points d'attaque ; et craignant que la supériorité du nombre, jointe à la parfaite connaissance du terrain, ne leur fournît les moyens de l'envelopper, il prit le parti d'entrer lui-même en campagne, et marcha en avant sur trois divisions.

Les ennemis voyant cette manœuvre, changent aussitôt leur plan : rassemblés en un seul corps, ils marchent à notre camp où on n'avait laissé pour garde que la plus faible de nos légions

somnum ac trepidationem cæsis vigilibus, inrupere. Jamque in ipsis castris pugnabant, quum Agricola iter hostium ab exploratoribus edoctus, et vestigiis insecutus, velocissimos equitum peditumque adsultare tergis pugnantium jubet, mox ab universis adjici clamorem: et propinquâ luce fulsere signa: ita ancipiti malo territi Britanni; et Romanis redit animus, ac securi pro salute, de gloria certabant: ultro quinetiam erupere; et fuit atrox in ipsis portarum angustiis prælium, donec pulsi hostes, utroque exercitu certante, his ut tulisse opem, illis ne eguisse auxilio viderentur: quòd nisi paludes et silvæ fugientes texissent, debellatum illâ victoriâ foret.

Cujus constantiâ ac famâ ferox exercitus; nihil virtuti suæ invium: penetrandam Ca-

(la neuvième); ils l'attaquent de nuit, égorgent nos sentinelles, et pénètrent à la faveur du sommeil et de la surprise. Déja ils combattaient dans les rues du camp, lorsqu'Agricola, informé de leur marche par ses coureurs, et n'ayant pas perdu un instant à les suivre, détacha d'abord ses troupes légères pour les charger en flanc. Il encourage cette attaque soudaine par les cris de notre armée entière qui paraît à la pointe du jour, et fait briller ses enseignes déployées. Ainsi les Bretons coupés et pressés par un double péril, sont saisis d'effroi : nos Romains reprennent courage ; et, assurés de leur salut, ils ne combattent plus que pour la gloire : ils chargent à leur tour l'ennemi qui se retire ; le défilé des portes du camp devient le théâtre d'un sanglant combat ; et bientôt les Barbares sont entièrement dissipés par la valeur de nos deux corps de troupes qui combattaient à l'envi, l'un, pour acquérir l'honneur d'avoir donné du secours ; l'autre, pour paraître n'en avoir pas eu besoin. Sans les bois et les marais qui nous dérobèrent les fuyards, la guerre était finie par cette victoire.

L'éclat de cette vigoureuse résistance redoubla l'ardeur de l'armée. Rien ne pouvait arrêter notre courage ; il fallait pénétrer au fond de la Calédo-

ledoniam, inveniendumque tandem Britanniæ terminum continuo præliorum cursu fremebant: atque illi modò cauti ac sapientes, prompti post eventum ac magniloqui erant. Iniquissima hæc bellorum conditio est, prospera omnes sibi vindicant, adversa uni imputantur. At Britanni non virtute, sed occasione et arte ducis rati, nihil ex arrogantia remittere, quominus juventutem armarent, conjuges ac liberos in loca tuta transferrent, cœtibus ac sacrificiis conspirationem civitatum sancirent; atque ita inritatis utrimque animis discessum.

Eâdem æstate cohors Usipiorum per Germanias conscripta, et in Britanniam transmissa, magnum ac memorabile facinus ausa est. Occiso centurione ac militibus, qui ad tradendam disciplinam immixti manipulis, exemplum et rectores habebantur,

[1] Allemands du Bas Rhin, partie de la Westphalie.

nie, et, marchant toujours de combats en combats, trouver enfin le terme de la Bretagne. C'était là le cri public; et ces mêmes donneurs d'avis timides qui conseillaient tout-à-l'heure la circonspection et la défiance, on les voyait, après le succès, ne respirer que l'audace et ne parler que d'exploits. Telle est l'injustice qui règne à la guerre; chacun s'arroge l'honneur des succès, et les malheurs n'appartiennent qu'au chef. De leur côté, les Bretons ne se croyant point vaincus par notre valeur, mais par une espèce de hasard et par un artifice de notre général, ne perdent rien de leur audace, arment toute la jeunesse, transportent les femmes et les enfants dans des lieux sûrs, confirment et ratifient dans des assemblées et par des sacrifices solennels la ligue de toutes les cités; et ainsi les armées se séparent avec un redoublement mutuel d'animosité.

Pendant le courant de cette même campagne, la cohorte des Usipiens [1], levée en Germanie, et servant en Bretagne, avait osé se porter à un attentat qui a quelque grandeur et qui est digne de mémoire. Après avoir tué leur centurion et les légionnaires insérés dans leurs compagnies pour les former à la discipline, ils s'emparèrent de trois vaisseaux, et s'y embarquèrent, traînant

tres Liburnicas, adactis per vim gubernatoribus, ascendêre; et uno remigrante, suspectis duobus, eòque interfectis, nondum vulgato rumore, ut miraculum provehebantur: mox hàc atque illàc rapti, et cum plerisque Britannorum sua defensantium prælio congressi, ac sæpe victores, aliquando pulsi, eò ad extremum inopiæ venêre, ut infirmissimos suorum, mox sorte ductos vescerentur; atque ita circumvecti Britanniam, amissis per inscitiam regendi navibus, pro prædonibus habiti, primùm a Suevis, mox a Frisiis intercepti sunt: ac fuere, quos per commercia venumdatos, et in nostram usque ripam mutatione ementium adductos, indicium tanti casûs inlustravit.

Initio æstatis Agricola, domestico vul-

[1] De la mer Baltique.

[2] Habitants de la côte à l'embouchure de l'Elbe.

[3] Entre le Rhin, l'Ems et la mer.

par force les trois pilotes. Un des trois s'étant échappé, sa fuite rendit les deux autres suspects: les rebelles les massacrèrent; et on les vit s'élever en mer, comme par miracle, avant que la nouvelle de leur forfait fût répandue. Bientôt, poussés çà et là par les vents, et obligés de combattre journellement contre les habitants qui se défendaient de leurs rapines, tantôt vainqueurs et tantôt repoussés, ils se virent réduits à un tel excès de disette, qu'ils en vinrent jusqu'à se nourrir de la chair de leurs camarades, tirant les victimes au sort, après avoir commencé par choisir les plus faibles et les moins en état de supporter la fatigue. Ils firent ainsi le tour de la Bretagne; et allant échouer sur des côtes [1] éloignées où ils perdirent leurs vaisseaux, faute de les savoir gouverner, ils furent pris pour des brigands, et faits esclaves d'abord par les Suèves [2], et ensuite par les Frisons [3]. Enfin il y en eut qui à force de changer de maîtres par la circulation du commerce, furent amenés jusqu'à nos quartiers sur la rive romaine du Rhin, où le récit d'une aventure si singulière les rendit un objet de curiosité, d'intérêt même, et leur donna une sorte de célébrité.

Au commencement du printemps suivant,

nere ictus, anno antè natum filium amisit. Quem casum neque, ut plerique fortium virorum, ambitiosè, neque per lamenta rursus ac mœrorem muliebriter tulit; et in luctu bellum inter remedia erat.

Igitur præmissâ classe, quæ pluribus locis prædata, magnum et incertum terrorem faceret, expedito exercitu, cui ex Britannis fortissimos et longâ pace exploratos addiderat, ad montem Grampium pervenit, quem jam hostes insederant. Nam Britanni, nihil fracti pugnæ prioris eventu, et ultionem aut servitium exspectantes, tandemque docti commune periculum concordiâ propulsandum, legationibus et fœderibus omnium civitatum vires exciverant. Jamque super triginta millia armatorum aspiciebantur, et adhuc adfluebat omnis juventus, et quibus cruda ac viridis senectus, clari

1 Grampion-Mounts : c'est le nom que porte encore aujourd'hui la suite des montagnes qui séparent la haute et la basse Ecosse jusqu'à la rivière Déc.

Agricola frappé dans sa famille, perdit un fils qui lui était né l'année précédente : malheur qu'il supporta sans cette ostentation de fermeté qu'affectent souvent les hommes courageux, et aussi sans se livrer comme les femmes aux lamentations et à l'abattement : les soins de la guerre servirent de diversion et de remède à sa douleur.

Son plan fut de se faire précéder par sa flotte qui, par des irruptions et des ravages en différents points de la côte, semait dans tous l'inquiétude et l'épouvante ; et bientôt, assemblant son armée de terre, à laquelle il joignit un corps d'élite choisi parmi ceux des insulaires dont la soumission tranquille était éprouvée de longue main, il s'avança jusqu'au mont Grampius [1] dont l'ennemi occupait déja les hauteurs. Car les Bretons, loin d'être découragés par leur dernière défaite, n'ayant de perspective que la vengeance ou la servitude, et persuadés enfin qu'un péril commun ne peut se repousser que par une concorde générale, avaient sollicité par des ambassades et uni par des traités les forces de toutes leurs cités. Déja on leur comptait plus de trente mille hommes sous les armes, et ce nombre grossissait chaque jour par l'affluence de la jeunesse du pays, suivie de tous ceux en qui l'âge n'avait

bello, ac sua quisque decora gestantes : quum inter plures duces virtute et genere præstans, nomine Galgacus, apud contractam multitudinem prælium poscentem, in hunc modum locutus fertur.

« Quotiens causas belli et necessitatem « nostram intueor, magnus mihi animus est, « hodiernum diem, consensumque vestrum, « initium libertatis totius Britanniæ fore. « Nam et universi servitutis expertes, et « nullæ ultra terræ, ac ne mare quidem se- « curum, imminente nobis classe romanâ : ita « prælium atque arma, quæ fortibus honesta, eadem etiam ignavis tutissima sunt. « Priores pugnæ, quibus adversùs Romanos

1 A l'égard du nom de ce chef calédonien, je ne suis ni l'ancienne chronique d'Ecosse qui le nomme *Galdus*, ni Boethius qui lui donne une naissance et une vie romanesques, ni le Liber Triadum qui l'appelle *Galauc ap Liennauc* (Galaue fils de Liennaue). Je crois, après M. Mackensie et M. Gordon, que le mot *Galgacus* est composé des mots herses *Gâl Cahach*, prononcés *Gâl Câc*. Le premier *Gâl* peut avoir été un nom propre, comme on en voit plusieurs exemples dans les poésies d'Ossian. C'était celui d'un fils de Fingal, et celui d'un fils de Morni. Telle est l'opinion des deux savants Anglais que je viens de citer. Ils regardent le

point éteint la vigueur; illustre foule de guerriers déja signalés et distingués chacun par leurs enseignes d'honneur et leurs trophées propres! C'est alors qu'un certain Galgacus[1], célèbre entre les chefs par sa naissance et par son mérite, s'adressant à toute cette multitude avide de combattre, parla, dit-on, en ces termes :

« Quand je considère les motifs de cette guerre « et l'extrémité où nous sommes réduits, je ne « puis douter que ce jour qui réunit vos efforts, « n'annonce et ne commence la liberté de toute « la Bretagne : car l'esclavage n'est pas encore « parvenu jusqu'à nous. Mais nulle terre pour « notre retraite, nul asile même sur la mer in- « festée par la flotte romaine : ainsi la force et « l'épée, cette noble ressource des braves, est « aussi la plus sûre aujourd'hui pour les lâches « même. Dans les actions précédentes, ceux qui « ont éprouvé les vicissitudes de la fortune en « combattant les Romains, nous avaient derrière « eux pour rempart et pour espérance; nous, les

mot *Gal* comme un nom propre. Ce pourrait aussi n'être qu'un mot servant à désigner la patrie de Galgacus ou *Gâl Câc*. Car *Gâl* signifie le Gaulois, le Celte. A l'égard du mot *Cahac* ou *Cac*, il équivaut à celui de *prætiosus* (qui donne les combats); c'est l'épithète dont les montagnards d'Ecosse honoraient, en 1715, le duc d'Argyle et le vicomte de Dundée, leurs chefs.

« variâ fortunâ certatum est, spem ac « subsidium in nostris manibus habebant; « quia nobilissimi totius Britanniæ, eòque in « ipsis penetralibus siti, nec servientium li- « tora aspicientes, oculos quoque a con- « tactu dominationis inviolatos habebamus. « Nos, terrarum ac libertatis extremos, re- « cessus ipse ac sinus famæ in hunc diem « defendit: nunc terminus Britanniæ patet; « atque omne ignotum pro magnifico est. « Sed nulla jam ultrà gens, nihil nisi fluctus « et saxa; et infestiores Romani, quorum su- « perbiam frustra per obsequium et modes- « tiam effugeris: raptores orbis, postquam « cuncta vastantibus defuere terræ, et mare « scrutantur: si locuples hostis est, avari; « si pauper, ambitiosi, quos non Oriens, « non Occidens satiaverit: soli omnium « opes atque inopiam pari affectu concupis- « cunt: auferre, trucidare, rapere falsis no-

« plus nobles de toute la nation ; nous, que notre « naissance a établis dans l'intérieur le plus sacré « de la patrie, d'où ne pouvant s'étendre jus- « qu'aux plages déja déshonorées par la servi- « tude, notre vue même n'était pas souillée par « l'aspect de la tyrannie. Placés aux dernières « bornes de la terre, dans le dernier asile de la « liberté, nous étions garantis par l'enfoncement « même de nos habitations que la renommée pei- « gnait comme impénétrables, elle qui répand « sur tous les objets ignorés un air de grandeur « et de merveille; mais aujourd'hui que les li- « mites de la Bretagne sont découvertes, nous « n'avons au-delà pour voisins que les flots, les « rochers; et dans le cœur du pays, ces Romains « plus terribles encore, dont nous voudrions vai- « nement adoucir l'orgueil par des égards et des « complaisances. Ravisseurs du monde entier, qui « se répandent sur les mers quand il ne leur reste « plus de terres à dévorer; ennemis avides des « contrées abondantes, ennemis ambitieux des « nations pauvres ; dévastateurs que ni l'Orient « ni l'Occident n'ont pu rassasier; et seuls entre « tous les hommes dont la cupidité s'allume éga- « lement par les richesses et par l'indigence, co- « lorant leurs injustices avec de spécieuses qua-

« minibus, imperium; atque ubi solitudi-
« nem faciunt, pacem appellant. »

« Liberos cuique ac propinquos suos na-
« tura carissimos esse voluit: hi per delec-
« tus, alibi servituti, auferuntur; conjuges
« sororesque etsi hostilem libidinem effu-
« giant, nomine amicorum atque hospitum
« polluuntur. Bona fortunasque in tributum
« egerunt; in annonam frumentum: corpora
« ipsa ac manus, silvis ac paludibus emu-
« niendis, inter verbera ac contumelias, con-
« terunt. Nata servituti mancipia semel ve-
« neunt, atque ultro a dominis aluntur: Bri-
« tannia servitutem suam quotidie emit,
« quotidie pascit. Ac sicut in familia recen-
« tissimus quisque servorum et conservis
« ludibrio est; sic in hoc orbis terrarum ve-
« tere famulatu novi nos et viles in excidium
« petimur. Neque enim arva nobis, aut me-

« lifications: les extorsions, les meurtres, les ra-
« pines, sont pour eux la science du gouverne-
« ment : dépeupler un pays, c'est le pacifier. »

« Les enfants, les parents, ces objets que la
« nature rend si chers à chacun, sont enlevés pour
« traîner leur servitude dans des climats étran-
« gers. Ceux dont les femmes, dont les sœurs
« peuvent échapper au libertinage effréné de
« l'ennemi, les voient souillées par des alliances
« honteuses, sous une trompeuse apparence d'a-
« mitié et d'hospitalité. Vos biens, vos revenus
« sont la proie de leur fisc ; vos grains, vos den-
« rées, celle de leurs magasins. Vos corps même
« et vos bras prodigués aux plus durs travaux,
« sont contraints, à force d'outrages et de coups,
« à s'épuiser pour applanir les forêts, pour com-
« bler les marécages. Plus heureux les miséra-
« bles que leur naissance destine à la servitude,
« une fois achetés pour esclaves, ils sont nourris,
« entretenus par leur maître : la Bretagne achète,
« nourrit elle-même journellement son propre
« esclavage ; et comme en chaque maison l'es-
« clave le plus récent sert de jouet à tous les au-
« tres ; ainsi, dans l'asservissement invétéré de
« l'univers, nous n'arrivons les derniers que pour
« être en proie à plus d'outrages, à l'entière des-

« talla, aut portus sunt, quibus exercendis
« reservemur. Virtus porro ac ferocia subjec-
« torum ingrata imperantibus; et longinqui-
« tas ac secretum ipsum quò tutius, eò sus-
« pectius. Ita sublatâ spe veniæ, tandem su-
« mite animum, tam quibus salus, quàm
« quibus gloria carissima est. Trinobantes,
« feminâ duce, exurere coloniam, expugnare
« castra, ac nisi felicitas in socordiam ver-
« tisset, exuere jugum potuere: nos integri
« et indomiti, et libertatem non in præsentia
« laturi, primo statim congressu non osten-
« damus quos sibi Caledonia viros sepo-
« suerit!

« An eamdem Romanis in bello virtutem,
« quàm in pace lasciviam adesse creditis?
« Nostris illi dissensionibus ac discordiis cla-
« ri, vitia hostium in gloriam exercitûs sui

[1] Habitants de l'Yorckshire.

« truction même : car vous n'avez ni champs à « faire valoir, ni mines ni ports où vos travaux « puissent enrichir les tyrans. Votre courage seul « et votre noble orgueil allument la haine de ces « injustes oppresseurs ; votre éloignement, et le « mystère même de vos asiles, d'autant plus sus- « pects qu'ils sont plus sûrs, animent leur pour- « suite. Perdez donc jusqu'à l'espoir d'obtenir « grace ; et que celui qui aime la vie, comme celui « qui aime l'honneur, sachent qu'il n'y a de salut « que dans la victoire. Les Trinobantes [1] menés « par une femme, ont pu porter la flamme dans « une colonie, forcer des camps retranchés : ils « auraient entièrement secoué le joug si l'ivresse « du succès ne les avait amollis ; et nous, jusqu'à « ce jour intacts et invincibles, nous qui portons « à la face de l'ennemi une indépendance pure et « sans tache, nous ne ferions pas voir au pre- « mier choc quels hommes la Calédonie recelait « dans son sein !

« Et croyez-vous à ces Romains autant de bra- « voure dans les combats que de corruption dans « le repos ? C'est à nos haines et à nos dissentions « qu'ils doivent leurs succès : leur fortune est « dans nos vices. C'est ainsi qu'ils tirent de leurs « ennemis même le nerf et la gloire de leurs ar-

« vertunt : quem contractum ex diversissi-
« mis gentibus, ut secundæ res tenent, ita
« adversæ dissolvent : nisi si Gallos, et Ger-
« manos, et (pudet dictu) Britannorum ple-
« rosque, licet dominationi alienæ sanguinem
« commodent, diutius tamen hostes quàm
« servos, fide et affectu teneri putatis : me-
« tus et terror est, infirma vincula caritatis,
« quæ ubi removeris, qui timere desierint,
« odisse incipient. Omnia victoriæ incita-
« menta pro nobis sunt : nullæ Romanos con-
« juges accendunt : nulli parentes fugam ex-
« probraturi sunt ; aut nulla plerisque patria,
« aut alia est : paucos numero circùm tre-
« pidos ignorantiâ, cœlum ipsum, ac mare
« et silvas, ignota omnia circumspectantes,
« clausos quodammodo ac vinctos dii nobis
« tradiderunt. Ne terreat vanus aspectus,
« et auri fulgor atque argenti, quod neque

« mées : assemblage monstrueux de nations si di-
« verses, la prospérité en lie les parties, le pre-
« mier revers les détachera. Croyez-vous que les
« Gaulois, que les Germains, croyez-vous, j'ai
« honte de le prononcer, que ces Bretons qui ne
« rougissent pas de vendre leur sang à la tyran-
« nie, mais qui pourtant, esclaves d'un jour, se
« souviennent d'avoir été ennemis si longtemps,
« croyez-vous qu'ils soient retenus dans les fers
« par l'attrait de l'affection ? Non, c'est l'impres-
« sion de la terreur qui les enchaîne : faible nœud
« d'union qui, une fois relâché, ne laisse que la
« haine dans le cœur de ceux qui perdent l'effroi.
« De notre côté se réunissent tous les aiguillons
« de la gloire. Les Romains n'ont ni épouses dont
« la voix enflamme leur courage, ni pères dont
« leur fuite craigne les reproches. Dans cette
« multitude ramassée çà et là, les uns sont sans
« patrie, les autres en ont été arrachés : il ne faut
« compter pour soldats qu'un petit nombre de co-
« hortes agitées des incertitudes de l'ignorance,
« troublées à l'aspect de notre horizon, de notre
« océan, de nos forêts, et que les dieux semblent
« nous livrer enchaînées par l'étonnement de tant
« d'objets nouveaux. Méprisez leur vain appa-
« reil ; méprisez l'or et l'argent qui brillent sur

« tegit, neque vulnerat. In ipsa hostium acie « inveniemus nostras manus : agnoscent Bri- « tanni suam causam ; recordabuntur Galli « priorem libertatem : deserent illos cæteri « Germani, tamquam nuper Usipii reliquerunt. Nec quidquam ultrà formidinis : vacua castella, senum coloniæ, inter malè « parentes et injustè imperantes, ægra municipia et discordantia : hic dux, hic exercitus, ibi tributa et metalla, et cæteræ « servientium pœnæ, quas in æternum proferre, aut statim ulcisci, in hoc campo « est. Proinde ituri in aciem, et majores « vestros, et posteros cogitate. »

Excepêre orationem alacres, et barbari moris cantu, et fremitu, clamoribusque dissonis. Jamque agmina, et armorum fulgores,

« leurs armes, métaux impuissants qui ne parent « ni ne portent aucuns coups. Marchons, et dans « les propres rangs de l'ennemi nous allons ren- « contrer des secours et des compagnons. Les « Bretons reconnaîtront la cause nationale, les « Gaulois se souviendront de leur ancienne liber- « té, les Germains déserteront à l'exemple des « Usipiens ; et songez qu'une seule victoire vous « délivre de tout péril. Ici est le général romain, « ici sont toutes leurs forces ; partout ailleurs vous « ne trouverez que des forteresses sans défen- « seurs, des colonies de vieillards, des établisse- « ments mal policés, où l'exercice injuste de l'au- « torité et l'habitude peu affermie de l'obéissance « font régner à l'envi la discorde et le méconten- « tement. Là sont les impôts à payer, les mines à « fouiller, et tous les travaux des esclaves à subir : « monuments odieux de la servitude, que ce « champ de bataille doit éterniser ou anéantir. « Formez donc vos rangs avec ardeur, et en vo- « lant au combat songez à vos ancêtres et à votre « postérité. »

Ce discours fut reçu avec joie, et l'assemblée y répondit à la manière des Barbares, par un chant mêlé de frémissement et de bizarres acclamations. Aussitôt les plus audacieux accourent se

audentissimi cujusque procursu : simul instruebantur acies : quum Agricola quamquam lætum et vix munimentis coercitum militem accendendum adhuc ratus, ita dissuerit :

« Octavus annus est, commilitones, ex « quo virtute et auspiciis imperii romani, « fide atque operâ vestrâ, Britanniam vicis- « tis ; tot expeditionibus, tot prœliis seu for- « titudine adversus hostes, seu patientiâ ac « labore, pœne adversus ipsam rerum natu- « ram opus fuit, neque me militum, neque « vos ducis pœnituit. Ergo egressi, ego ve- « terum legatorum, vos priorum exercituum « terminos, finem Britanniæ non famâ nec

[1]. Cette campagne qui fut la dernière d'Agricola, et qu'il dit dans sa harangue être la huitième, paraît n'avoir été que la septième, en suivant l'énumeration des campagnes énoncées jusques là dans le texte de Tacite. Serait-ce une erreur des copistes ? serait-ce qu'Agricola n'aurait pas fait mention de la septième campagne, parcequ'elle se serait passée en préparatifs sans aucune action ? Agricola a-t-il fait huit campagnes en Angleterre, ou n'en a-t-il fait que sept ? Il est difficile aujourd'hui de prendre un parti là-dessus.

ranger en troupes, et font briller en l'air leurs épées, tandis que les chefs forment la disposition du combat. Alors Agricola crut devoir haranguer ainsi ses soldats déja pourtant pleins de confiance, et que la discipline avait peine à retenir dans les retranchements :

« Compagnons, dit-il, voici la huitième année « depuis que, sous les auspices et par l'heureuse « influence de l'empire romain, vos travaux et « votre fidélité s'exercent à domter la Bretagne. « Dans tant de marches pénibles, dans tant de « combats sanglants, il vous a fallu opposer à l'en- « nemi un courage invincible, à la nature même « une patience et une opiniâtreté à toute épreuve. « Heureux de vous avoir commandés dans le « cours de ces travaux, j'ose croire que vous ne « vous repentez pas de m'avoir obéi. Nous avons « passé ensemble, moi, les bornes où s'étaient « renfermés jusqu'ici les commandants de cette « province, vous, les barrières que n'avaient pu « franchir les armées précédentes; et non con- « tents de pénétrer la Bretagne entière du bruit « de notre gloire, aujourd'hui nos armes, nos « camps en occupent les dernières limites; au- « jourd'hui la Bretagne est découverte et con- « quise. Souvenez-vous combien de fois dans ces

« rumore, sed castris et armis tenemus. In-
« venta Britannia, et subacta. Equidem sæpè
« in agmine, quum vos paludes montesve
« et flumina fatigarent, fortissimi cujusque
« voces audiebam: *Quando dabitur hostis,*
« *quando acies?* Veniunt e latebris suis
« extrusi, et vota virtusque in aperto, om-
« niaque prona victoribus, atque eadem vic-
« tis adversa. Nam ut superasse tantum iti-
« neris, silvas evasisse, transisse æstuaria,
« pulchrum ac decorum in frontem; ita fu-
« gientibus periculosissima, quæ hodie pros-
« perrima sunt. Neque enim nobis aut lo-
« corum eadem notitia, aut commeatuum
« eadem abundantia; sed manus, et arma,
« et in his omnia. Quod ad me attinet, jam
« pridem mihi decretum est, neque exerci-
« tûs neque ducis terga tuta esse. Proinde
« et honesta mors turpi vitâ potior; et in-
« columitas ac decus eodem loco sita sunt;

« marches pénibles et rebutantes à travers les « marais, les montagnes et les fleuves, j'ai en- « tendu s'élever du sein de vos braves bataillons « cette voix fière et hardie : *Quand nous mon- « trera-t-on l'ennemi? quand osera-t-il paraître « en bataille?* Ils paraissent enfin ces barbares, « ils viennent arrachés de leur sombre retraite : « vos vœux sont remplis, votre valeur est libre ; « et voici le jour qui donnera tout au vainqueur, « qui ôtera tout au vaincu. Car, s'il est beau, s'il « est heureux d'avoir cherché, d'avoir atteint « l'ennemi en triomphant de la longueur exces- « sive des chemins, de l'horreur des forêts, de la « profondeur des golfes; toutes ces manœuvres « qui font aujourd'hui votre gloire et votre pros- « périté, sont autant de gages des périls et de « l'impossibilité d'une retraite. Car nous n'avons « ni la même connaissance du pays que l'ennemi, « ni la même abondance de subsistances; mais « nous avons des armes, nous avons des mains « qui savent les manier, et avec cela tout est à « nous. Pour moi, il y a longtemps que je sais « qu'il ne peut y avoir de salut dans la fuite ni « pour l'armée ni pour le général. Une mort « glorieuse est toujours préférable à une vie « honteuse ; mais ici la gloire et la sûreté sont

« nec inglorium fuerit, in ipso terrarum ac « naturæ fine cecidisse.

« Si novæ gentes atque ignota acies cons- « titisset, aliorum exercituum exemplis vos « hortarer : nunc vestra decora recensete, « vestros oculos interrogate. Ii sunt quos « proximo anno, unam legionem furto noc- « tis adgressos, clamore debellastis : ii cæte- « rorum Britannorum fugacissimi, ideoque « tam diu superstites. Quomodo silvas sal- « tusque penetrantibus fortissimum quodque « animal contrà ruere, pavida et inertia ipso « agminis sono pelluntur ; sic acerrimi Bri- « tannorum jam pridem ceciderunt : reliquus « est numerus ignavorum et metuentium ; « quos quòd tandem invenistis, non restite- « runt, sed deprehensi sunt novissimi ; res et « extremo metu corpora defixere in his ves- « tigiis, in quibus pulchram et spectabilem « victoriam ederetis. Transigite cum expe-

« ensemble ; et quand nous devrions périr, ce « serait avec l'honneur d'avoir fini où finit l'uni- « vers. »

« Si vous aviez en présence quelque nation « nouvelle, quelque ennemi nouveau, je vous of- « frirais les exemples des autres armées ; mais ici « vous n'avez à consulter que vos propres yeux, « vous n'avez à vous rappeler que vos propres « exploits. Voilà ces barbares qui la campagne « dernière, ayant osé attaquer une de nos légions « à la faveur d'une surprise de nuit, furent mis « en fuite par vos cris : voici ceux qui savent le « mieux fuir, et c'est ainsi qu'ils ont obtenu de « vivre jusqu'à ce jour. Comme on voit dans les « forêts les animaux courageux attaquer les voya- « geurs dans leur passage, tandis que le bruit seul « suffit pour chasser les animaux faibles et timi- « des ; ainsi les braves d'entre les Bretons sont « déja tombés sous vos coups, le reste n'est qu'une « vile multitude de lâches. S'ils se trouvent au- « jourd'hui en votre présence, ce n'est pas qu'ils « vous aient attendus, c'est que vous les avez at- « teints ; et à votre vue leurs pas, enchaînés par « l'épouvante, se sont arrêtés sur ce champ de ba- « taille qui vous offre la victoire la plus belle et la « plus signalée. Mettez ici un terme à vos travaux ;

« ditionibus, imponite quinquaginta annis « magnum diem, adprobate reipublicæ num- « quam exercitui imputari potuisse, aut « moras belli, aut causas rebellandi. »

Et adloquente adhuc Agricolâ militum ardor eminebat, et finem orationis ingens alacritas consecuta est, statimque ad arma discursum. Instinctos ruentesque ita disposuit, ut peditum auxilia, quæ octo millia erant, mediam aciem firmarent, equitum tria millia cornibus adfunderentur : legiones pro vallo stetere, ingens victoriæ decus

1 Il y a diverses opinions sur l'endroit où se donna la bataille. Les uns le cherchent à Strageth ou Innerpeffery, d'autres à Ardoch ; et cette dernière opinion est celle du chevalier Sibald. Mais Strageth et Innerpeffery sont éloignés du mont Grampius où Tacite place positivement le champ de bataille ; et la situation d'Ardoch répugne également à son récit. La vallée dans laquelle Ardoch est situé, n'est bordée que de côteaux très peu élevés ; elle ne présente même, à une grande distance, aucune montagne qu'on puisse prendre pour le Grampius de Tacite.

L'opinion la plus probable est celle d'Alexandre Gordon, qui place le champ de bataille à l'extrémité orientale de la vallée de Stratheru, dans une plaine qui est précisément au pied du mont Grampien. Hector Boéthius a appelé ce mont Grantzbaine, *the crooked Mountain* (la Montagne tortueuse), et il a été suivi en cela par Cambden et tous les traducteurs ou éditeurs de Tacite. Mais on ne connaît en Ecosse aucune montagne sous le nom de Grantzbaine. Les chaînes de montagnes qui

« que cette journée soit le grand jour qui cou-
« ronne un demi-siècle d'exploits; et faites con-
« naître à la république qu'on n'a jamais dû accu-
« ser son armée ni des longueurs de la guerre,
« ni des causes de tant de soulèvements. »

Agricola parlait encore, et l'ardeur brillait déja dans tous les yeux : la fin de sa harangue fut reçue avec les applaudissements les plus vifs, et dans l'instant on courut aux armes. Chacun vole à son poste selon l'ordre de bataille d'Agricola, qui mit au centre toute l'infanterie auxiliaire, faisant huit mille hommes; sur les aîles, trois mille hommes de cavalerie; et les légions en corps de réserve à la tête du camp : disposition qui devait redoubler l'honneur d'une victoire où le sang

séparent la haute et la basse Ecosse jusqu'à la rivière Dée, s'appellent encore aujourd'hui Grampian ou Grampion Mounts. Ce sont les Ecossais de la basse Ecosse qui les appellent ainsi, et ce nom est inconnu aux montagnards.

En sortant de l'isthme d'Ecosse et allant au nord, on trouve deux chaînes de montagnes; celles du sud s'appellent Ochill ou Ochell : c'est une corruption des mots erses *a-chuille*, *fo-chuille* (sous bois, boisé). *Wul*, *hull*, *yul*, signifient en cette langue un bois, et se prononcent indifféremment l'un pour l'autre. Ces montagnes du sud étaient en effet jadis couvertes de bois, et on en trouve encore aujourd'hui des vestiges enfouis dans la vallée. La chaîne du nord est appelée Grampion, et ce nom vient probablement de l'erse *Gramp-bhein* ou *bhean*, qui se prononce *veine*. Gramp-veine, la montagne aride, escarpée; mot à mot, l'escarpement pelé. *Vein* est la même chose que *pen*, pierre; et *gramp* paraît être la racine du mot grimper.

citra romanum sanguinem bellanti, et auxilium, si pellerentur. Britannorum acies, in speciem simul ac terrorem, editioribus locis constiterat, ita ut primum agmen æquo, cæteri per acclive jugum connexi velut insurgerent; media campi covinarius et eques strepitu, ac discursu complebat. Tum Agricola, superante hostium multitudine, veritus ne simul in frontem, simul et latera suorum pugnaretur, diductis ordinibus, quamquam porrectior acies futura erat, et arcessendas plerique legiones admonebant, promptior in spem, et firmus adversis, dimisso equo pedes ante vexilla constitit.

Ac primo congressu eminus certabatur: simul constantiâ, simul arte Britanni, ingentibus gladiis et brevibus cetris, missilia nostrorum vitare, vel excutere, atque ipsi magnam vim telorum superfundere; donec Agri-

romain serait épargné, et qui en même temps assurait une ressource en cas que la première ligne fût repoussée. L'armée bretonne occupait les hauteurs dans un ordre imposant et redoutable; la première ligne rangée en bataille au pied de la montagne en bordait le contour, soutenue par le reste de l'infanterie qui, garnissant tous les escarpements, s'élevait comme par échelons jusqu'au sommet: la cavalerie et les chars remplissaient le vallon, et y caracolaient à grand bruit. Agricola voyant le nombre supérieur des ennemis, et craignant d'être attaqué en flanc, fit dédoubler ses files; et quoique après cette manœuvre son front ne fût pas encore tout-à-fait assez étendu, il refusa de faire marcher les légions pour fortifier sa ligne, comme on le lui conseillait; et plein de cette noble confiance qui aime à braver les difficultés, il descendit de cheval et se mit à pied à la tête des drapeaux.

D'abord on combattit de loin avec les armes de jet. Les Bretons, sans s'étonner, se servaient avec adresse de leurs longues épées et de leurs petits boucliers pour détourner ou repousser les traits de nos gens, en même temps qu'ils nous en lançaient de haut une grêle. Alors Agricola choisit trois cohortes de Bataves et

cola tres Batavorum cohortes ac Tungrorum duas cohortatus est, ut rem ad mucrones ac manus adducerent: quod et ipsis vetustate militiæ exercitatum, et hostibus inhabile, parva scuta et enormes gladios gerentibus; nam Britannorum gladii sine mucrone complexum armorum, et in arcto pugnam non tolerabant. Igitur ut Batavi miscere ictus, ferire umbonibus, ora fœdare, et fractis [1] qui in æquo obstiterant, erigere in colles aciem cœpere; cæteræ cohortes, æmulatione et impetu commixtæ, proximos quosque cædere; ac plerique semineces, aut integri, festinatione victoriæ relinquebantur. Interim equitum turmæ fugere, covinarii peditum se prælio miscuere; et quamquam recentem terrorem intulerant, densis tamen hostium [2] agminibus, et inæqualibus locis hæ-

[1] Je lis *fractis* au lieu de *tractis*.
[2] Je lis *cohortium* au lieu de *hostium*.

deux de Tongrois pour charger à l'arme blanche: sorte de manœuvre familière à des troupes aguerries de longue main, et presque impraticable à l'ennemi qui, armé de boucliers extrêmement petits, et de sabres d'une longueur démesurée et sans pointe, ne pouvaient soutenir le combat corps à corps et les armes croisées. Aussi, dès que les Bataves furent à portée de se mêler, frappant et meurtrissant l'ennemi au visage avec leurs grands boucliers, ils eurent bientôt rompu la première ligne et nettoyé la plaine, et ils commencèrent à monter les hauteurs en bataille. Les autres cohortes piquées d'honneur et ardentes à partager leur gloire, passèrent encore avec impétuosité sur le ventre à cette première ligne en désordre, frappant sans s'arrêter ce qui se trouvait à portée de leurs coups, ne se donnant pas le temps d'achever les blessés, et négligeant même, par une sage impatience de la victoire, de perdre du temps à en augmenter le nombre. Cependant notre cavalerie était en fuite, rompue par les chars de l'ennemi, qui aussitôt après accoururent sur les hauteurs, suivis de la cavalerie bretonne, pour prendre part au combat de l'infanterie; mais la petite épouvante qu'ils causèrent à nos trou-

rebant: minimeque equestris ea pugnæ facies erat, quum ægre diu stantes, simul equorum corporibus impellerentur, ac sæpe vagi currus, exterriti sine rectoribus equi, ut quemque formido tulerat, transversos, aut obvios incursabant.

Et Britanni, qui adhuc pugnæ expertes summa collium insederant, et paucitatem nostrorum vacui spernebant, degredi paullatim, et circumire terga vincentium cœperant: ni idipsum veritus Agricola, quatuor equitum alas ad subita belli retentas, venientibus opposuisset, quantòque ferociùs accurrerant, tantò acriùs pulsos in fugam disjecisset. Ita consilium Britannorum in ipsos versum: transvectæque præcepto ducis a fronte pugnantium alæ, aversam hostium aciem invasere. Tum verò patentibus locis

pes fut courte : la résistance de nos bataillons serrés et l'inégalité du terrain montagneux rendirent bientôt les chars et les cavaliers immobiles, et rien ne ressemblait moins à une charge de cavalerie. Sans mouvement et sans impulsion, ils étaient renversés au moindre choc ; et bientôt les chevaux effrayés et sans maîtres, les chars égarés et dispersés, achevèrent le désordre en courant çà et là où la peur les entraînait.

Ceux des Bretons qui, postés sur le sommet des côteaux, n'avaient pas encore pris part au combat, et voyaient avec mépris le petit nombre de nos troupes, commencèrent alors à descendre insensiblement, et ils se préparaient à envelopper les vainqueurs, lorsqu'Agricola qui avait prévu ce mouvement, fit avancer quatre troupes de cavalerie réservées exprès pour l'occasion. Ceux-ci, chargeant l'ennemi dans son mouvement, le mirent en désordre ; et la déroute fut d'autant plus complète, que la marche avait été plus impétueuse. Ainsi Agricola sut tourner contre les Bretons leur propre manœuvre ; et aussitôt, détachant nos aîles de la ligne, il les porta sur les derrières de l'ennemi : c'est alors que le champ de bataille offrit un grand et terrible spectacle. On poursuivait, on tuait les fuyards, on

grande et atrox spectaculum: sequi, vulnerare, capere, atque eosdem, oblatis aliis, trucidare. Jam hostium, prout cuique ingenium erat, catervæ armatorum paucioribus terga præstare, quidam inermes ultro ruere, ac se morti offerre. Passim arma, et corpora, et laceri artus, et cruenta humus; et aliquando etiam victis ira virtusque: postquam silvis appropinquarunt, collecti, primos sequentium incautos et locorum ignaros circumveniebant. Quòd ni frequens ubique Agricola, validas et expeditas cohortes, indaginis modo, et sicubi arctiora erant, partem equitum, dimissis equis, simul rariores silvas equitem persultare jussisset, acceptum aliquod vulnus per nimiam fiduciam foret. Cæterùm, ubi compositos firmis ordinibus sequi rursus videre, in fugam versi, non agminibus ut priùs, nec alius alium respectantes, rari, et vitabundi in-

faisait des prisonniers, on massacrait les premiers faits à mesure qu'il s'en présentait de nouveaux. Ceux des Bretons qui n'avaient pas perdu leurs armes, s'assemblaient par pelotons, au hasard et sans ordre, et fuyaient devant nos moindres détachements: d'autres, désarmés, se précipitaient dans nos rangs et se dévouaient à la mort. La terre ensanglantée se chargeait d'armes arrachées, de corps sans vie, de membres déchirés; et au milieu de ces horreurs, la fureur ranimait quelquefois le courage des vaincus. Arrivés à l'entrée des forêts, ils s'y rallièrent; et déja ils tentaient d'envelopper les plus avancés de nos soldats qui, sans connaissance des défilés, s'abandonnaient avec trop d'ardeur à la poursuite: et si Agricola qui se trouvait partout, n'eût amené promptement les plus fraîches de nos cohortes pour fouiller le bois, employant notre cavalerie à le battre dans les endroits les plus clairs, et lui faisant mettre pied à terre pour pénétrer dans les plus fourrés, nous aurions payé de quelque échec notre excès de confiance. Mais dès que les vaincus virent nos cohortes reformées les suivre en bon ordre, alors s'abandonnant tout-à-fait à la fuite, ils coururent chercher les lieux les plus déserts et les plus écartés, non par troupes et

vicem, longinqua atque avia petiere. Finis sequendi nox et satietas fuit: cæsa hostium ad decem millia; nostrorum trecenti quadraginta cecidere, in quîs Aulus Atticus, præfectus cohortis, juvenili ardore et ferociâ equi hostibus illatus.

Et nox quidem gaudio prædâque læta victoribus: Britanni palantes, mixtoque virorum mulierumque ploratu, trahere vulneratos, vocare integros, deserere domos, ac per iram ultro incendere: eligere latebras, et statim relinquere; miscere invicem consilia aliqua, dein sperare: aliquando frangi aspectu pignorum suorum, sæpius concitari; satisque constabat sævisse quosdam in conjuges ac liberos, tamquam misererentur. Proximus dies faciem victoriæ latius aperuit: vastum ubique silentium, secreti colles, fumantia procul tecta, nemo explo-

s'attendant les uns les autres, mais entièrement dispersés, et s'évitant même réciproquement. La nuit et la lassitude du carnage mirent fin à la poursuite. On avait tué environ dix mille hommes aux Barbares; et de notre côté nous en perdîmes trois cent quarante, parmi lesquels se trouva le jeune Aulus Atticus, commandant d'une cohorte, que l'impétuosité de son âge et la fougue de son cheval avaient emporté jusques dans les rangs de l'ennemi.

Le vainqueur, au milieu de ses captifs et de son butin, passa la nuit entière en réjouissances; tandis que les Bretons, errants et mêlant leurs gémissements aux lamentations de leurs femmes, traînant leurs blessés et appelant à grands cris les fuyards égarés, désertaient leurs habitations, et de dépit les réduisaient en cendres, se choisissaient des retraites et y renonçaient aussitôt, essayaient de former en commun quelque projet, osaient entrevoir quelque lueur d'espérance, et retombaient aussitôt dans le désespoir : quelquefois ils s'attendrissaient ; plus souvent ils s'animaient de rage à la vue de leurs malheureuses familles ; et il passe pour constant que plusieurs d'entr'eux massacrèrent comme par pitié leurs femmes et leurs enfants.

ratoribus obvius ; quibus in omnem partem dimissis, ubi incerta fugæ vestigia, neque usquam conglobari hostes compertum, et exactâ jam æstate spargi bellum nequibat ; in fines Horestorum exercitum deducit. Ibi acceptis obsidibus, præfecto classis circumvehi Britanniam præcepit : datæ ad id vires, et præcesserat terror : ipse peditem atque equites lento itinere, quo novarum gentium animi ipsâ transitûs morâ terrerentur, in hibernis locavit. Et simul classis, secundâ tempestate ac famâ, Trutulensem portum tenuit, unde proximo latere Britanniæ lecto omnis redierat.

Hunc rerum cursum, quamquam nullâ verborum jactantiâ epistolis Agricolæ auctum, ut Domitiano moris erat, fronte lætus,

[1] Habitants du pays d'Angus, au-delà de la rivière du Tay. *Har esc*, mot celtique, signifie au-delà du fleuve.

[2] Le port de Sandwich, au comté de Kent.

Le jour suivant vint éclairer le tableau complet de la victoire. Partout un vaste silence, partout les montagnes désertes, au loin des toits enflammés et fumants ; personne que nos coureurs pussent découvrir, nul trace des fuyards. Sur ce rapport, Agricola assuré que l'ennemi ne se rassemblait nulle part, et voyant d'ailleurs que la fin de la belle saison ne lui permettait pas de continuer la campagne, mena l'armée sur le territoire des Horestes [1]. Il y prit des ôtages, et envoya sa flotte se montrer sur toute l'étendue des côtes. Il la fortifia pour cette expédition, et elle partit précédée en tout lieu par l'épouvante. Pour lui, à la tête de son armée, faisant de très petites marches pour imprimer plus de respect et de crainte aux nouvelles conquêtes par la lenteur de son passage, il fit l'établissement de ses quartiers, en même temps que la flotte, achevant son expédition avec la faveur des vents et de la renommée, entra toute entière au port de Trutule [2], après avoir rangé et reconnu toute la côte de l'Angleterre sans perdre un seul vaisseau.

Ces heureux succès, quoique mandés par Agricola sans la moindre jactance, furent reçus de Domitien suivant son usage en pareil cas, la joie dans les yeux et les soupçons dans le cœur. La

pectore anxius excepit. Inerat conscientia, derisui fuisse nuper falsum e Germania triumphum, emptis per commercia, quorum habitus et crines incaptivorum speciem formarentur; at nunc veram magnamque victoriam, tot millibus hostium cæsis, ingenti famâ celebrari. Id sibi maxime formidolosum, privati hominis nomen supra principis attolli: frustra studia fori, et civilium artium decus in silentium acta, si militarem gloriam alius occuparet; et cætera ut cumque faciliùs dissimulari, ducis boni imperatoriam virtutem esse. Talibus curis exercitus, quodque sævæ cogitationis indicium erat, secreto suo satiatus, optimum in præsentia statuit reponere odium, donec impetus famæ et favor exercitus langueseret; nam etiam tum Agricola Britanniam obtinebat.

[1] Suétone, chap. 2; Tacite, liv. 4 des Histoires, à la fin; Pline, dans sa Préface; Quintilien, dans la Préface de ses Instituts, louent les ouvrages de Domitien.

de la conscience lui rappeloit le ridicule de son faux triomphe de Germanie, où il avait produit des esclaves achetés à prix d'argent, leur donnant l'air de captifs par l'habillement et la chevelure : comédie honteuse dont la victoire d'Agricola, réelle, grande, signalée par le carnage de tant de milliers d'ennemis, et hautement célébrée par la renommée, rendait le contraste humiliant. D'ailleurs, quel trouble pour lui de voir le nom d'un particulier s'élever au dessus de celui du prince ! Quel honneur lui reviendra-t-il de l'étude et de la culture des arts peu éclatants du barreau, tandis qu'un autre s'empare avec tant d'éclat de la gloire des armes ? On pourrait fermer les yeux sur tout autre genre de supériorité. Mais la vertu militaire, les talents du généralat ne sont-ils pas le bien propre d'un empereur ? Tels étaient les divers soucis de Domitien qui, après s'en être rassasié à loisir dans le secret de cette solitude, signal effrayant de ses noires méditations, se fixa au parti de dissimuler sa haine pour le vainqueur, jusqu'à ce que le temps eût fatigué l'effervescence de la faveur publique et de l'enthousiasme des troupes ; car alors Agricola commandait encore en Bretagne.

Igitur triumphalia ornamenta, et illustris statuæ honorem, et quidquid pro triumpho datur, multo verborum honore cumulata, decerni in senatu jubet: addique insuper opinionem, Syriam provinciam Agricolæ destinari, vacuam tum morte Atilii Rufi consularis, et majoribus reservatam. Credidere plerique, libertum ex secretioribus ministeriis missum ad Agricolam, codicillos, quibus ei Syria dabatur, tulisse, cum præcepto, ut si in Britannia foret, traderentur: eumque libertum in ipso freto Oceani obvium Agricolæ, ne appellato quidem eo, ad Domitianum remeasse; sive verum istud, sive ex ingenio principis fictum ac compositum est. Tradiderat interim Agricola successori suo provinciam quietam tutamque. Ac ne notabilis celebritate et frequentiâ occurrentium introitus esset, vitato amicorum officio, noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit: exceptusque brevi osculo et nullo sermone,

Ainsi Domitien lui fit décerner avec emphase par le sénat, les ornements triomphaux, la statue triomphale, enfin tous les honneurs qui supléent au triomphe; et de plus il fit répandre le bruit que le commandement de Syrie lui était destiné, commandement réservé aux plus illustres personnages, et alors vacant par la mort du consulaire Attilius Rufus. Le bruit courut qu'on dépêcha à Agricola un des affranchis employés aux affaires secrettes, pour lui porter les lettres de nomination à la Syrie; mais avec ordre de ne les lui remettre qu'au cas qu'il fût encore en Bretagne; et que cet affranchi l'ayant rencontré en mer dans le détroit, rebroussa chemin sur le champ, sans l'avoir seulement salué: anecdote vraie ou fausse, qui n'était peut-être imaginée que d'après le caractère du prince. Cependant Agricola revenait après avoir remis à son successeur la province, sans trouble et hors d'atteinte. Arrivé aux portes de Rome, où le concours de ceux qui auraient voulu aller au devant de lui, aurait pu rendre son retour et sa personne trop remarquables, il trompa l'empressement de ses amis, entra de nuit dans la ville et se rendit de nuit au palais, comme on le lui avait prescrit. L'accueil fut froid; un embrassement

turbæ servientium immixtus est. Cæterùm ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit, cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus; adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso aspectoque Agricolâ, quærerent famam, pauci interpretarentur.

Crebrò per eos dies apud Domitianum absens accusatus, absens absolutus est: causa periculi non crimen ullum, aut querela læsi cujusquam, sed infensus virtutibus princeps, et gloria viri, ac pessimum inimicorum genus, laudantes. Et ea insecuta sunt reipublicæ tempora, quæ sileri Agricolam non sinerint; tot exercitus in Mœsia Daciaque, et Germania Pannoniaque, temeritate aut per ignaviam ducum amissi, tot militares viri cum tot cohortibus expugnati et capti: nec jam de limite imperii

précipité, pas le moindre entretien ; un instant mêla et confondit Agricola dans la foule des esclaves. Redevenu citoyen, il craignit sa propre gloire, souvent à charge aux yeux d'un public désœuvré ; et, sachant en tempérer l'éclat par d'autres vertus, il se réduisit à la retraite la plus rigoureuse : modeste dans son extérieur, simple dans ses discours, marchant avec un ou deux amis pour tout cortège, il échappa au vulgaire qui juge volontiers les grands hommes en proportion de leur faste : on cherchait sa réputation dans sa personne, et on ne l'y reconnaissait pas.

Dans ces premiers jours, plus d'une fois il fut accusé auprès de Domitien, et absous sans le savoir. On ne le soupçonnait d'aucun crime ; personne n'élevait la moindre plainte contre lui ; mais sa gloire, la haine du prince pour les vertus, les faiseurs d'éloges, espèce d'ennemis la pire de toutes, voilà ce qui le mettait en péril ; et les événements qui suivirent bientôt ne permirent pas qu'on l'oubliât. Tant d'armées perdues par la témérité ou la négligence des généraux, en Mésie, en Dacie, en Germanie et en Pannonie, tant de postes enlevés avec leurs garnisons, les limites de l'empire forcées, la rive du Danube abandonnée, l'inquiétude parvenue jus-

et ripa, sed de hibernis legionum et possessione dubitatum. Ita quum damna damnis continuarentur, atque omnis annus funeribus et cladibus insigniretur, poscebatur ore vulgi dux Agricola: comparantibus cunctis vigorem, constantiam, et expertum bellis animum, cum inertia et formidine eorum. Quibus sermonibus satis constat Domitiani quoque aures verberatas, dum optimus quisque libertorum amore et fide, pessimi malignitate et livore, pronum deterioribus principem exstimulabant. Sic Agricola simul suis virtutibus, simul vitiis aliorum, in ipsam gloriam præceps agebatur.

Aderat jam annus quo proconsulatum Asiæ et Africæ sortiretur, et occiso Civicâ nuper, nec Agricolæ consilium deerat, nec Domitiano exemplum. Accessere quidam cogitationum principis periti, qui iturusne esset in provinciam, ultro Agricolam interrogarent: ac primò occultiùs quietem et

qu'à craindre pour nos propres quartiers, pour nos provinces; les pertes suivies sans interruption par des pertes, et chaque campagne honteusement signalée par un désastre nouveau, faisaient demander hautement dans le public Agricola pour capitaine : tout le monde faisant le parallèle de sa fermeté, de sa constance, de son expérience militaire, avec la faiblesse et la timidité des autres : discours publics qui, rapportés à l'envi par les affranchis, les uns avec de bonnes intentions et par attachement, les méchants par envie et avec malice, frappèrent souvent les oreilles de Domitien, et excitaient un prince si porté aux atrocités. C'est ainsi qu'Agricola, victime en même temps de ses vertus et des vices d'autrui, était précipité par sa propre gloire à une ruine inévitable.

Le temps était arrivé où il devait tirer au sort entre le proconsulat d'Afrique et celui d'Asie, dans lequel Civica venait d'être assassiné : essai encourageant pour Domitien, avis salutaire pour Agricola. Quelques-uns des confidents du prince vinrent le sonder pour savoir s'il prendrait un gouvernement, lui insinuant d'abord les avantages du repos et de la vie privée, offrant ensuite leurs bons offices pour faire agréer ses excuses;

otium laudare, mox operam suam in adprobanda excusatione offerre: postremò non jam obscuri, suadentes simul terrentesque, pertraxere ad Domitianum; qui paratus simulatione, in arrogantiam compositus, et audiit preces excusantis, et quum adnuisset, agi sibi gratias passus est; nec erubuit beneficii invidiâ: salarium tamen, proconsulari solitum offerri, et quibusdam a se ipso concessum, Agricolæ non dedit; sive offensus non petitum; sive ex conscientia, ne quod vetuerat videretur emisse. Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris; Domitiani verò natura, præceps in iram, et quò obscurior, eò irrevocabilior, moderatione tamen prudentiâque Agricolæ leniebatur: quia non contumaciâ, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris est illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse; obsequiumque ac modestiam, si industria ac

enfin le pressant ouvertement de se déterminer au refus, et lui montrant la perspective effrayante du parti contraire. Ils l'entraînèrent auprès de Domitien qui, préparé à la feinte et armé d'une fierté affectée, écouta les excuses d'Agricola, et après les avoir agréées, se laissa rendre grâces sans rougir de l'odiosité du bienfait : mais la gratification qu'on a coutume d'offrir aux proconsulaires, et qu'il avait lui-même accordée à plusieurs, il ne l'offrit point à Agricola, soit par pique de ce qu'on ne l'avait point demandée, soit dans la crainte de paraître avoir acheté ce refus qu'il avait feint de désapprouver. Il est dans la nature humaine de haïr ceux qu'on a offensés. Cependant ce Domitien d'un caractère si violent, ce Domitien dont les haines étaient d'autant plus implacables qu'elles étaient moins apparentes, ne laissait pas d'être adouci par la sagesse et la modération d'Agricola, que la vanité ne faisait pas courir à une mort célèbre par un esprit de révolte, et avec une orgueilleuse ostentation de liberté. Que ceux qui aiment à admirer les excès, apprennent qu'on ne manque pas de moyens pour être grand homme, jusques sous les méchants princes; et qu'une conduite modeste et respectueuse, quand elle se trouve

vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt.

Finis vitæ ejus nobis luctuosus, amicis tristis, extraneis etiam ignotisque non sine cura fuit. Vulgus quoque, et hic aliud agens populus, et ventitavere ad domum, et per fora et circulos locuti sunt; nec quisquam, auditâ morte Agricolæ, aut lætatus est, aut statim oblitus est. Augebat miserationem constans rumor, veneno interceptum. Nobis nihil comperti adfirmare ausim: ceterùm per omnem valetudinem ejus, crebriùs, quàm ex more principatûs, per nuntios visentis, et libertorum primi, et medicorum intimi venere; sive cura illud, sive inquisitio erat. Supremo quidem die momenta deficientis per dispositos cursores nuntiata constabat, nullo credente sic accelerari, quæ tristis audiret. Speciem tamen

jointe aux talents et à la fermeté, mène aussi bien à la gloire, que cet héroïsme de vanité qui a causé tant de morts éclatantes, mais inutiles à la patrie.

La fin des jours d'Agricola fut un sujet de larmes pour nous, d'affliction pour ses amis, d'intérêt pour les étrangers. Le peuple même, ce peuple inattentif et distrait, venait en foule à sa porte, s'entretenait de lui dans toutes les places; et on ne vit personne apprendre cette mort avec joie, ou seulement avec indifférence, comme une nouvelle qui s'oublie sur le champ. La commisération publique était encore animée par le bruit qui courut qu'il mourait empoisonné. Je ne sais rien là-dessus que je puisse assurer positivement : ce que je sais, c'est que pendant toute la maladie, les affranchis les plus en faveur, les médecins les plus accrédités du palais, vinrent demander des nouvelles beaucoup plus fréquemment que le prince n'a coutume d'envoyer. Je ne saurais dire si c'était intérêt ou inquisition. Le dernier jour, Domitien apprenait de moment en moment par des relais de coureurs les progrès de l'agonie, et personne ne pensa qu'on eût voulu mettre tant de célérité à lui porter une nouvelle qui dût l'affliger : ce-

doloris animo vultuque præ se tulit, securus jam odii, et qui faciliùs dissimularet gaudium quàm metum. Satis constabat, lecto testamento Agricolæ, quo coheredem optimæ uxori et piissimæ filiæ Domitianum scripsit, lætatum eum, velut honore judicioque; tam cæca et corrupta mens assiduis adulationibus erat, ut nesciret a bono patre non scribi heredem, nisi malum principem.

Natus erat Agricola Caio Cæsare tertiùm consule, Idibus Juniis: excessit sexto et quinquagesimo anno, decimo Kalendas Septembres, Collegâ Priscoque consulibus. Quod si habitum quoque ejus posteri noscere velint, decentior quàm sublimior fuit: nihil metus in vultu; gratia oris supererat: bonum virum facilè crederes, magnum libenter. Et ipse quidem, quamquam medio in spatio integræ ætatis ereptus, quantum ad gloriam, longissimum ævum peregit. Quippe et vera

pendant il daigna affecter la douleur, non seulement sur son visage, mais au point d'en paraître pénétré ; les intérêts de sa haine en sûreté lui laissaient toute la liberté de son ame, et la satisfaction lui coûtait moins à déguiser que la crainte. Il passe pour constant qu'en se voyant sur le testament d'Agricola, nommé cohéritier avec la meilleure des femmes et la plus tendre des filles, il fut saisi de joie, et s'en prevalut comme d'une marque honorable d'estime : gâté et aveuglé par une adulation continuelle, au point d'ignorer qu'un bon père de famille ne laisse jamais son héritage qu'à un méchant prince.

Agricola était né aux ides* de juin, sous le troisième consulat de Caïus. Il mourut à cinquante-six ans, le 10** des calendes de septembre, sous le consulat de Colléga et de Priscus. Si maintenant on veut connaître jusqu'à sa figure, je dirai qu'il était d'une taille non pas majestueuse, mais bien proportionnée : sa physionomie n'avait rien d'imposant, elle respirait la grâce et la douceur. Au premier coup-d'œil on le jugeait un homme excellent ; bientôt on trouvait aisément en lui le grand homme. Enlevé au milieu de sa course, il avait rempli, quant à la gloire, une

* Le 13. ** Le 23 août.

bona, quæ in virtutibus sita sunt, impleverat; et consularibus ac triumphalibus ornamentis prædito, quid aliud adstruere fortuna poterat? Opibus nimiis non gaudebat, speciosæ contigerant: filiâ atque uxore superstitibus, potest videri etiam beatus, incolumi dignitate, florente famâ, salvis affinitatibus et amicitiis futura effugisse. Nam sicuti durare in hac beatissimi seculi luce, ac principem Trajanum videre, quod augurio votisque apud nostras aures ominabatur; ita festinatæ mortis grande solatium tulit, evasisse postremum illud tempus, quo Domitianus non jam per intervalla ac spiramenta temporum; sed continuo et velut uno ictu rempublicam exhausit.

Non vidit Agricola obsessam curiam, et clausum armis senatum, et eâdem strage tot consularium cædes, tot nobilissimarum femi-

carrière très étendue. En effet il ne lui manquait rien du côté des vrais biens qui sont dans la vertu; et d'ailleurs, décoré des honneurs consulaires et triomphaux, qu'aurait-il pu attendre encore de la fortune? Il ne jouissait pas de richesses immenses, mais suffisantes : heureux d'avoir vu sa femme et sa fille lui survivre; heureux encore d'avoir conservé sa dignité intacte, d'avoir laissé une réputation brillante, de n'avoir pas vu ses amis en péril; heureux enfin de n'avoir pas été en butte aux temps qui suivirent. Car *, s'il lui a manqué de voir Trajan, César, et de vivre dans ces jours heureux de l'empire dont il nous annonçait souvent en secret le présage, aussi peut-on regarder comme une grande consolation de sa mort prématurée, d'avoir échappé à ce dernier temps où Domitien frappant sans intervalles, et ne laissant plus respirer la république, semblait vouloir l'anéantir d'un seul coup.

Agricola n'a point vu le sénat assiégé et environné de soldats; il n'a pas été témoin du meurtre de tant de consulaires enveloppés dans le même carnage, de la fuite et du bannissement de tant

* Les meilleurs éditeurs de Tacite conviennent que cet endroit est défectueux, et, tel qu'il est, ne forme pas de sens. Je lis *nam si nequivit durare, &c.* au lieu de *nam sicuti durare, &c.*

narum exilia et fugas. Unâ adhuc victoriâ Carus Metius censebatur, et intra Albanam villam sententia Messallini strepebat, et Massa Bebius jam tum reus erat. Mox nostræ duxere Helvidium in carcerem manus : nos Maurici, Rusticique visus, nos innocenti sanguine Senecio perfudit. Nero tamen subtraxit oculos, jussitque scelera, non spectavit: præcipua sub Domitiano miseriarum pars erat, videre et adspici; quum suspiria nostra subscriberentur; quum denotandis tot hominum palloribus sufficeret sævus ille vultus et rubor, quo se contra pudorem muniebat. Tu vero felix, Agricola, non vitæ tantùm claritate, sed etiam opportunitate mortis; ut perhibent qui interfuerunt novissimis sermonibus tuis, constans et libens fatum excepisti, tamquam pro virili portione innocentiam principi donares. Sed

de femmes des plus nobles maisons : de son temps l'infâme Carus Métius n'était encore signalé que par une victoire ; la voix sanguinaire de Messalinus ne retentissait que dans la retraite d'Albano *; Bebius Massa était encore en jugement : mais bientôt nos propres mains traînèrent en prison Helvidius ; nos yeux soutinrent les regards touchants de Mauricus et de Rusticus ; nos robes furent couvertes du sang innocent de Sénécion. Du moins Néron détournait la vue ; il ordonnait les forfaits, il n'y assistait pas : mais, pour comble de maux sous Domitien, il nous fallait voir et être vus, tandis qu'on tenait registre de nos soupirs, tandis que cette physionomie, qui par une rougeur féroce semblait se garantir des impressions de la honte, observait et notait les degrés de la terreur et de la pâleur, dans cette foule de victimes et de spectateurs. Heureux Agricola, non seulement par l'éclat de votre vie, mais par l'à-propos de votre mort ! Vous l'avez reçue avec résignation comme des mains de la destinée, et justifiant le prince autant qu'il était en vous, ainsi que nous le tenons de ceux qui assistèrent à vos dernières paroles. Mais pour votre fille et

* Domitien avait à Albanum une superbe maison de campagne. On en voit de belles ruines dans la villa Barberini à Albano.

mihi filiæque, præter acerbitatem parentis erepti, auget mœstitiam, quòd adsidere valetudini, fovere deficientem, satiari vultu, complexu, non contigit: excepissemus certè mandata vocesque, quas penitus animo figeremus. Noster hic dolor, nostrum vulnus: nobis tam longæ absentiæ conditione ante quadriennium amissus es. Omnia sine dubio, optime parentum, adsidente amantissima uxore, superfuere honori tuo: paucioribus tamen lacrymis compositus es, et novissima in luce desideravere aliquid oculi tui.

Si quis piorum manibus locus; si, ut sapientibus placet, non cum corpore exstinguuntur magnæ animæ; placidè quiescas, nosque, domum tuam, ab infirmo desiderio, et muliebribus lamentis ad contemplationem virtutum tuarum voces, quas neque lugeri, neque plangi fas est: admiratione te potiùs temporalibus laudibus, et si natura suppeditet, similitudine decoremus. Is verus

moi, outre l'amertume de votre perte, quel surcroît de douleur de n'avoir pu vous soigner dans votre maladie, vous ranimer dans vos défaillances, nous rassasier, dans ces cruels moments, de votre vue et de vos embrassements ! Avec quelle tendresse nous aurions recueilli vos dernières volontés, vos moindres paroles, pour les graver dans le plus profond de notre cœur ! Nous vous avons perdu par la loi d'une cruelle absence, quatre ans avant le terme de vos jours ; voilà notre désespoir. Les soins de la plus tendre épouse n'ont sans doute épargné aucun honneur à vos funérailles ; cependant il leur a manqué des larmes qui devaient les arroser ; et vos yeux, en s'entr'ouvrant pour la dernière fois, n'ont pas rencontré tout ce qu'ils cherchaient.

S'il est un asile pour les mânes des hommes vertueux ; si, comme le veulent les sages, les grandes ames ne s'éteignent pas avec le corps, reposez en paix, ombre chérie ; et nous, votre famille, arrachez-nous aux regrets et aux plaintes de notre faiblesse, en nous élevant à la contemplation de vos vertus que profanent les pleurs et les gémissements. Admirons-les ces vertus sublimes, célébrons-les toute notre vie ; et, si notre infériorité le permet, honorons-les en les

honos, ea conjunctissimi cujusque pietas. Id filiæ quodque uxorique præceperim, sic patris, sic mariti memoriam venerari, ut, omnia facta dictaque ejus secum revolvant, famamque ac figuram animi magis quàm corporis complectantur: non quia intercedendum putem imaginibus, quæ marmore, aut ære finguntur; sed ut vultûs hominum, ita simulacra vultus imbecilla ac mortalia sunt; forma mentis æterna, quam tenere et exprimere non per alienam materiam et artem, sed tuis ipse moribus possis. Quidquid ex Agricola amavimus, quidquid mirati sumus, manet, mansurumque est in animis hominum, in æternitate temporum, famâ rerum. Nam multos veterum, velut inglorios et ignobiles, oblivio obruet: Agricola posteritati narratus et traditus, superstes erit.

imitant. Tel est le vrai culte que vous doit notre tendresse, et c'est ce que je recommanderai à votre fille et à votre épouse ; que leur vénération pour la mémoire d'un tel père, d'un tel époux, consiste à se rappeler sans cesse sa belle vie, à s'attacher à la réputation, à la représentation de son ame plutôt qu'à la peinture de ses traits : non que je veuille interdire ces images consolantes que le marbre ou l'airain présente à notre douleur ; mais ces simulacres sont périssables comme les traits du corps dont ils sont la copie. Les traits de cette ame immortelle ne peuvent se tracer sur aucune matière, mais nous pouvons dans nos propres mœurs en conserver, en graver l'empreinte. Tout ce que nous aimions, tout ce que nous admirions dans Agricola, demeure et demeurera dans la mémoire des hommes, dans l'éternité des temps, dans les registres de la renommée. Agricola, transmis par son histoire à la postérité, y vivra à jamais, tandis que tant de nos anciens seront anéantis dans l'oubli comme s'ils n'avaient pas été dignes d'être connus.

ESSAI SUR L'ART

DES

JARDINS MODERNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

D'HORACE WALPOLE.

1784.

ESSAY

ON

MODERN GARDENING.

GARDENING was probably one of the first arts that succeeded to that of building houses, and naturally attended property and individual possession. Culinary, and afterwards medicinal herbs, were the objects of every head of a family. It became convenient to have them within reach, without seeking them at random in woods, in meadows, and on mountains, as often as they were wanted. When the earth ceased to furnish spontaneously all these primitive luxuries, and culture became requisite, separate inclosures for rearing herbs grew expedient. Fruits were in the same predicament, and those most in use or that demand attention, must have entered into and extended the domestic inclosure. The good man Noah,

ESSAI SUR L'ART

DES

JARDINS MODERNES.

L'art des Jardins a succédé vraisemblablement un des premiers à celui de la Bâtisse, et il a dû naturellement suivre la propriété et la possession individuelle. Les herbes de cuisine, et ensuite les plantes médicinales, étaient l'objet des soins de chaque chef de famille : il convint de les avoir à portée, sans les chercher au hasard dans les bois, dans les prairies, sur les montagnes, chaque fois qu'on en avait besoin. Quand la terre cessa de fournir spontanément toutes ces premières commodités, et qu'elle eut besoin de culture, il parut à propos d'avoir des enclos séparés pour élever des plantes. Les fruits étaient en même considération ; et ceux qui sont le plus d'usage ou qui demandent le plus d'attention, dûrent entrer dans ces enclos domestiques et en augmenter l'étendue. Le bon homme Noé,

we are told, planted a vineyard, drank of the wine, and was drunken, and every body knows the consequences. Thus we acquired kitchen-gardens, orchards, and vineyards. I am apprized that the prototype of all these sorts was the garden of Eden; but as that Paradise was a good deal larger than any we read of afterwards, being inclosed by the rivers Pison, Gihon, Aiddekel, and Euphrates, as every tree that was pleasant to the sight and good for food grew in it, and as two other trees were likewise found there, of which not a slip or sucker remains, it does not belong to the present discussion.

After the fall no man living was suffered to enter into the garden; and the poverty and necessities of our first ancestors hardly allowed them time to make improvements on their estates in imitation of it, supposing any plan had been preserved. A cottage and a slip of ground for a cabbage and a gooseberry-bush, such as we see by the side of a common, were in all probability the earliest seats and gardens: a well and bucket

nous dit-on, planta la vigne, but du vin, et s'enivra; et chacun sait les conséquences. Nous eûmes donc des potagers, des vergers et des vignobles. On m'a appris que le modèle de toutes ces espèces de jardins fut le jardin d'Eden; mais, comme ce paradis était beaucoup plus vaste qu'aucun jardin connu après lui, puisqu'il comprenait quatre fleuves, le Pison, le Gihon, l'Hiddelkel et l'Euphrate; comme aussi on y trouvait toute espèce d'arbre ou agréable à la vue ou produisant un bon fruit; comme enfin on y voyait aussi deux autres arbres dont il ne reste ni rejeton ni plant, il ne saurait appartenir à la discussion présente.

Après la chûte d'Adam, l'entrée du jardin fut interdite à tout homme vivant; et la disette et les besoins de nos premiers ancêtres leur laissèrent peu le loisir de faire quelques travaux sur leurs terres en imitation de l'Eden, supposé qu'ils en eussent conservé quelque plan. Une chaumière, et une pièce de terre plantée de choux et de groseillers, comme nous voyons chez les petites gens, furent vraisemblablement les premiers châteaux et les premiers jardins : un

succeeded to the Pison and Euphrates. As settlements increased, the orchard and the vineyard followed; and the earliest princes of tribes possessed just the necessaries of a modern farmer.

Matters, we may well believe, remained long in this situation; and though the generality of mankind form their ideas from the import of words in their own age, we have no reason to think that for many centuries the term garden implied more than a kitchen-garden or orchard. When a Frenchman reads of the garden of Eden, I do not doubt but he concludes it was something approaching to that of Versailles; with clipt hedges, berceaus, and trellis-work. If his devotion humbles him so far as to allow that, considering who designed it, there might be a labyrinth full of Æsop's fables, yet he does not conceive that four of the largest rivers in the world were half so magnificent as an hundred fountains full of statues by Girardon. It is thus that the word garden has at all times passed for

puits et un baquet succédèrent au Pison et à l'Euphrate. A mesure que les établissements s'accrurent, on eut des vergers, des vignobles; et les anciens chefs de tribus possédèrent précisément le nécessaire d'un fermier d'aujourd'hui.

On peut croire que les choses restèrent longtemps de la sorte; et, quoique en général les hommes forment leurs idées sur la signification actuelle des mots qu'ils emploient, nous n'avons aucune raison de penser que, pendant nombre de siècles, on entendît par *jardin*, autre chose qu'un potager ou un verger. Quand un Français parle du jardin d'Eden, je ne doute pas qu'il n'en fasse quelque chose d'approchant du jardin de Versailles, avec de hautes palissades, des berceaux et des treillages. Si sa dévotion le détermine à convenir humblement, en considération du dessinateur, qu'il pouvait s'y trouver un labyrinthe meublé des fables d'Esope, du moins ne pourra-t-il pas s'imaginer que quatre des plus grands fleuves du monde eussent la moitié autant de magnificence qu'une centaine de fontaines avec des statues de Girardon. C'est ainsi que, dans tous les temps, on s'est fait l'idée d'un

whatever was understood by that term in different countries. But that it meant no more than a kitchen-garden or orchard for several centuries, is evident from those few descriptions that are preserved of the most famous gardens of antiquity.

That of Alcinous in the Odyssey is the most renowned in the heroic times. Is there an admirer of Homer who can read his description without rapture? or who does not form to his imagination a scene of delights more picturesque than the landscapes of Tinian or Juan Fernandez? Yet what was that boasted Paradise with which

> .....The gods ordain'd
> To grace Alcinous and his happy land? POPE.

Why, divested of harmonious greek and bewitching poetry, it was a small orchard and vineyard, with some beds of herbs and two fountains that watared them, inclosed within a quickset hedge. The whole compass of this pompous garden inclosed.... four acres.

> Four acres was th' allotted space of ground;
> Fenc'd with a green inclosure all arround.

jardin selon ce qu'on entendait alors par le mot jardin dans chaque pays. Mais que, pendant plusieurs siècles, ce ne fût autre chose qu'un potager ou un verger, cela est évident par le peu de descriptions qui nous restent des fameux jardins de l'antiquité.

Celui d'Alcinoüs, dans l'Odyssée, est le plus renommé dans les temps héroïques. Y a-t-il quelque admirateur d'Homère qui puisse en lire la description sans enthousiasme, et qui ne se forme l'idée d'un site délicieux, plus pittoresque que les vues de Tinian ou de Juan Fernandez? Et cependant qu'était-ce que ce paradis si vanté,

Dont voulurent les dieux
Douer Alcinoüs et son domaine heureux? POPE.

Dépouillé de l'illusion harmonieuse de la poésie grecque, ce n'était qu'un verger et un vignoble, avec quelques carreaux de légumes et deux fontaines pour les arroser, le tout environné d'une haie vive. L'enceinte entière de ce jardin pompeux contenait.... quatre arpents.

Quatre arpents sont le tour que ce jardin embrasse;
Une verte clôture en circonscrit l'espace.

The trees were apples, figs, pomegranates, pears, olives, and vines.

> Tall thriving trees confess'd the fruitful mold;
> The redning apple ripens into gold.
> Here the blue fig with luscious juice o'erflows,
> With deeper red the full pomegranate glows.
> The branch here bends beneath the weighty pear,
> And verdant olives flourish round the year.
> .....
> Beds of all various herbs, for ever green,
> In beauteous order terminate the scene.

Alcinous's garden was planted by the poet, enriched by him with the fairy gift of eternal summer, and no doubt an effort of imagination surpassing any thing he had ever seen. As he has bestowed on the same happy prince a palace with brazen walls and columns of silver, he certainly intended that the garden should be proportionably magnificent. We are sure therefore that as late as Homer's age, an inclosure of four acres, comprehending orchard, vineyard, and kitchen-garden, was a stretch of luxury the world at that time had never beheld.

Les arbres étaient le pommier, le figuier, le grenadier, le poirier, l'olivier et la vigne.

Nourri par le terreau, tout s'élève et prospère;
Soit la pomme vermeille à sa saison première,
Et dont le fruit se dore à la maturité;
Soit la figue bleuâtre à la fin de l'été,
Versant les flots sucrés de son jus salutaire.
Là brille la grenade en son rouge foncé :
Ici, du vieux poirier le branchage affaissé
Sous le poids de son fruit plie et se courbe à terre:
Plus loin, du sort commun l'olivier dispensé
Conserve en tous les temps la feuille printanière.
.....
Et des lits d'un gazon toujours vert, toujours beau,
En ordre régulier terminent le tableau.

Le poète a planté le jardin d'Alcinoüs; il l'a doué avec la baguette des Fées d'un printemps éternel; et sans doute il a épuisé pour l'embellir tous les efforts de l'imagination. Comme il avait donné au palais de ce prince fortuné des murs d'airain et des colonnes d'argent, il voulait certainement que le jardin fût d'une magnificence proportionnée. Ainsi nous sommes sûrs que jusqu'au temps d'Homère, un enclos de quatre arpents, contenant un verger, un vignoble et un légumier, était le plus grand excès de luxe que le monde eût jamais vu.

The hanging gardens of Babylon were a still greater prodigy. We are not acquainted with their disposition or contents, but as they are supposed to have been formed on terrasses and the walls of the palace, whither soil was conveyed on purpose, we are very certain of what they were not; I mean they must have been trifling, of no extent, and a wanton instance of expence and labour. In other words, they were what sumptuous gardens have been in all ages till the present, unnatural, enriched by art, possibly with fountains, statues, balustrades, and summer-houses, and were any thing but verdant and rural.

From the days of Homer to those of Pliny, we have no traces to lead our guess to what were the gardens of the intervening ages. When Roman authors, whose climate instilled a wish for cool retreats, speak of their enjoyments in that kind, they sigh for grottoes, caves, and the refreshing hollows of mountains, near irriguous and shady founts; or boast of their porticos, walks of

Cependant les jardins de Babylone suspendus en l'air étaient encore plus merveilleux. Nous ne savons ni leur disposition ni leur étendue ; mais, comme on suppose qu'ils étaient formés en terrasses sur les murs du palais où on avait apporté pour cela de la terre, nous savons avec certitude ce qu'ils n'étaient pas. Je les regarde comme une bagatelle sans aucune grandeur, comme un étalage frivole de dépense et de travail. C'était en d'autres termes ce que les beaux jardins ont été dans tous les temps jusqu'au temps présent ; rien de naturel, toutes les richesses de l'art ; des fontaines peut-être, des statues, des balustrades, des pavillons, enfin toute autre chose que du champêtre et de la verdure.

Depuis le temps d'Homère jusqu'à celui de Pline, nous n'avons rien qui puisse nous faire deviner ce qu'étaient les jardins dans l'intervalle de ces deux âges. Quand les auteurs romains, à qui leur climat inspirait le goût des retraites fraîches, parlent de leurs jouissances dans ce genre, ils soupirent pour des grottes, des souterrains, des antres au sein des montagnes près de quelque source bien ombragée ; ils vantent leurs portiques, leurs allées de platanes, leurs canaux,

planes, canals, baths and breezes from the sea. Their gardens are never mentioned as affording shade and shelter from the rage of the dog-star. Pliny has left us descriptions of two of his villas. As he used his Laurentine villa for his winter-retreat, it is not surprising that the garden makes no considerable part of the account. All he says of it is, that the gestatio or place of exercise, which surrounded the garden (the latter consequently not being very large) was bounded by a hedge of box, and where that was perished, with rosemary; that there was a walk of vines, and that most of the trees were fig and mulberry, the soil not being proper for any other sorts.

On his Tuscan villa he is more diffuse, the garden makes a considerable part of the description.... and what was the principal beauty of that pleasure-ground? Exactly what was the admiration of this country about threescore years ago; box-trees cut into monsters, animals, letters, and the names of the master and the artificer. In an

leurs bains, et les brizes de mer si rafraîchissantes. Leurs jardins ne sont jamais cités comme donnant de l'ombre et des abris contre les ardeurs de la canicule. Pline nous a laissé la description de deux de ses maisons de campagne. Comme celle du Laurentin ne lui servait d'habitation que l'hiver, il n'est pas surprenant que le jardin entre pour peu de chose dans son récit. Tout ce qu'il en dit est que la carrière, ou le lieu d'exercice qui entourait le jardin, (lequel par conséquent n'était pas fort grand), avait pour borne une haie de buis auquel, quand il périssait, on substituait du romarin ; qu'il y avait une allée de treilles, et que la plupart des arbres étaient ou figuiers ou mûriers, le sol n'étant pas propre à d'autres espèces.

Il s'étend davantage sur sa maison de Toscane ; le jardin tient une grande place dans la description. Et quelles étaient les principales beautés de ce lieu de plaisance ? Précisément ce qui faisait encore l'admiration de ce pays-ci il y a soixante ans ; des buis taillés en forme de monstres ou d'animaux, d'autres en lettres de l'alphabet, écrivant le nom du propriétaire et celui de l'artiste. Dans un siècle où l'architecture déployait toute sa grandeur, toute sa pureté

age when architecture displayed all its grandeur, all its purity, and all its taste; when arose Vespasian's amphitheatre, the temple of Peace, Trajan's forum, Domitian's baths, and Adrian's villa, the ruins and vestiges of which still excite our astonishment and curiosity; a Roman consul, a polished emperor's friend, and a man of elegant litterature and taste, delighted in what the mob now scarce admire in a college-garden. All the ingredients of Pliny's corresponded exactly with those laid out by London and Wise on Dutch principles. He talks of slopes, terrasses, a wilderness, shrubs methodically trimmed, a marble bason [1], pipes spouting water, a cascade falling into the bason, bay-trees, alternately planted with planes, and a strait walk, from whence

[1] The english gardens described by Hentzner in the reign of Elisabeth, are exact copies of those of Pliny. In that at Whitehall was a sun-dial and jet-d'eau, which on turning a cock spurted out water and sprinkled the spectators. In lord Burleigh's at Theobalds were obelisks, pyramids, and circular porticos, with a cistern of lead for bathing. At Hamptoncourt the garden-walls were covered with rosemary, a custom, he says, very common in England. At Theobalds was a labyrinth also, an ingenuity I shall mention presently to have been frequent in that age.

tout son goût; tandis que s'élevait l'amphithéâtre de Vespasien, le temple de la Paix, la place de Trajan, les bains de Domitien, et la vigne d'Adrien, dont les ruines et les vestiges excitent encore notre étonnement et notre curiosité, un consul romain, courtisan poli et ami de l'empereur, un homme délicat et élégant en fait de littérature et de goût, se plaisait à ce que la populace admire à peine aujourd'hui dans un jardin de collége. Tous les ornements du jardin de Pline correspondent exactement à ceux qu'employaient [1] London et Wise, d'après les principes hollandais. Il parle de glacis, de terrasses, de clarières, d'arbustes méthodiquement taillés, de bassins de marbre [2], de jets d'eau, d'une cascade

[1] London et Wise étaient deux jardiniers du temps des rois George I et Georges II. (*Note du Traducteur.*)

[2] Les jardins anglais décrits par Heintzner, sous le règne d'Elisabeth, sont la copie exacte de ceux de Pline. Dans celui de Whitehall, il y avait un cadran avec un jet d'eau, et à chaque heure un coq jetait de l'eau et arrosait les spectateurs. Dans celui du lord Burleigh à Théobalds *, on voyait des obélisques, des pyramides, des portiques circulaires avec des cuves de plomb pour se baigner. A Hamptoncourt, les murs du jardin étaient couverts de romarin : coutume, dit-il, fort commune en Angleterre. A Théobalds il y avait aussi un labyrinthe; invention que je montrerai tout à l'heure avoir été d'un usage fréquent dans ce temps-là.

* Théobalds était un palais de Jacques I, en Herfordshire, à quinze milles de Londres. Il a appartenu ensuite au lord Burleigh; il a été morcelé depuis; et enfin ce qui en reste a été acheté avec le nom, par un banquier nommé Prescot qui l'a rebâti. (*Note du Traducteur.*)

issued others parted off by hedges of box, and apple-trees, with obelisks placed between every two. There wants nothing but the embroidery of a parterre, to make a garden in the reign of Trajan serve for a description of one in that of king William[1]. In one passage above Pliny seems to have conceived that natural irregularity might be a beauty; *in opere urbanissimo*, says he, *subita velut illati ruris imitatio.* Something like a rural view was contrived amidst so much polished composition. But the idea soon vanished, lineal walks immediately enveloped the slight scene, and names and inscriptions in box again succeeded to compensate for the daring introduction of nature.

[1] Doctor Plot, in his natural History of Oxfordshire pag. 380, seems to have been a great admirer of trees carved into the most heterogeneous forms, which he calls topiary works; and quotes one Laurembergius for saying that the English are as expert as most nations in that kind of sculpture; for which Hampton-court was particularly remarkable. The doctor then names other gardens that flourished with animals, and castles, formed *arte topiariâ*, and above all a wren's nest, that was capacious enough to receive a man to sit on a seat made within it for that purpose.

qui tombe dans un bassin, de lauriers plantés alternativement avec des platanes, et d'une allée étroite, d'où il en partait d'autres bordées par des haies de buis et de pommiers, avec des obélisques placés entre deux. Il ne manque qu'un parterre en broderie pour qu'un jardin du règne de Trajan puisse servir à la description d'un jardin du roi Guillaume [1]. Dans un passage qui précède, Pline semble avoir conçu que des irrégularités naturelles peuvent être une beauté. « Au milieu d'une composition très-soignée, « dit-il, on voit avec surprise une imitation d'un « site rustique qui se présente subitement. » Mais bientôt cette idée s'évanouit; les allées droites dénaturent la scène champêtre; les inscriptions, les noms taillés en buis reviennent prendre place, et réparer l'audacieuse introduction de la nature.

[1] Le docteur Plot, dans son Histoire naturelle de l'Oxfordshire, paraît avoir été grand admirateur de ces arbres sculptés dans les formes les plus hétéroclites, qu'il appelle ouvrages topiaires *; et il cite un certain Laurembergius, pour avoir dit que les Anglais sont aussi habiles qu'aucune autre nation dans ce genre de sculpture, qui rend surtout Hampton-court remarquable. Le docteur nomme encore d'autres jardins qui se distinguent par des animaux et des châteaux de ce genre topiaire, et par dessus tout un nid de roitelet assez spacieux pour contenir un homme assis sur un siége creusé au dedans pour cet effet.

* Le mot *topiary* en anglais, qu'on rend ici par celui de *topiaire*, n'est plus connu dans la langue anglaise. (*Note du Traducteur.*)

In the paintings found at Herculaneum are a few traces of gardens, as may be seen in the second volume of the prints. They ares mall square inclosures formed by treillis-work, and espaliers [1], and regularly ornamented with vases fountains and Careatides, elegantly symmetrical, and proper for the narrow spaces allotted to the garden of a house in a capital city. From such I would not banish those playful waters that refresh a sultry mansion in town, nor the neat treillis, which preserves its wooden verdure better than natural greens exposed to dust. Those treillages in the gardens at Paris, particularly on the Boulevard, have a gay and delightful effect. . . . They form light corridores, and transpicuous arbours through which the sunbeams play and chequer the shade, set off the statues, vases and flowers, that marry with their gaudy hotels, and suit the galant and idle society who paint the walks between their parter-

[1] At Warwick-castle is an ancient suit of arras, in which there is a garden exactly resembling these pictures of Herculaneum.

Dans les tableaux trouvés à Herculanum, il y a quelques traces de jardins, comme on le peut voir dans le deuxième volume des estampes. Ce sont de petits enclos quarrés, formés par des treillages et des espaliers [1], et ornés régulièrement de vases, de fontaines, de cariatides, élégamment symétrisés, et propres pour le petit espace qu'on donne au jardin d'une maison dans une capitale. Je ne bannirais de ceux-là ni ces jets d'eau qui rafraîchissent l'air étouffé d'une ville, ni ces jolis treillages dont la peinture verte se conserve mieux dans la poussière que la verdure naturelle. Ces treillages ont un coup-d'œil agréable et gai dans les jardins de Paris, et spécialement au Boulevard : ils forment de légères galeries et des berceaux à jour, où les rayons du soleil jouent avec l'ombre, et qu'on pare de statues, de vases et de fleurs qui s'accordent avec le faste des hôtels, et qui conviennent aux oisives et galantes sociétés qu'on voit bigarrer en mille cou-

[1] A Warwick-castle * il y a une ancienne tenture de tapisserie où on voit un jardin qui ressemble exactement à ces peintures d'Herculanum.

* Warwick-castle est situé dans la province et près de la ville de Warwick : c'est la résidence du comte de Warwick ; et il est depuis longtemps dans sa famille. (*Note du Traducteur.*)

res, and realise the fantastic scenes of Watteau and Durfé.

From what I have said, it appears how naturally and insensibly the idea of a kitchen-garden slid into that which has for so many ages been peculiarly termed a garden, and by our ancestors in this country, distinguished by the name of a pleasure-garden. A square piece of ground was originally parted of in early ages for the use of the family.... to exclude cattle and ascertain the property it was separated from the fields by a hedge.

As pride and desire of privacy increased, the inclosure was dignified by walls; and in climes where fruits were not lavished by the ripening glow of nature and soil, fruittrees were assisted and sheltered from surrounding winds by the like expedient; for the inundation of luxuries which have swelled in to general necessities, have almost all taken their source from the simple fountain of reason.

When the custom of making square gardens inclosed with walls was thus esta-

leurs les allées du parterre, et réaliser les tableaux imaginaires de Watteau et de Durfé.

On voit par tout ce que j'ai dit, comment l'idée d'un jardin potager a pour ainsi dire glissé naturellement et insensiblement jusqu'à ce qu'on a appelé proprement jardin pendant plusieurs siècles, et que nos ancêtres ont honoré dans ce pays-ci du nom de jardin de plaisance. Un morceau de terre quarré a été originairement divisé en compartiments pour l'usage d'une famille; ensuite, pour écarter le bétail et pour assurer la propriété, on l'a séparé des champs par une haie.

Quand l'orgueil et le goût exclusif de la propriété ont pris des forces, la haie a été honorablement changée en muraille, qui, dans les climats où la chaleur naturelle du sol ne prodigue pas aux fruits la maturité, garantissait des vents les arbres fuitiers et leur servait d'abri; car cette inondation du luxe qui a si fort enflé nos besoins, a presque toute pris sa source dans le réservoir de la simple raison.

Quand l'usage d'enclore de murs les jardins fut ainsi établi, à l'exclusion de la nature et de

blished, to the exclusion of nature and prospect[1], pomp and solitude combined to call for something that might enrich and enliven the insipid and unanimated partition. Fountains, first invented for use, which grandeur loves to disguise and throw out of the question, received embellishments from costly marbles, and at last, to contradict utility, tossed their waste of waters into air in spouting columns. Art, in the hands of rude man, had at first been made a succedaneum to nature; in the hands of ostentatious wealth, it became the means of opposing nature; and the more it traversed the march of the latter, the more nobility thought its power was demonstrated. Canals measured by the line were introduced in lieu of mæandring streams, and terrasses were hoisted aloft in opposition to the facile slopes that imperceptibly unite the valley to the hill. Balustrades defended these precipitate and dangerous elevations, and

[1] It was not uncommun, after the circumadjacent country had been shut out, to endeavour to recover it by raising large mounts of earth to peep over the walls of the garden.

la perspective [1], le goût du faste et l'ennui de la solitude se combinèrent pour imaginer quelque chose qui pût enrichir et vivifier une possession insipide et inanimée. Les fontaines inventées d'abord pour l'usage, mais que la grandeur se plaît à déguiser et même à rendre inutiles, furent enrichies de marbres précieux, et, pour contredire toute utilité, furent forcées d'élancer dans les airs toute la masse de leurs eaux en colonnes jaillissantes. Dans les mains de l'homme simple et sauvage, l'art n'était que le coopérateur de la nature : dans les mains de la richesse fastueuse il devint un moyen de la combattre ; et plus il en traversa la marche, plus nos seigneurs admirèrent l'exercice de son pouvoir. Des canaux tirés au cordeau s'introduisirent à la place des ruisseaux serpentant librement ; et des terrasses péniblement guindées s'élevèrent, au lieu des pentes faciles qui unissent naturellement le vallon à la montagne. Une balustrade fut posée sur ces hautes fabriques pour en écarter le danger

[1] Quand l'usage d'exclure les terrains adjacents fut introduit, il n'était pas rare qu'on cherchât à les recouvrer, pour ainsi dire, en élevant au dedans du jardin des hauteurs d'où l'œil pouvait voir par dessus les murs de clôture.

flights of steps rejoined them to the subjacent flat from which the terrass had been dug. Vases and sculpture were added to these unnecessary balconies, and statues furnished the lifeless spot with mimic representations of the excluded sons of men. Thus difficulty and expence were the constituent parts of those sumptuous and selfish solitudes; and every improvement that was made, was but a step farther from nature. The tricks of water-works to wet the unwary, not to refresh the panting spectator, and parterres embroidered in patterns like a petticoat, were but the childish endeavours of fashion and novelty to reconcile greatness to what it had surfeited on. To crown these impotent displays of false taste, the sheers were applied to the lovely wildness of form with which nature has distinguished each various species of tree and shrub. The venerable oak, the romantic beech, the useful elm, even the aspiring circuit of the lime, the regular round of the chesnut, and the almost

du précipice, et des rampes d'escaliers rejoignirent les terrasses au terrain creusé pour les élever. A ces inutiles balcons on ajouta des vases, de la sculpture ; et des statues garnirent ce site inanimé, de figures grotesques substituées aux êtres vivants qu'on avait exclus de ces riches déserts. Ainsi le travail et la dépense devinrent les éléments de ces somptueuses solitudes de la vanité, et chaque embellissement nouveau ne fut qu'un pas de plus pour s'éloigner de la nature. Les jets d'eau pour mouiller un spectateur imprudent, et non pour rafraîchir celui que la chaleur fait haleter, les parterres brodés comme un habit, n'étaient que des efforts puériles de la mode et de la nouveauté, pour réveiller le goût du faste émoussé par la satiété. Enfin, pour couronner ces impuissants travaux du faux goût, on appliqua les ciseaux sur cette agréable simplicité de formes, qui dans la nature distingue les différentes espèces d'arbres et d'arbustes. Le vénérable chêne, le hêtre romanesque, l'orme utile à tant d'usages, la tige élancée du tilleul, le cercle régulier du maronnier, l'oranger même presque jeté en moule, tous furent travaillés

moulded orange-tree, were corrected by such fantastic admirers of symmetry. The compass and square were of more use in plantations than the nurseryman. The measured walk, the quincunx, and the etoile imposed their unsatisfying sameness on every royal and noble garden. Trees were headed, and their sides pared away; many Freneh groves seem green chests set upon poles. Seats of marble, arbours and summer-houses, terminated every visto; and symmetry, even where the space was too large to permit its being remarked at one view, was so essential, that, as Pope observed,

> .....Each alley has a brother;
> And half the garden just reflects the other.

Knots of flowers were more defensibly subjected to the same regularity. Leisure, as Milton expressed it,

> In trim gardens took his pleasure.

In the garden of marshal de Biron at Paris, consisting of fourteen acres, every walk is buttoned on each side by lines of flower-

au gré des fantasques amateurs de la symétrie. Le compas et l'équerre servirent plus dans les plantations, que le directeur même de la pépinière. Les allées tirées au cordeau, les quinconces, les étoiles portèrent leur déplaisante uniformité dans tout jardin royal ou noble. On étêta les arbres, on arrêta de côté leurs branches : ainsi la plupart des bosquets, en France, paraîssent des coffres verts posés sur des perches. Des bancs de marbre, des berceaux, des pavillons terminèrent chaque point de vue ; et la symétrie parut si essentielle, même dans les lieux trop vastes pour permettre au coup-d'œil de la remarquer, que, comme Pope l'a observé,

> Chaque allée a sa sœur aux jardins de *le Notre ;*
> Une moitié du plan se réfléchit dans l'autre.

Les parterres à fleurs étaient avec plus de raison soumis à la même régularité ; car, comme le dit Milton,

> L'oisiveté se plaît aux jardins bien peignés.

Dans le jardin du maréchal de Biron, à Paris, qui contient quatorze arpents, chaque allée est bordée, des deux côtés, d'une rangée de pots de

pots, which succeed in their seasons. When I saw it, there were nine thousand pots of Asters, or the *reine-marguerite*.

We do not precisely know what our ancestors meant by a bower, it was probably an arbour; sometimes it meant the whole frittered inclosure, and in one instance it certainly included a labyrinth. Rosamond's bower was indisputably of that kind, though whether composed of walls or hedges we cannot determine. A square and a round labyrinth were so capital ingredients of a garden formerly, that in Du Cerceau's architecture, who lived in the time of Charles IX and Henry III there is scarce a ground-plot without one of each. The enchantment of antique appellations has consecrated a pleasing idea of a royal residence, of which we now regret the extinction. Havering in the Bower, the jointure of many dowager queens, conveys to us the notion of a romantic scene.

In Kip's views of the seats of our nobi-

fleurs qui se succèdent selon les saisons. Quand je l'ai vu, il y avait neuf mille pots d'asters ou reines-marguerites.

Nous ne savons pas précisément ce que nos pères entendaient par le mot *bower*, et c'était probablement un berceau. Quelquefois ce mot signifiait tout un enclos bizarrement découpé; et voici une occasion où il a certainement exprimé un labyrinthe: car on ne saurait nier que le berceau de Rosemonde ne fût de ce genre, quoiqu'on ne puisse déterminer s'il était bordé de murs ou de palissades. Autrefois des labyrinthes ronds, et d'autres quarrés, étaient des ingrédients si nécessaires à un jardin, que dans l'architecture de Du Cerceau, qui vivait du temps de Charles IX et de Henri III, il n'y a presque pas une pièce de terre sans un de chaque espèce. Par une sorte d'enchantement, les termes antiques ont consacré parmi nous l'idée d'une demeure royale dont nous regrettons aujourd'hui la ruine. Le domaine qu'on a nommé *Havering des Berceaux*, à cause de l'entrelacement naturel de ses bocages, a été l'habitation de plusieurs reines douairières; et c'en est assez pour nous donner l'idée d'une scène romanesque.

Dans les vues que Kip nous a données des

lity and gentry, we see the same tiresome and returning uniformity. Every house is approached by two or three gardens, consisting perhaps of a gravel-walk and two grass-plats, or borders of flowers. Each rises above the other by two or three steps, and as many walls and terrasses; and so many iron-gates, that we recollect those ancient romances, in which every entrance was guarded by nymphs or dragons. At lady Orford's at Piddletown in Dorsetshire, there was, when my brother married, a double inclosure of thirteen gardens, each I suppose not a hundred yards square, with an enfilade of correspondent gates; and before you arrived at these, you passed a narrow gut between two stone terrasses, that rose above your head, and which were crowned by a line of pyramidal yews. A bowlinggreen was all the lawn admitted in those times, a circular lake the extent of magnificence.

Yet though these and such preposterous inconveniencies prevailed from age to age, good sense in this country had perceived

maisons de campagne de nos seigneurs et de nos gentilshommes de son temps, nous voyons la même ennuyeuse et constante uniformité. Auprès de chaque maison se trouvent deux ou trois jardins qui ne sont peut-être qu'une allée sablée avec deux plates-bandes où bordures de fleurs. L'un s'élève au dessus de l'autre de deux ou trois degrés aussi bien que les murs en terrasse, et avec des grilles de fer qui nous rappellent ces anciens romans où toutes les portes sont gardées par des nymphes ou des dragons. Chez lady Orford, à Piddletown, dans le Dorsetshire, il y avait, quand mon frère s'est marié, une double enceinte de treize jardins que je suppose n'avoir pas eu chacun plus d'une centaine d'aunes en quarré, et qui se communiquaient par une enfilade de portes correspondantes; vous passiez pour y arriver par un couloir étroit, entre deux terrasses de pierre élevées au dessus de votre tête et couronnées par une rangée d'ifs. Un *bowlinggreen* était le seul terrain uni qu'on admît alors : une pièce d'eau circulaire était l'excès de la magnificence.

Quoique ces absurdités et d'autres pareilles aient longtemps prévalu d'âge en âge, le bon sens n'a pas laissé d'apercevoir dans ce pays-ci le

the want of something at once more grand and more natural. These reflections and the bounds set to the waste made by royal spoilers, gave origin to parks. They were contracted forests, and extended gardens. Hentzner says, that according to Rous of Warwick the first park was that at Woodstock. If so, it might be the foundation of a legend that Henry II secured his mistress in a labyrinth: it was no doubt more difficult to find her in a park than in a palace, when the intricacy of the woods and various lodges buried in covert might conceal her actual habitation.

It is more extraordinary that having so long ago stumbled on the principle of modern gardening, we should have persisted in retaining its reverse, symmetrical and unnatural gardens. That parks were rare in other countries, Hentzner, who travelled over great part of Europe, leads us to suppose, by observing that they were common in England. In France they retain the name,

besoin de quelque chose qui eût plus de grandeur et de naturel. Ces réflexions, et les bornes qu'il fallut mettre aux dégâts des usurpations royales, furent l'origine des parcs fermés. C'étaient des forêts en petit, des jardins en grand. Hentzner [1] dit que, selon Rous de Warwick, le premier parc fut celui de Woodstock [2]. Si cela est, c'est peut-être le fondement de la tradition d'un labyrinthe où Henri II avait caché sa maîtresse. Il aurait été en effet plus aisé de la trouver dans un palais, que dans un parc où les routes entrelacées du bois, et divers pavillons enterrés sous le fourré, laissaient ignorer son habitation actuelle.

Il est fort extraordinaire qu'ayant, il y a si longtemps, entrevu le système des jardins modernes, nous ayions persisté dans le système opposé, celui des jardins symétriques et hors de la nature. Au reste, que les parcs fussent rares dans les autres pays, Hentzner, qui avait voyagé par toute l'Europe, nous invite à le supposer en observant qu'ils étaient communs en Angleterre. Le nom s'est conservé en France ; mais, quant

[1] Hentzner était Allemand ; il a voyagé en Angleterre, et il a imprimé un journal assez curieux de son voyage, dans lequel il cite un ouvrage de Rous de Warwick qui n'est plus connu. (*Note du Traducteur.*)

[2] Woodstock est en Oxfordshire, auprès de Blenheim. C'est où se font les beaux ouvrages d'acier. (*Note du Traducteur.*)

but nothing is more different both in compass and disposition. Their parks are usually square or oblong inclosures, regularly planted with walks of chesnuts or limes, and generally every large town has one for its public recreation. They are exactly like Burton's court at Chelsea-college, and rarely larger.

One man, one great man we had, on whom nor education nor custom could impose their prejudices; who, *on evil days though fallen, and with darkness and solitude compassed round*, judged that the mistaken and fantastic ornaments he had seen in gardens, were unworthy of the almighty hand that planted the delights of Paradise. He seems with the prophetic eye of taste (as I have heard taste well defined) to have conceived, to have foreseen modern gardening; as lord Bacon announced the discoveries since made by experimental philosophy. The description of Eden is a warmer and more just picture of the present

à l'enceinte et à la disposition, rien ne diffère davantage. Leurs parcs sont pour l'ordinaire des enclos quarrés ou oblongs, régulièrement plantés en allées de maronniers ou de tilleuls; et, généralement parlant, chaque grande ville en a un pour l'amusement public. Ils ressemblent tout-à-fait à l'enclos de Burton, au collége de Chelsea [1], et n'ont guère plus d'étendue.

Nous avons eu un homme [2], un grand homme à qui ni l'éducation ni la coutume n'ont imposé leurs préjugés; un homme qui, *quoique tombé dans de tristes jours, quoique environné des ennuis de l'aveuglement et de la solitude*, jugea que les faux et bizarres ornements qu'il avoit vus dans les jardins étaient indignes de la main toute-puissante qui planta le délicieux paradis d'Eden. Avec l'œil prophétique du goût (c'est une bonne définition du goût que j'ai apprise), il semble avoir eu l'idée, la prévision des jardins modernes, comme le lord Bacon a annoncé les découvertes faites après lui par la philosophie expérimentale. La description de l'Eden est une peinture du style présent, plus exacte et plus animée

[1] Chelsea est à trois milles de Londres; c'est où est l'hôpital des troupes de terre. Il y avait il n'y a pas longtemps une manufacture de porcelaine. (*Note du Traducteur.*)

[2] Milton. (*Note du Traducteur.*)

style than Claud Lorrain could have painted from Hagley or Stourhead. The first lines I shall quote, exhibit Stourhead on a more magnificent scale.

> .....Thro' Eden went a river large,
> Nor chang'd his course, but thro' the shaggy hill
> Pass'd underneath ingulph'd; for God had thrown
> That mountain as his garden-mound, high rais'd
> Upon the rapid current.

Hagley seems pictured in what follows,

> .....Which thro' veins
> Of porous earth with kindly thirst updrawn,
> Rose a fresh fountain, and with many a rill
> Water'd the garden.

What colouring, what freedom of pencil, what landscape, in these lines!

> ....From that saphire fount the crisped brooks,
> Rolling on orient pearl and sands of gold,
> With mazy error under pendent shades
> Ran nectar, visiting each plant, and fed
> Flow'rs worthy of Paradise, which not *nice art*
> In beds and curious knots, but *nature* boon

que ne serait un tableau du Claude Lorrain peint d'après Hagley [1] ou Stourhead. Les premiers vers que je vais citer donnent le plan le plus magnifique de Stourhead.

L'Eden est traversé par un fleuve profond,
Qui suit un même cours et se perd sous un mont :
Clôture du jardin, que l'artisan du monde
Posa comme un rempart sur le courant de l'onde.

Hagley semble dépeint dans ce qui suit :

Par les pores ouverts d'une terre altérée
Qui s'abreuve de l'onde en ses veines filtrée
Une source jaillit ; et maint ruisseau soudain
Se répand et circule à l'entour du jardin.

Quel coloris ! quelle liberté de touche ! quel paysage dans ces vers-ci !

La source, qui d'abord coule en saphirs liquides,
Entretient ces canaux argentés et limpides,
D'où s'échappe et serpente en utiles filets
L'onde qu'on voit rouler sur des lits où s'étale,
Parmi le sable d'or, la perle orientale.
Le nectar répandu sous les ombrages frais
Arrose chaque fleur et nourrit chaque plante ;
Fleurs et plantes du ciel, qu'avec de vains apprêts
L'art ne rassemble point en couches, en bouquets.

[1] Hagley est dans la province de Worcester. Il appartient à la famille Lyttelton, et il est possédé aujourd'hui par le lord Westcote, oncle du dernier lord Lyttelton. Stourhead est dans le Wiltshire. Il appartient à M. Hoare, banquier de Londres. (*Note du Traducteur.*)

Pour'd forth profuse on hill and dale and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The *open field*, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noon-tide bow'rs. *Thus was this place*
A happy rural seat of various view.

Read this transporting description, paint to your mind the scenes that follow, contrast them with the savage but respectable terror with which the poet guards the bounds of his Paradise, fenced

.....With the champain head
Of a steep wilderness, whose hairy sides
With thicket overgrown, grotesque and wild
Access denied; and over head upgrew
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar and pine, and fir, and branching palm,
A sylvan scene; and as the ranks ascend,
Shade above shade, a woody theatre
Of stateliest view.

and then recollect that the author of this sublime vision had never seen a glimpse of any thing like what he has imagined, that his favourite ancients had dropped not a hint of such divine scenery, and that the conceits in Italian gardens, and Theobalds and Nonsuch, were the brightest originals

La nature les donne, et sa main bienfaisante
Les prodigue aux côteaux, aux vallons, aux forêts;
Soit aux lieux découverts dont l'aspect favorable
Aux rayons du matin offre un facile accès;
Soit aux sombres berceaux, asile impénétrable
Que les feux du midi ne percèrent jamais.

Lisez cette description ravissante, peignez-vous le tableau qui en résulte, et mettez-le à côté du sauvage et imposant aspect de terreur avec lequel le poète garde les confins de son paradis.

Un désert escarpé borde ces lieux charmants;
Une épaisse futaye en obscurcit les flancs,
En interdit l'accès par son aspect sauvage.
Du sommet de ce cap descend et se propage
L'ombre auguste que font en leur feuillé divers
Les cèdres, les palmiers, les sapins toujours verts:
Rustique perspective, où par rang, par étage,
S'offre en amphithéâtre un noble paysage.

Rappelez-vous alors que l'auteur de cette vision sublime n'avait jamais vu l'ombre de rien de semblable à ce qu'il imaginait, que les anciens ses favoris n'ont jamais laissé échapper la moindre idée d'une si divine décoration, et que celle des jardins italiens, ou de Théobald et de Nonsuch[1],

[1] Nonsuch en Surry, à douze milles de Londres, était une maison de chasse de la reine Elizabeth. (*Note du Traducteur.*)

that his memory could furnish. His intellectual eye saw a nobler plan, so little did he suffer by the loss of sight. It sufficed him to have seen the materials with which he could work. The vigour of a boundless imagination told him how a plan might be disposed, that would embellish nature, and restore art to its proper office, the just improvement or imitation of it [1].

It is necessary that the concurrent testimony of the age should swear to posterity that the description above quoted was written above half a century before the introduction of modern gardening, or our incredulous descendents will defraud the poet of half his glory, by being persuaded that he copied some garden or gardens he had seen.... so minutely do his ideas correspond with the present standard. But what shall we say for that intervening half century who could read that plan and never attempt to put it in execution?

[1] Since the above was written, I have found Milton praised and Sir William Temple censured, on the same foundations, in a poem called The rise and Progress of the present Taste in Planting, printed in 1767.

étaient les plus beaux modèles que sa mémoire pût lui fournir. Son œil intellectuel lui fit voir un plan plus noble : tant ce grand homme souffrit peu par la perte de la vûe ! Il lui suffit d'avoir vu les matériaux qu'il pouvait employer : la vigueur d'une imagination sans bornes lui apprit comment pouvait s'ordonner un plan qui embellît la nature, et rendît à l'art son véritable emploi, celui de la perfectionner [1].

Il est nécessaire que le témoignage de ses contemporains atteste à la postérité que la description rapportée ci-dessus a été écrite plus d'un demi-siècle avant l'introduction des jardins modernes ; sans quoi nos incrédules descendants enlèveroient au poète la moitié de sa gloire, en se persuadant qu'il n'a fait que copier un ou plusieurs jardins qu'il avait vus : tant ses idées sont exactement conformes aux modèles présents ! Mais que dirons-nous de ce demi-siècle intermédiaire qui a pu lire un tel plan, et qui n'a pas essayé de le mettre en exécution ?

[1] Depuis que ceci est écrit, j'ai trouvé l'éloge de Milton et la critique de sir William Temple, d'après les mêmes principes, dans un poème intitulé la Naissance et le Progrès du Goût actuel en Peinture, imprimé en 1767.

Now let us turn to an admired writer, posterior to Milton, and see how cold, how insipid, how tasteless is his account of what he pronounced a perfect garden. I speak not of his style, which it was not necessary for him to animate with the colouring and glow of poetry. It is his want of ideas, of imagination, of taste, that I censure, when he dictated on a subject that is capable of all the graces that a knowledge of beautiful nature can bestow. Sir William Temple was an excellent man; Milton a genius of the first order.

We cannot wonder that sir William declares in favour of parterres, fountains and statues, as necessary to break the sameness of large grass-plats, which he thinks have an ill effect upon the eye, when he acknowledges that he discovers fancy in the gardens of Alcinous. Milton studied the ancients with equal enthusiasm, but no bigotry, and had judgment to distinguih between the want of invention and the beauties of poetry. Compare his Paradise with Homer's garden,

Venons à présent à un écrivain estimé qui est postérieur à Milton, et voyons combien est froide, insipide et sans goût, sa description de ce qu'il appelle un jardin parfait. Je ne parle pas de son style, qu'il n'avait pas besoin d'animer par le coloris et l'éclat de la poésie. C'est la disette d'idées, d'invention et de goût, que je censure dans un homme qui traitait une matière susceptible de toutes les graces que la connaissance de la belle nature peut comporter. Sir William Temple était un excellent homme, Milton un génie du premier ordre.

On ne peut pas s'étonner que sir William se déclare en faveur des parterres, des fontaines et des statues, comme nécessaires pour briser l'uniformité des larges plates-bandes qui lui paraîssent faire un mauvais coup-d'œil, puisqu'il avoue qu'il trouve du génie dans les jardins d'Alcinoüs. Milton étudiait les anciens avec le même enthousiasme, mais sans superstition, et il avait le bon sens de distinguer entre le manque d'invention et les beautés de la poésie. Comparez son paradis avec le jardin d'Homère, attribué

both ascribed to a celestial design. For sir William, it is just to observe, that his ideas centered in a fruit-garden. He had the honour of giving to his country many delicate fruits, and he thought of little else than disposing them to the best advantage. Here is the passage I proposed to quote; it is long, but I need not make an apology to the reader for entertaining him with any other words instead of my own.

« The best figure of a garden is either a square or an oblong, and either upon a flat or a descent: they have all their beauties, but the best I esteem an oblong upon a descent. The beauty, the air, the view make amends for the expence, which is very great in finishing and supporting the terras-walks, in levelling the parterres, and in the stone-stairs that are necessary from one to the other.

« The perfectest figure of a garden I ever saw, either at home or abroad, was that of Moor-park in Hertfordshire, when I knew it about thirty years ago. It was made by

pareillement à une main divine. Quant à sir William, il est juste d'observer que ses idées sont circonscrites dans un jardin fruitier. Il a eu l'honneur de donner à ce pays-ci nombre de fruits délicats, et il ne s'attachait qu'à les disposer à leur plus grand avantage. Voici son passage que je me suis proposé de citer; il est long, mais je n'ai pas besoin de faire des excuses au lecteur pour l'entretenir avec d'autres expressions que les miennes.

« La meilleure forme de jardin (dit-il) est le quarré ou l'oblong, soit en terrain plat, soit à mi-côte. Chacun a ses beautés, mais je préfere l'oblong à mi-côte. La richesse, le bon air, la belle vue, dédommagent de la dépense vraiment grande des terrasses qu'il faut construire et soutenir, des parterres qu'il faut mettre de niveau, et des escaliers de pierre pour passer de l'un à l'autre.

« La plus parfaite forme de jardin que j'aie jamais vu, soit ici, soit ailleurs, c'est celle de Moor-park [1], dans la comté d'Hertford, tel que je l'ai vu il y a environ trente ans. C'est l'ouvrage de

[1] Moor-parck appartenait dernièrement au lord Anson. (*Note du Traducteur.*)

the countess of Bedford, esteemed among the greatest wits of her time, and celebrated by doctor Donne; and with very great care, excellent contrivance and much cost; but greater sums may be thrown away without effect or honour, if there wants sense in proportion to money, or if *nature be not followed,* which I take to be the great rule in this, and perhaps in every thing else, as far as the conduct not only of our lives, but our governments.» (We shall see how *natural* that admired garden was.)

« Because I take [1] the garden I have named to have been in all kinds the most beautiful and perfect, at least in the figure and disposition that I have ever seen, I will describe it for a model to those that meet with such a situation, and are above the regards of common expence. It lies on the side of a hill, upon which the house stands, but not very steep. The length of the house, where the best rooms and of most use or

[1] This garden seems to have been made after the plan laid down by lord Bacon in his 46th essay, to which, that I may not multiply quotations, I will refer the reader.

la comtesse de Bedfort, regardée comme un des plus beaux esprits de son temps, et célébrée par le docteur Donne [1]. L'idée en est excellente, l'exécution fort soignée, et la dépense a été grande; mais des trésors peuvent être prodigués sans effet et sans honneur, si le jugement n'est pas en proportion avec la dépense, ou si on *ne suit pas la nature*, que je regarde comme la grande règle en ceci, et peut-être en toute autre chose, puisqu'elle doit conduire non-seulement notre vie, mais nos gouvernements. » (Nous allons voir comme il était *naturel*, ce jardin admirable.)

« Puisque le jardin [2] que je viens de nommer me paraît le plus beau et le plus parfait que j'aie jamais vu, du moins quant à la forme et à l'ordonnance, je le décrirai pour offrir un modèle à ceux qui rencontreront une situation pareille, et qui sont au dessus des craintes d'une dépense extraordinaire. Il s'étend sur la pente d'une montagne peu escarpée, au haut de laquelle est posée la maison. Elle est distribuée en pièces d'usage et de plaisir qui sont du meilleur goût, et

[1] Le docteur Donne a écrit des satires que M. Pope a mises en meilleurs vers, et qui se trouvent dans ses œuvres. (*Note du Traducteur.*)

[2] Ce jardin semble avoir été fait d'après le plan donné par le lord Bacon, dans son quarante-sixième essai, auquel je renvoie le lecteur pour ne pas multiplier ici les citations.

pleasure are, lies upon the breadth of the garden; the great parlour opens into the middle of a terras gravel-walk that lies even with it, and which may lie, as I remember, about three hundred paces long, and broad in proportion; the border set with standard laurels and at large distances, which have the beauty of orange-trees out of flower and fruit. From this walk are three descents by many stone steps, in the middle and at each end, into a very large parterre. This is divided into quarters by gravel-walks, and adorned with two fountains and eight statues in the several quarters. At the end of the terras-walk are two summer-houses, and the sides of the parterre are ranged with two large cloisters open to the garden, upon arches of stone, and ending with two other summer-houses even with the cloisters, which are paved with stone, and designed for walks of shade, there being none other in the whole parterre. Over these two cloisters are two terrasses covered with lead and fenced with balusters. And the passage

sa façade est sur la largeur du jardin. Le grand parloir (la salle de compagnie), donne au milieu d'une terrasse sablée qui peut avoir, autant que je me le rappelle, environ trois cents pas de long sur une largeur proportionnée; elle est bordée de lauriers en plein vent, plantés à grandes distances, et qui n'ont pas la fleur ni le fruit, mais la beauté des orangers. Du milieu et de chaque bout de cette promenade, on descend par trois escaliers de pierre dans un vaste parterre. Il est divisé en compartiments par des allées sablées, et orné de deux fontaines et de huit statues distribuées dans les divers compartiments. A chaque bout de la terrasse il y a un pavillon, et les côtés du parterre sont bordés de deux grands portiques ouverts sur le jardin. Les arcades sont de pierre, et ces deux portiques aboutissent à deux autres pavillons qui ont aussi leurs portiques pavés de pierre, et destinés à servir de promenade à l'ombre, n'y en ayant aucune autre dans tout le parterre. Sur ces deux portiques sont deux terrasses couvertes en plomb et garnies de balustrades. Le passage qui mène à

into these airy walks is out of the two summer-houses at the end of the first terras-walk. The cloister facing the south is covered with vines, and would have been proper for an orange-house, and the other for myrtles or other more common greens, and had, I doubt not, been cast for that purpose, if this piece of gardening had been then in as much vogue as it is now.

« From the middle of this parterre is a descent by many steps flying on each side of a grotto that lies beteen them, covered with lead and flat, into the lower garden, which is all fruit-trees ranged about the several quarters of a wilderness which is very shady; the walks here are all green, the grotto embellished with figures of shell-rock-work, fountains, and water-works. If the hill had not ended with the lower garden, and the wall were not bounded by a common way that goes through the park, they might have added a third quarter of all greens; but this want is supplied by a garden on the other side of the house,

ces promenoirs découverts, se trouve en dehors des deux pavillons qui terminent la première terrasse. La façade du portique qui regarde le midi, est couverte par de la vigne ; il serait très-bon pour une orangerie : l'autre servirait bien de serre pour des mirthes ou d'autres arbustes communs; et je ne doute pas qu'ils n'y eussent été employés, si cet ornement de nos jardins eût été d'usage alors comme à présent.

« Du milieu de ce parterre, un escalier de plusieurs marches descend par deux côtés à une grotte à toît plat et de plomb, qui est entre les deux rampes. On se trouve alors dans un jardin plus bas, rempli d'arbres à fruits qui bordent différents compartiments d'une clarière bien ombragée. Là, toutes les allées sont d'arbres verts : la grotte est ornée de figures en rocailles, de fontaines et de jets d'eau. Si ce jardin bas n'était pas l'extrémité du côteau, et que son mur de clôture ne fût pas bordé d'un grand chemin qui passe à travers le parc, on aurait pu ajouter un troisième enclos d'arbres verts; mais ce défaut est réparé de l'autre côté de la maison, par

which is all of that sort, very wild, shady, and adorned with rough rock-work and fountains.

« This was Moor-park, when I was acquainted with it, and the sweetest place, I think, that I have seen in my life, either before or since, at home or abroad. . . . »

I will make no farther remarks on this description. Any man might design and *build* as sweet a garden, who had been born in and never stirred out of Holbourn. It was not peculiar to sir William Temple to think in that manner. How many Frenchmen are there who have seen *our* gardens, and still prefer *natural* flights of steps and shady cloisters covered with lead! Le Nautre, the architect of the groves and grottoes at Versailles, came hither on a mission to improve our taste. He planted St. James's and Greenwich parks. . . . no great monuments of his invention.

To do farther justice to sir William Temple, I must not omit what he adds. « What

un jardin tout entier de cette espèce, vraiment agreste, bien ombragé, et décoré par des fontaines et des ouvrages rustiques en rocaille.

« Tel était Moor-park lorsque j'y fus; le lieu le plus agréable que j'aie vu de ma vie, soit avant, soit après, soit ici, soit en d'autres pays. »

Je ne m'arrêterai pas à faire des remarques sur cette description. Quiconque est né à Holbourn [1] et n'en est jamais sorti, peut dessiner et construire un jardin de cet agrément-là. Au reste, il n'était pas particulier à Guillaume Temple de penser de la sorte. Combien n'y a-t-il pas de Français qui, après avoir vu nos jardins, préfèrent encore les rampes de pierre *si conformes à la nature*, et les portiques couverts de plomb! Le Nôtre, l'architecte des bosquets et des grottes de Versailles, vint ici pour perfectionner notre goût. Il planta Saint-James et Greenwich..... monuments bien minces de son génie.

Pour achever de rendre justice à sir Guillaume Temple, je ne dois pas omettre ce qu'il ajoute.

[1] Holbourn est un des plus mauvais quartiers de Londres. (*Note du Traducteur.*)

I have said of the best forms of gardens, is meant only of such as are in some sort regular; for there may be other forms wholly irregular, that may, for aught I know, have more beauty than any of the others; but they must owe it to some extraordinary dispositions of nature in the seat, or *some great race of fancy or judgment in the contrivance*, which may reduce many disagreeing parts *into some figure*, which shall yet, upon the whole, be very agreeable. Something of this I have seen in some places, but heard more of it from others, who have lived much among the Chineses, a people whose way of thinking seems to lie as wide of ours in Europe, as their country does.... Their greatest reach of imagination is employed in contriving figures, where the beauty shall be great and strike the eye, but without any order or disposition of parts, that shall be commonly or easily observed. And though we have hardly any notion of this sort of beauty, yet they have a particular word to express

« Ce que j'ai dit sur la meilleure forme des jardins, s'applique seulement à ceux qui sont en quelque sorte réguliers ; car il peut y avoir d'autres formes tout-à-fait irrégulières, qui, autant que j'en puis juger, sont susceptibles de plus de beauté qu'aucune des autres ; mais elles les doivent sans doute à quelques dispositions extraordinaires de la nature dans le site, ou *à quelque grand effort d'imagination et de jugement dans l'ordonnance*, qui réduise des parties choquantes, *en quelque forme* capable de produire un tout vraiment agréable. J'ai vu quelque chose de semblable à cela en quelques endroits, mais j'en ai appris davantage par des personnes qui ont vécu longtemps parmi les Chinois : peuple dont la manière de penser est aussi éloignée de nôtre tournure européenne, que leur pays l'est du nôtre. Tout leur génie s'emploie à inventer des formes où de grandes beautés frappent les yeux, mais sans aucun ordre, aucune disposition de parties qui en fasse aisément saisir l'ensemble. Il nous est difficile de nous faire une idée de ce genre de beauté ; mais ils ont un terme particulier pour

it; and where they find it hit their eye at first sight, they say the Sharawadgi is fine or is admirable, or any such expression of esteem. . . . but I should hardly advise any of these attempts in the figure of gardens among us, they are adventures of too hard atchievement for any common hands; and though there may be more honour if they succeed well, yet there is more dishonour if they fail, and it is twenty to one they will; whereas in regular figures, it is hard to make any great and remarkable faults. »

Fortunately Kent and a few others were not quite so timid, or we might still be going up and down stairs in the open air.

It is true, we have heard much lately, as sir William Temple did, of irregularity and imitations of nature in the gardens or grounds of the Chinese. The former is certainly true; they are as whimfically irregular, as European gardens are formally uniform, and unvaried. . . . but with regard to nature, it seems as much avoided, as in the squares and oblongs, and strait lines

l'exprimer; et, dès qu'elle les frappe au premier coup-d'œil, ils s'écrient, voilà un *sharavadgi* qui est beau, qui est admirable, ou telle autre expression d'estime. Je n'oserais conseiller de pareils essais de jardins parmi nous; ce sont des entreprises trop au dessus des mains ordinaires; et, quoiqu'il pût y avoir beaucoup d'honneur à y réussir, il serait encore plus humiliant d'y échouer, et il y a vingt contre un à parier pour le mauvais succès; au lieu qu'en fait de formes régulières, il est difficile de faire quelque faute considérable et frappante. »

Heureusement Kent et quelques autres n'ont pas été tout-à-fait si timides, sans quoi nous aurions peut-être encore à monter et à descendre par des rampes en plein air.

Nous avons appris dernièrement ce qu'il y a de vrai dans ce que dit Guillaume Temple de l'irrégularité et de l'imitation de la nature dans les jardins ou parcs chinois. L'irrégularité est certaine; ils sont aussi bizarrement irréguliers, que les jardins d'Europe sont pédamment uniformes et monotones. Mais, quant au naturel, ils en paraîssent aussi éloignés que les compartiments quarrés ou oblongs et les lignes droites

of our ancestors. An artifiacialper pendicular rock starting out of a flat plain, and connected with nothing, often pierced through in various places with oval hollows, has no more pretension to be deemed natural than a lineal terrass or a parterre. The late Mr. Joseph Spence, who had both taste and zeal for the present style, was so persuaded of the Chinese emperor's pleasure-ground being laid out on principles resembling ours, that he translated and published, under the name of sir Harry Beaumont, a particular account of that inclosure from the collection of the letters of the Jesuits. I have looked it over, and except a determined irregularity, can find nothing in it that gives me any idea of attention being paid to nature. It is of vast circumference and contains 200 palaces, besides as many contiguous for the eunuchs, all gilt, painted and varnished. There are raised hills from 20 to 60 feet high, streams and lakes, and one of the latter five miles round. These waters are passed by bridges.... but

de nos ancêtres. Un rocher artificiel, élevé perpendiculairement sur un plateau uni sans se lier à rien, et souvent percé en différents endroits par des enfoncements ovales, ne peut pas plus prétendre au naturel, qu'une terrasse en ligne droite ou un parterre. Feu M. Joseph Spence [1] qui avait le goût et le zèle de notre style présent, était si persuadé que les jardins de plaisance des empereurs chinois étaient disposés sur des principes semblables aux nôtres, qu'il a traduit, et publié sous le nom d'Henri Beaumont, la description particulière d'un de ces enclos, tirée du recueil de lettres des Jésuites. J'ai jeté les yeux dessus, et à l'exception de la constante irrégularité, je n'ai pu y trouver rien qui me donnât la moindre idée de quelque attention pour les procédés de la nature. C'est une vaste enceinte qui contient deux cents palais, et nombre de bâtiments contigus pour les eunuques; le tout doré, peint et verni. On y a élevé des montagnes hautes depuis vingt jusqu'à soixante pieds : il y a aussi des ruisseaux, des lacs; et un de ces derniers à cinq mille de tour. On traverse toutes ces

[1] Joseph Spence était un savant, homme d'esprit et de goût. Il a fait un ouvrage fort estimé sur les médailles antiques. Henri Beaumont est un nom supposé. (*Note du Traducteur.*)

even their bridges must not be strait.... they serpentize as much as the rivulets, and are sometimes so long as to be furnished with resting places, and begin and end with triumphal arches. Methinks a strait canal is as rational at least as a mæandring bridge. The colonades undulate in the same manner. In short, this pretty gaudy scene is the work of caprice and whim; and when we reflect on their buildings, presents no image but that of unsubstantial tawdriness. Nor is this all. Within this fantastic Paradise is a square town, each side a mile long. Here the eunuchs of the court, to entertain his imperial majsty with the bustle and business of the capital in which he resides, but which it is not of his dignity ever to see, act merchants and all sorts of trades, and even designedly exercise for his royal amusement every art of knavery that is practiced under his auspicious government. Methinks this is the childish solace and repose of grandeur, not a retirement from affairs to the delights of rural life.

eaux sur des ponts : mais même ces ponts ne doivent jamais être en ligne droite ; ils serpentent comme les ruisseaux, et sont quelquefois si longs qu'on y pratique des places pour se reposer. Les deux extrémités sont décorées d'arcs de triomphe. Je m'imagine qu'un canal en droite ligne est au moins aussi raisonnable qu'un pont qui serpente comme le Méandre. Les colonnades sont également tortueuses ; en un mot, cette scène ridiculement enjolivée est l'ouvrage du caprice et de la fantaisie. Quand on se représente ces sortes de fabriques, elles ne donnent d'autre idée que celle d'une affectation frivole. Mais ce n'est pas tout : il y a dans ce Paradis bizarre une ville quarrée dont chaque côté a un mille de long. Là, les eunuques de la cour amusent sa majesté impériale par le mouvement et les occupations de la capitale où il réside, mais où il n'est pas de sa dignité de faire attention à cela. Ils y font la marchandise et toutes sortes de commerces, et même ils y exercent nommément tous les métiers que pratiquent les esclaves sous les auspices de son bénin gouvernement. Je regarde cela comme un enfantillage pour se délasser de la grandeur, et non comme une retraite des affaires aux délices de la vie

Here too his majesty plays at agriculture; there is a quarter set apart fort that purpose; the eunuchs sow, reap, and carry in their harvest in the imperial presence; and his majesty returns to Pekin persuaded that he has been in the country.

Having thus cleared my way by ascertaining what have been the ideas on gardening in all ages, as far as we have materials to judge by, it remains to shew to what degree M^r. Kent invented the new style, and what hints he had received to suggest and conduct his undertaking.

We have seen what Moor-park was, when pronounced a standard. But as no succeeding generation in an opulent and luxurious country contents itself with the perfection established by its ancestors, more perfect perfection was still sought; and improvements had gone on, till London and Wise had stocked our gardens with giants, animals, monsters [1], coats of arms and mot-

[1] On the piers of a garden-gate not far from Paris I observed two very coquet sphinxes. These lady monsters had straw hats gracefully smart on one side of their heads, and silken cloaks half veiling their necks; all executed in stone.

champêtre. Là cependant sa majesté s'amuse de l'agriculture ; il y a un quartier destiné pour cela. Les eunuques sèment, moissonnent, charrient la récolte en présence de l'empereur ; et sa majesté retourne à Pékin persuadée d'avoir été à la campagne.

Après avoir ainsi éclairci ma route en établissant quel a été le style des jardins dans tous les temps, autant qu'il nous est permis d'en juger, il me reste à montrer jusqu'à quel point M. Kent a été l'inventeur du nouveau style, et quelles idées ont pu l'inspirer et le guider dans son entreprise.

Nous avons vu ce que c'était que ce Moor-park tandis qu'on le donnait pour modèle. Mais, comme les générations successives ne se contentent jamais de la perfection établie par leurs ancêtres, on a cherché encore quelque chose de plus parfaitement parfait ; et les progrès ont été jusques-là, que London et Wise ont meublé nos jardins de géants, d'animaux, de monstres [1], d'armures, et de devises en if, en buis et en

[1] Sur le pied-droit de la porte d'un jardin assez près de Paris, j'ai remarqué deux sphinx tout-à-fait coquets. Ces monstres femelles ont des chapeaux de paille galamment posés sur un côté de la tête, et un petit manteau de soie qui leur couvre à moitié le cou. Le tout exécuté en pierre.

toes in yew, box and holly. Absurdity could go no farther, and the tide turned. Bridgman, the next fashionable designer of gardens, was far more chaste; and whether from good sense, or that the nation had been struck and reformed by the admirable paper in the Guardian, n°. 173, he banished verdant sculpture, and did not even revert to the square precision of the foregoing age. He enlarged his plans, disdained to make every division tally to its opposite, and though he still adhered much to strait walks with high clipped hedges, they were only his great lines; the rest he diversified hy wilderness, and with loose groves of oak, though still within surrounding hedges. I have observed in the garden at Gubbins in Hertfordshire [1] many detached thoughts, that strongly indicate the dawn of modern taste. As his reformation gained footing,

[1] The seat of the late sir Jeremy Sambroke. It had formerly belonged to lady More, mother-in-law of sir Thomas More, and had been tyrannically wrenched from her by Henry VIII, on the execution of sir Thomas, though not her son, and though her jointure from a former husband.

houx. L'absurdité ne pouvait pas aller plus loin, et le reflux eut son tour comme dans les marées. Bridgman, le dessinateur de jardins le plus à la mode dans l'âge suivant, fut beaucoup plus réservé; et, soit que la nation eût été frappée et corrigée par l'admirable feuille du Gardien, n°. 173, il bannit toute cette verdure sculptée, et ne s'attacha même pas à l'exactitude des formes quarrées de l'âge précédent. Il étendit ses plans, il dédaigna les compartiments symétriques; et, quoiqu'il s'attachât encore trop aux allées droites bordées de hautes palissades, ce n'était seulement que de grandes lignes; le reste était varié par des sites agrestes, par de petites futaies de chênes plantés sans ordre, mais à la vérité toujours entourés de palissades. J'ai remarqué dans le jardin de Gubbins en Hertfordshire [1], plusieurs morceaux détachés qui indiquent positivement l'aurore du goût moderne. A mesure

[1] C'est la terre de feu Sir Jeremy Sambroke *. Elle appartenait anciennement à lady More, belle-mère de sir Thomas More (Morus), et lui avait été tyranniquement enlevée par Henri VIII, lors de l'exécution de sir Thomas, quoiqu'il ne fût pas son fils, et que la terre fût le douaire qu'elle tenait de son premier mari.

* Sir Jeremy Sambroke était un simple citoyen de Londres, fort riche. Il est mort il y a longtemps. (*Note du Traducteur.*)

he ventured farther, and in the royal garden at Richmond dared to introduce cultivated fields, and even morsels of a forest appearance, by the sides of those endless and tiresome walks, that stretched out of one into another without intermission. But this was not till other innovators had broke loose too from rigid symmetry.

But the capital stroke, the leading step to all that has followed, was (I believe the first thought was Bridgman's) the destruction of walls for boundaries, and the invention of fossés.... an attempt then deemed so astonishing, that the common people called them Ha! Ha's! to express their surprize at finding a sudden and unperceived check to their walk.

One of the first gardens planted in this simple though still formal style, was my father's at Houghton. It was laid out by M^r. Eyre an imitator of Bridgman. It contains three-and-twenty acres, then reckoned a considerable portion.

que la réforme gagnait du terrain, Kent avançait plus loin ; et dans le jardin du roi à Richmond il osa introduire des champs cultivés, et même quelques parties qui ont un air de forêt, à côté de ces ennuyeuses allées à perte de vue qui s'entrelacent perpétuellement. Mais ce ne fut qu'après que d'autres novateurs eurent rompu aussi la chaîne de la symétrie rigide.

Mais le coup de maître, le pas qui conduisit à tout ce qui a suivi, (la première pensée est, je crois, de Bridgman), ce fut la destruction des enceintes murées et l'invention des fossés : essai hasardé qui parut si étonnant alors, qu'on l'exprima vulgairement par une exclamation *ha! ha!* pour marquer la surprise de trouver soudainement une brèche imprévue à la promenade.

Un des premiers jardins plantés dans ce style simple, mais encore régulier, ce fut celui de mon père à Houghton [1]. Il fut l'ouvrage de M. Eyre, un imitateur de Bridgman. Il contenait vingt-trois arpents qu'on regardait alors comme un espace considérable.

[1] Houghton est une belle maison bâtie par le feu chevalier Walpole, dans la province de Norfolk, près de Lynn. Il y a à-peu-près cinquante ans que M. Eyre travailla le terrain du jardin de Houghton. (*Note du Traducteur.*)

I call a sunk fence the leading step, for these reasons. No sooner was this simple enchantment made, than levelling, mowing and rolling, followed. The contiguous ground of the park without the sunk fence was to be harmonized with the lawn within; and the garden in its turn was to be set free from its prim regularity, that it might assort with the wilder country without. The sunk fence ascertained the specific garden, but that it might not draw too obvious a line of distinction betwen the neat and the rude, the contiguous out-lying parts came to be included in a kind of general design: and when nature was taken into the plan, under improvements, every step that was made, pointed out new beauties and inspired new ideas.

At that moment appeared Kent, painter enough to taste the charms of landscape, bold and opinionative enough to dare and to dictate, and born with a genius to strike out a great system from the twilight of imperfect essays. He leaped the

Voici pour quelles raisons j'appelle la suppression des clôtures, le grand pas, le pas décisif. On n'eut pas plutôt fait cette espèce d'enchantement si simple, qu'on se mit à niveler, à tondre, à rouler nos gazons. Les dehors contigus d'un parc sans clôture dûrent s'accorder avec les dedans; et à son tour le jardin dut être délivré de sa régularité originaire, pour pouvoir s'assortir au site agreste du dehors. Le fossé était la marque spéciale d'un jardin; mais, pour qu'il ne parût pas trop une ligne de séparation entre l'agreste et le peigné, on s'avisa de faire entrer les dehors dans une espèce de plan général; et quand la nature y fut admise avec quelques embellissements, chaque pas qu'on fit, découvrit de nouvelles beautés et inspira des idées nouvelles.

C'est alors que parut Kent, assez peintre pour sentir les charmes d'un paysage, assez hardi et ferme dans ses opinions pour oser donner des préceptes, et né avec assez de génie pour voir un grand système dans le crépuscule de nos essais imparfaits. Il franchit la clôture, et vit que

fence, and saw that all nature was a garden. He felt the delicious contrast of hill and valley changing imperceptibly into each other, tasted the beauty of the gentle swell, or concave scoop, and remarked how loose groves crowned an easy eminence with happy ornament; and while they called in the distant view between their graceful stems, removed and extended the perspective by delusive comparison.

Thus the pencil of his imagination bestowed all the arts of landscape on the scenes he handled. The great principles on which he worked were perspective, and light and shade. Groupes of trees broke too uniform or too extensive a lawn; evergreens and woods were opposed to the glare of the champain, and where the view was less fortunate, or so much exposed as to be beheld at once, he blotted out some parts by thick shades, to divide it into variety, or to make the richest scene more enchantaing by reserving it to a farther advance of the spectator's steps. Thus, select-

toute la nature est jardin. Il sentit le délicieux contraste des côteaux et des vallons s'unissant imperceptiblement l'un à l'autre ; il ajouta ces belles ondulations d'un terrain qui s'élève et s'enfonce alternativement; et il remarqua avec quelle grace une éminence douce se couronne de bouquets d'arbres qui attirent de loin la vue parmi leurs tiges élégantes, en même temps qu'ils éloignent et étendent la perspective par la décevante comparaison des objets intermédiaires.

Ainsi le pinceau de son imagination prodigua tous les artifices d'un beau paysage aux scènes qu'il dessina. Les grands principes sur lesquels il travaillait, étaient la perspective et le clair-obscur. Des groupes d'arbres rompirent l'uniformité d'une clarière trop étendue ; des bois, des arbustes toujours verts, contrastèrent avec l'éclat des campagnes; et quand le point de vue était moins heureux, ou assez découvert pour être aperçu d'un seul coup-d'œil, il en obscurcit quelques parties pour y mettre de la variété, ou pour augmenter le charme du site le plus riche en ménageant la découverte, et ne la développant au spectateur que successivement. Ainsi, choi-

ing favorite objects, and veiling deformities by screens of plantation; sometimes allowing the rudest waste to add its foil to the richest theatre, he realised the compositions of the greatest masters in painting. Where objects were wanting to animate his horizon, his taste as an architect could bestow immediate termination. His buildings, his seats, his temples, were more the works of his pencil than of his compasses. We owe the restoration of Greece and the diffusion of architecture to his skill in landscape.

But of all the beauties he added to the face of this beautiful country, none surpassed his management of water. Adieu to canals, circular basons, and cascades tumbling down marble steps, that last absurd magnificence of Italian and French villas. The forced elevation of cataracts was no more. The gentle stream was taught to serpentize seemingly at its pleasure, and where discontinued by different levels, its course appeared to be concealed by thickets properly interspersed, and glittered again

sissant les objets heureux, et cachant les difformités par des plantations placées au devant comme des repoussoirs ; quelquefois employant le désert le plus sauvage pour faire valoir la scène la plus riche, il réalisa les compositions des grands peintres. Manquait-il d'objets pour animer son horizon ? son talent d'architecte savait aussitôt le terminer avec goût. Ses fabriques, ses pavillons, ses temples étaient plutôt l'ouvrage du pinceau que du compas. C'est à son habileté dans la perspective, que nous devons la restauration du style grec et les progrès de l'architecture.

Mais la plus grande beauté de toutes celles dont il orna ce beau pays-ci, c'est l'emploi et la distribution des eaux. Adieu les canaux, les bassins circulaires, les cascades tombant sur un escalier de marbre, cette absurde magnificence moderne des jardins italiens et français. Plus de cataractes péniblement guindées. Un joli ruisseau parut serpenter à son gré : s'il était arrêté par la différence des niveaux du terrain, son cours semblait être seulement caché par des bocages artistement distribués, et on le voyait

at a distance where it might be supposed naturally to arrive. Its borders were smoothed, but preserved their waving irregularity. A few trees scattered here and there on its edges sprinkled the tame bank that accompanied its mæanders; and when it disappeared among the hills, shades descending from the heights leaned towards its progress, and framed the distant point of light under which it was lost, as it turned aside to either hand of the blue horizon.

Thus dealing in none but the colours of nature, and catching its most favourable features, men saw a new creation opening before their eyes. The living landscape was chastened or polished, not transformed. Freedom was given to the forms of trees; they extended their branches unrestricted, and where any eminent oak, or master beech had escaped maiming and survived the forest, bush and bramble was removed, and all its honours were restored to distinguih and shade the plain. Where the united plumage of an ancient wood extended wide its undulating canopy, and stood venerable

reparaître dans l'éloignement à la distance où il devait naturellement arriver. Ses bords étaient en pente douce, mais conservant toujours leur ondulation irrégulière. Quelques arbres dispersés çà et là le long des rives de ce Méandre, y répandaient leur ombrage; et quand il disparaissait entre les côteaux, d'autres ombrages tombant des hauteurs conduisaient l'œil sur sa route supposée, et formaient dans le lointain le point de vue où on le perdait comme s'il tournait d'un autre côte de l'horizon.

C'est ainsi qu'avec le seul coloris de la nature, avec l'art de saisir ses plus beaux traits, on vit paraître une création nouvelle. Le paysage vivant fut corrigé quelquefois ou embelli, jamais dénaturé. On rendit aux arbres la liberté de leurs formes; ils étendirent sans gêne leurs rameaux. Si quelque chêne ou hêtre distingué avait échappé à la serpe et survécu au reste de la forêt, on arrachait soigneusement à l'entour le buis et la ronce, pour lui rendre l'honneur de décorer et d'ombrager la plaine. Si le feuillage touffu d'un bois antique étendait au loin son dais mobile et

in its darkness, Kent thinned the foremost ranks, and left but so many detached and scattered trees, as softened the approach of gloom and blended a chequered light with the thus lengthened shadows of the remaining columns.

Succeeding artists have added new master-strokes to these touches; perhaps improved or brought to perfection some that I have named. The introduction of foreign trees and plants, which we owe principally to Archibald duke of Argyle, contributed essentially to the richness of colouring so peculiar to our modern landscape. The mixture of various greens, the contrast of forms between our forest-trees and the northern and West-Indiad firs and pines, are improvements more recent than Kent, or but little known to him. The weeping-willow and every florid shrub, each tree of delicate or bold leaf, are new tints in the composition of our gardens. The last century was certainly acquainted with many of those rare plants we now admire. The

devenait imposant par sa vénérable obscurité, Kent éclaircissait les premiers rangs, et n'y laissait que quelques pieds d'arbres détachés et dispersés, pour ne donner passage qu'à une clarté adoucie ; mêlant ainsi une lumière bigarrée à l'ombre alongée des tiges qu'il conservait en guise de colonnade.

Les artistes suivants, ajoutant certains coups de maître à ces heureuses touches, ont peut-être perfectionné quelques-unes des parties que je viens de nommer. L'introduction des arbres et des arbustes étrangers, que nous devons principalement à Archibald duc d'Argile, a contribué essentiellement à cette richesse de coloris qui caractérise nos paysages modernes. Le mélange des verdures variées, le contraste des formes entre les arbres de nos forêts et les pins et sapins du nord de l'Amérique, sont des embellissements plus récents que Kent, ou du moins qu'il a peu connus. Le saule pleureur et les arbustes à fleurs, les uns à feuille d'un vert clair, les autres à feuille foncée, sont des teintes nouvelles dans la composition de nos jardins. Ce n'est pas que le siècle passé n'ait certainement connu quelques-unes de ces plantes rares que nous admirons aujourd'hui. Le pin de Weymouth est na-

Weymouth-pine has long been naturalized here, the patriarch plant still exists at Longleat. The light and graceful acacia was known as early; witness those ancient stems in the court of Bedford-house in Bloomsbury-square; and in the bishop of London's garden at Fulham are many exotics of very ancient date. I doubt therefore whether the difficulty of preserving them in a clime so foreign to their nature did not convince our ancestors of their inutility in general, unless the shapeliness of the lime and horse-chesnut which accorded so well with established regularity, and which thence and from their novelty grew in fashion, did not occasion the neglect of the more curious plants.

But just as the encomiums are that I have bestowed on Kent's discoveries, he was neither without assistance or faults. Mr. Pope undoubtedly contributed to form his taste. The design of the prince of Wales's garden at Carlton-house was evidently borrowed from the poet's at Twickenham.

turalisé ici depuis longtemps; la tige mère existe encore à Longleat [1]. L'élégant et brillant acacia n'est pas moins anciennement connu : témoin ces tiges antiques dans la cour de Bedford à la place de Bloomsbury; et il y a aussi de longue-main plusieurs arbres exotiques dans le jardin de l'évêque de Londres à Fulham [2]. Je soupçonne donc que la difficulté de les élever dans un climat si contraire à leur nature aura généralement invité nos ancêtres à les regarder comme inutiles, à moins que la belle forme du tilleul et du maronnier si bien d'accord avec la régularité alors établie, et qui par là et pour leur nouveauté devinrent à la mode, n'ait fait négliger la culture de plantes plus curieuses.

Mais, en faisant l'éloge des découvertes de Kent, je ne dois pas omettre les secours qu'il a eus, les fautes qu'il a faites. M. Pope a indubitablement contribué à lui former le goût. Le plan du jardin du prince de Galles à Carlton-house [3], est évidemment emprunté de celui du poète à Twickenham [4]. Il y a une petite affec-

[1] Longleat est dans le Wiltshire, et appartient au lord Weymouth.

[2] Fulham est à quatre milles de Londres

[3] Carlton-house est l'hotel du prince de Galles, dans la rue de Pallmall. (*Notes du Traducteur.*)

[4] Twickenham appartient aujourd'hui à M. Ellis. (*Idem.*)

There was a little of affected modesty in the latter, when he said of all his works he was most proud of his garden. And yet it was a singular effort of art and taste to impress so much variety and scenery on a spot of five acres. The passing through the gloom from the grotto to the opening day, the retiring and again assembling shades, the dusky groves, the larger lawn, and the solemnity of the termination at the cypresses that lead up to his mother's tomb, are managed with exquisite judgment; and though lord Peterborough assisted him

To form his quincunx and to rank his vines,

those were not the most pleasing ingredients of his little perspective.

I do not know whether the disposition of the garden at Rousham, laid out for general Dormer, and in my opinion the most engaging of all Kent's works, was not planned on the model of Mr. Pope's, at least in the opening and retiring shades of Venus's vale. The whole is as elegant and antique as if

tation de modestie de la part du poète, quand il dit que de tous ses ouvrages, celui dont il se glorifie le plus est son jardin. Il est vrai que c'a été un singulier effort de l'art et du goût, que de savoir mettre tant de variété dans les scènes d'un espace de cinq arpents. Le passage de l'obscurité au grand jour par une grotte, les ombrages alternativement avancés et reculés, les bocages sombres, l'étendue de la clarière, et au bout du jardin la solennité religieuse de ce plant de cyprès qui conduit à la tombe de la mère de Pope, sont ménagés avec un jugement exquis; et, quoique lord Peterborough l'ait aidé

A tracer son quinconce, à niveler sa vigne,

ces deux objets n'étaient pas les plus agréables de sa petite perspective.

Je ne sais pas si le jardin du général Dormer [1] à Rousham, qui est, selon moi, le meilleur des ouvrages de Kent, n'a pas été dessiné d'après celui de M. Pope, au moins pour la disposition des ombres tantôt avancées tantôt rentrantes dans ce qu'on appelle le vallon de Vénus. Le tout forme un ensemble si élégant et d'un air si

[1] Le général Dormer vivait il y a environ cinquante ans. Rousham est en Oxfordshire. Il appartient aujourd'hui à sir Clement Cotterel. (*Note du Traducteur.*)

the emperor Julian had selected the most pleasing solitude about Daphne to enjoy a philosophic retirement.

That Kent's ideas were but rarely great, was in some measure owing to the novelty of his art. It would have been difficult to have transported the style of gardening at once from a few acres to tumbling of forests: and though new fashions like new religions, (which are new fashions) often lead men to the most opposite excess, it could not be the case in gardening, where the experiments would have been so expensive. Yet it is true too that the features in Kent's landscapes were seldom majestic. His clumps were puny, he aimed at immediate effect, and planted not for furturity. One sees no large woods sketched out by his direction. Nor are we yet intirely risen above a too great frequency of small clumps, especially in the elbows of serpentine rivers: how common to see three or four beeches, then as many larches, a third knot of cypresses, and a revolution of all three! Kent's last

antique, qu'il semblerait que ce fût la plus délicieuse solitude des environs de Daphné, qu'aurait choisie l'empereur Julien pour y jouir d'une retraite philosophique.

Que les idées de Kent eussent rarement de la grandeur, c'est en quelque façon la faute de l'enfance de l'art. Il aurait été difficile d'approprier tout d'un coup le style d'un enclos de peu d'arpents à la vaste enceinte d'une forêt : car, quoique les nouvelles modes, aussi bien que les nouvelles religions (qui sont des modes nouvelles), mènent souvent les hommes aux excès les plus opposés, cela ne pouvait arriver dans l'art des jardins où les essais sont si dispendieux. Aussi est-il vrai que les dessins de Kent dans ses paysages ont rarement de la majesté. Ses plantations étaient en petit, il cherchait des effets présents, il ne plantait pas pour l'avenir. On ne voit point de grands bois tracés sous sa direction. Nous ne nous sommes pas même encore tout-à-fait mis au dessus de ces petits plans mesquins, spécialement aux sinuosités de nos rivières. Il est bien commun d'y voir un bouquet de trois ou quatre hêtres, ensuite un pareil de mélèzes, un troisième de cyprès, et puis le retour alternatif des uns et des autres. Les derniers

designs were in a higher style, as his ideas opened on success. The north terrace at Claremont was much superior to the rest of the garden.

A return of some particular thoughts was common to him with other painters, and made his *hand* known. A small lake edged by a winding bank with scattered trees that led to a seat at the head of the pond, was common to Claremont, Esher, and others of his designs. At Esher,

> Where Kent and nature vied for Pelham's love.

the prospects more than aided the painter's genius..... They marked out the points where his art was necessary or not; but thence left his judgment in possesion of all its glory.

Having routed *professed* art, for the modern gardiner exerts his talents to conceal his art, Kent, like other reformers, knew not how to stop at the just limits. He had followed nature, and imitated her so hap-

dessins de Kent sont d'un style plus élevé, parceque le succès avait étendu ses idées. La terrasse du nord à Claremont est fort supérieure au reste du jardin.

Le retour fréquent de certaines idées lui était commun avec d'autres peintres, et caractériserait sa manière. Un petit lac à rives tournoyantes, avec quelques arbres jetés à la tête de l'étang, se trouvent également à Claremont [1], à Esher et dans d'autres de ses plants; à Esher,

> Où, pour plaire à Pelham par un site enchanté,
> Kent avec la nature est en rivalité.

Les points de vue naturels ont plus qu'aidé le génie du peintre; ils lui marquaient où son art était nécessaire et où il ne l'était pas, lui laissant seulement toute la gloire d'un jugement exquis.

Après avoir proscrit toute école de l'art des jardins, (car les artistes modernes exercent le talent en cachant l'art), Kent semblable à bien d'autres réformateurs, ne sut pas s'arrêter dans de justes limites. Il suivait la nature et il l'imi-

[1] Claremont et Esher se touchent. Ils sont en Surry, à dix huit milles de Londres. Claremont était au feu duc de Newcastle, et depuis sa mort il a été acheté et rebâti par le lord Clive. Esher était à M. Pelham, frère du duc de Newcastle; et il est aujourd'hui à miss Pelham, sa fille. (*Note du Traducteur.*)

pily, that he began to think all her works were equally proper for imitation. In Kensington-garden he planted dead trees to give a greater air of truth to the scene.... but he was soon laughed out of this excess. His ruling principle was, that *nature abhors a strait line*.... his mimics, for every genius has his apes, seemed to think that she could love noting but what was crooked. Yet so many men of taste of all ranks devoted themselves to the new improvements, that it is surprising how much beauty has been struck out, with how few absurdities. Still in some lights the reformation seems to me to have been pushed too far. Though an avenue crossing a park or separating a lawn, and intercepting views from the seat to which it leads, are capitals faults, yet a great avenue * cut through woods, perhaps

* Of this kind one of the most noble is that of Stanstead, the seat of the earl of Halifax, traversing an ancient wood for two miles and bounded by the sea. The very extensive lawns at that seat, richly inclosed by venerable beech-woods, and chequered by single beeches of vast

tait si heureusement, qu'il en vint à se persuader que toutes ses pensées étaient également imitatives. Il s'avisa de planter dans le jardin de Kensington des arbres morts, pour donner à la scène un plus grand air de vérité. Mais on se moqua aussitôt de cet excès ridicule. Il se réglait d'après ce principe, que la nature *a horreur de la ligne droite*. Ses copistes, car le génie ne manque jamais de singes qui le contrefont, parurent croire qu'elle ne peut aimer que ce qui est tortu. Mais tant de gens de goût dans tous les rangs se livrèrent à cultiver le nouvel art, qu'on vit naître une multitude étonnante de beautés, mélangées d'un très-petits nombre d'absurdités. J'avoue qu'à quelques égards la réforme me paraît avoir été poussée trop loin. Une avenue qui croise un parc ou qui traverse une plaine, et qui intercepte la vue du site où on veut aller, est sans doute une faute capitale ; mais une grande avenue [1] ouverte à travers des bois pour

[1] Une des plus nobles dans ce genre est celle de Stanstead *, maison de campagne du lord Halifax ; elle traverse un vieux bois pendant deux milles, et se termine à la mer. Quand on voit les vastes clarières de cette campagne si richement entourée d'un vénérable bois de hêtres, et parsemée encore de hêtres isolés de la plus grande hauteur ; surtout quand c'est du portique du temple que la vue domina sur ce

* Stanstead est près de Portsmouth, à soixante milles de Londres. (*Note du Traducteur.*)

before entering a park, has a noble air, and

> Like footmen running before coaches
> To tell the inn what lord approaches.

announces the habitation of some man of distinction. In other places the total banishment of all particular neatness immediately about a house, which is frequently left gazing by itself in the middle of a park, is a defect. Sheltered and even close walks, in so very uncertain a climate as ours, are comforts ill exchanged for the few picturesque days that we enjoy: and whenever a family can purloin a warm and even something of an old fashioned garden from the landscape designed for them by the undertaker in fashion, without interfering with the picture, they will find satisfactions on those days that do not invite strangers to come and see their improvements.

Fountains have with great reason been

size particularly when you stand in the portico of the temple and survey the landscape that wastes itself in rivers of broken sea, recall such exact pictures of Claud Lorrain, that it is difficult to conceive that he did not paint them from this very spot.

conduire à un parc a peut-être de la noblesse, et annonce la demeure d'une personne distinguée;

> Comme un coureur qui précède son maître
> Pour annoncer qu'on va le voir paraître.

Je regarde aussi comme un défaut en d'autres endroits, la proscription totale de tout ornement particulier autour de la maison, qu'on laisse souvent nue et isolée au milieu d'un parc. Des promenades abritées et même fermées sont encore, dans un climat aussi variable que le nôtre, des commodités qu'on a mal à propos échangées pour des jouissances qui ne peuvent avoir lieu que dans un bien petit nombre de beaux jours qu'on peut appeler pittoresques; et si une famille peut se réserver quelque abri chaud, quelque chose de l'ancien goût au milieu du paysage que lui trace un entrepreneur à la mode, elle se trouvera fort heureuse dans ces journées qui n'invitent pas les étrangers à venir se promener par curiosité chez elle.

Les fontaines ne sont pas dans la nature, et

paysage qui va se perdre dans les rivières formées par des laisses de mer, ce spectacle rappelle si exactement quelques tableaux de Claude Lorrain, qu'il est difficile de ne pas s'imaginer qu'il les a peints d'après nature sur ce lieu même.

banished from gardens as unnatural; but it surprises me that they have not been allotted to their proper positions, to cities, towns, and the courts of great houses, as proper accompaniments to architecture, and as works of grandeur in themselves. Their decorations admit the utmost invention, and when the waters are thrown up to different stages, and tumble over their border, nothing has a more imposing or a more refreshing sound. A palace demands its external graces and attributes, as much as a garden. Fountains and cypresses peculiarly become buildings, and no man can have been at Rome, and seen the vast basons of marble dashed with perpetual cascades in the area of St. Peter's, without retaining an idea of taste and splendor. Those in the piazza Navona are as useful as sublimely conceived.

Grottoes in this climate are recesses only to be looked at transiently. When they are regularly composed within of symmetry and architecture, as in Italy, they are only splendid improprieties. The most judi-

on a eu grande raison de les bannir des jardins; mais je m'étonne qu'on ne les ait pas adaptées aux endroits qui leur conviennent; aux villes, aux cours des grandes maisons où elles siéent bien comme accessoires de l'architecture, et comme morceaux qui en eux-mêmes ont de la grandeur. Leur décoration admet toutes les richesses de l'invention; et quand les eaux élevées par différents étages tombent de là sur les bords, rien n'est plus imposant, plus rafraîchissant même que le bruit de leur chûte. Un palais ne demande-t-il pas ses attributs et ses ornements extérieurs, aussi bien qu'un jardin? Les fontaines entourées de cyprès siéent particulièrement aux fabriques; et personne n'a été à Rome, personne n'a vu les cascades de la place Saint-Pierre continuellement versées dans leurs vastes bassins de marbre, sans concevoir une idée de goût et de splendeur. Celles de la place Navone sont en même temps de l'utilité la plus grande et de l'invention la plus sublime.

Dans ces climats-ci, les grottes sont des retraites qui ne sont bonnes à voir qu'en passant. Quand on les construit régulièrement selon les règles de la symétrie et de l'architecture, ce ne sont que de magnifiques hors de propos. La grotte

ciously, indeed most fortunately placed grotto, is that at Stourhead, where the river bursts from the urn of its god, and passes on its course through the cave.

But it is not my business to lay down rules for gardens, but to give the history of them. A system of rules pushed to a great degree of refinement, and collected from the best examples and practice, has been lately given in a book intitled *Observations on modern Gardening*. The work is very ingeniously and carefully executed, and in point of utility rather exceeds than omits any necessary directions. The author will excuse me if I think it a little excess, when he examines that rude and unappropriated scene of Matlocke-bath, and criticizes nature for having bestowed on the rapid river Derwent too many cascades. How can this censure be brought home to gardening? The management of rocks is a province can fall to few directors

la plus convenablement et la plus heureusement placée est celle de Stourhead, où une rivière qui coule de l'urne de son dieu prend son cours à travers le souterrain.

Mais mon objet n'est pas de donner des règles pour les jardins, je n'en dois donner que l'histoire. Nous avons eu dernièrement, dans un livre intitulé, *Observations sur le style des Jardins modernes*, un système de règles poussé jusqu'au plus haut degré de raffinement, appuyé sur les meilleurs exemples et tiré de la meilleure pratique. C'est un ouvrage exécuté avec infiniment d'esprit et de soin; et par rapport à l'utilité, il abonde plutôt avec excès en préceptes qu'il n'en omet de nécessaires. L'auteur voudra bien me pardonner de trouver quelque chose de trop dans son examen de ce site sauvage, cette scène mal placée de Matlocke-bath [1], et dans le reproche qu'il fait à la nature, des nombreuses cascades qu'elle a prodiguées sur la rapide rivière de Derwent. Qu'a à faire cette censure avec notre art des jardins ? Peu de nos entrepreneurs de jardins ont besoin d'apprendre à économiser les rochers; mais je conviens que

[1] Matlocke-bath et la rivière de Derwent sont dans le Derbyshire. (*Note du Traducteur.*)

of gardens; still in our distant provinces such a guide may be necessary.

The author divides his subject into gardens, parks, farms, and ridings. I do not mean to find fault with this division. Directions are requisite to each kind, and each has its department at many of the great scenes from whence he drew his observations. In the historic light, I distinguish them in to the garden that connects itself with a park, into the ornamented farm, and into the forest or savage garden. Kent, as I have shown, invented or established the first sort. Mr. Philip Southcote founded the second or ferme ornée, of which is a very just description in the author I have been quoting. The third I think he has not enough distinguished. I mean that kind of alpine scene, composed almost wholly of pines and firs, a few birch, and such trees as assimilate with a savage and mountainous country. Mr. Charles Hamilton, at Pain's-hill, in my opinion has given a per-

dans nos provinces éloignées cette étude peut être un guide nécessaire.

L'auteur divise son sujet en jardins, parcs, fermes, et lieux d'exercice. Je ne trouve rien à redire à cette division. Chacun de ces genres veut une certaine ordonnance, et chacun a dans son département plusieurs grandes scènes qui fournissent des observations. Moi, comme historien, je me borne à trois genres distincts : le jardin qui se lie avec un parc, la ferme ornée, et la forêt ou le jardin agreste. Kent, comme je l'ai dit, a inventé ou du moins établi le premier de ces trois genres. M. Philip Southcote [1] a introduit le second, la ferme ornée, dont on trouve une description exacte dans l'auteur que je viens de citer. Quant au troisième, je ne vois pas qu'il ait été assez défini. Je me figure cette espèce de scène dans le goût des Alpes, entièrement composée de pins et de sapins, quelques bouleaux ou autres arbres pareils, et présentant l'image d'un pays sauvage et montagneux. M. Charles Hamilton à Pain's-hill [2] a donné, selon moi, un

[1] M. Southcote, gentilhomme catholique, mort il y a plusieurs années. (*Note du Traducteur.*)

[2] Painshill est environ à quinze milles de Londres, en Surry, près de Cobham, sur le chemin de Portsmouth. (*Idem.*)

fect example of this mode in the utmost boundary of his garden. All is great and foreign and rude; the walks seem not designed, but cut through the wood of pines; and the style of the whole is so grand, and conducted with so serious an air of wild and uncultivated extent, that when you look down on this seeming forest, you are amazed to find it contain a very few acres. In general, except as a screen to conceal some deformity, or as a shelter in winter, I am not fond of total plantations of evergreens. Firs in particular form a very ungraceful summit, all broken into angles.

Sir Henry Englefield was one of the first improvers on the new style, and selected with singular taste that chief beauty of all gardens, prospect and fortunate points of view. We tire of all the painter's art when it wants these finishing touches. The fairest scenes, that depend on themselves alone, weary when often seen. The doric portico,

modèle parfait de ce genre à l'extrémité de son jardin. Tout a l'air grand, étranger, agreste; les allées ne paraissent pas tracées, mais coupées au hasard à travers un bois de pins; le tout est d'un style si grand, d'une exécution si grave, et a si bien l'air d'un espace tout-à-fait sauvage et sans culture, que, quand vous considérez cette forêt apparente, vous êtes confondu de voir qu'elle contient si peu d'arpents. En général je n'aime guère les plantations entières d'arbres toujours verts, à moins qu'ils ne servent d'une espèce d'écran pour cacher quelque difformité, ou d'abri et d'ombrage en hiver. Le sommet des pins en particulier est tout-à-fait sans grace, ne formant jamais que des angles droits.

Sir Henry Englefield [1] est un de ceux qui ont le plus avancé le nouveau style; et il a choisi avec infiniment de goût les plus heureux points de vue, les plus belles perspectives, cette beauté principale de tout jardin. Le peintre nous ennuie avec tout son art quand cette partie essentielle manque à sa touche. On est souvent fatigué des plus belles scènes qui sont concentrées en elles seules. Un portique dorique, un pont de

[1] Sir Henry Englefield, gentilhomme catholique actuellement mort. (*Note du Traducteur.*)

the Palladian bridge, the Gothic ruin, the Chinese pagoda, that surprize the stranger, soon loose their charms to their surfeited master. The lake that floats the valley is still more lifeless, and its lord seldom enjoys his expence but when he shows it to a visitor. But the ornament whose merit soonest fades, is the hermitage or scene adapted to contemplation. It is almost comic to set aside a quarter of one's garden to be melancholly in. Prospect, animated prospect, is the theatre that will always be the most frequented. Prospects formerly were sacrificed to convenience and warmth. Thus Burleigh stands behind a hill, from the top of which it would command Stamford. Our ancestors who resided the greatest part of the year at their seats, as others did two years together or more, had an eye to comfort first, before expence. Their vast mansions received and harboured all the younger branches, the dowagers and an-

Palladio, une ruine gothique, une pagode chinoise qui surprennent un étranger, perdent bientôt tous leurs charmes aux yeux du propriétaire qui s'en lasse. Le lac qui inonde une vallée est encore plus inanimé, et son possesseur ne jouit guère de la dépense qu'il y a mise que quand il le montre à quelque curieux. Mais l'ornement dont le mérite est le plus tôt passé, c'est l'hermitage ou la scène de contemplation. Il est vraiment ridicule de se placer dans le coin d'un jardin pour y être mélancolique. La perspective, la perspective animée, voilà le théâtre qui sera toujours le plus fréquenté. Anciennement on sacrifiait les points de vue à la commodité, à la nécessité de se garantir du froid. C'est ainsi que Burleigh[1] est adossé à une montagne, du sommet de laquelle il aurait commandé tout Stamford. Parmi nos ancêtres qui résidaient presque toute l'année dans leurs terres, quelques-uns même deux années de suite, et souvent plus, on songeait à la commodité plutôt qu'au luxe. Leurs vastes habitations étaient faites pour contenir, pour loger toutes les branches cadettes de la famille, toutes les douairières,

[1] Burleigh est près de Stamford en Lincolnshire. Il appartient au lord Exeter. (*Note du Traducteur.*)

cient maiden aunts of the families, and other families visited them for a month together. The method of living is now totally changed, and yet the same superb palaces are still created, becoming a pompous solitude to the owner, and a transient entertainment to a few travellers.

If any incident abolishes or restrains the modern style of gardening, it will be this circumstance of solitariness. The greater the scene, the more distant it is probably from the capital; in the neighhourhood of which land is too dear to admit considerable extent of property. Men tire of expence that is obvious to few spectators. Still there is a more imminent danger that threatens the present, as it has ever done, all taste. I mean the pursuit of variety. A modern French writer has in a very affected phrase given a just account of this, I will call it, distemper, He says: *L'ennui du beau amène le goût du singulier.* The noble simplicity of the Augustan age was driven out by false taste. The gigantic, the puerile,

les vieilles filles, les vieilles tantes, et outre cela pour recevoir encore d'autres familles du voisinage qui venaient y faire des visites de plusieurs mois. Aujourd'hui la manière de vivre est totalement changée; et cependant on bâtit de même des maisons immenses, des palais superbes qui sont une jouissance de passage pour quelques voyageurs, et une pompeuse solitude pour le propriétaire.

Si quelque chose doit un jour abolir ou restreindre le style moderne de nos jardins, c'est cet inconvénient de la solitude. Les scènes les plus vastes sont nécessairement les plus éloignées de la capitale, au voisinage de laquelle le terrain est trop cher pour permettre une grande étendue de propriété. Or on s'ennuie d'une dépense qui ne peut attirer qu'un petit nombre de spectateurs. Mais il y a encore un danger plus pressant qui menace notre goût actuel, comme le bon goût dans tous les temps : je veux dire, la recherche de la vérité. C'est ce que j'appelle une maladie, et c'est ce qu'un écrivain français moderne a défini avec beaucoup de justesse. *L'ennui du beau,* dit-il, *amène le goût du singulier.* La noble simplicité du siècle d'Auguste a cédé à un faux goût. Le gigantesque, le puéril,

the quaint, and at last the barbarous, and the monkish, had each their successive admirers. Music has been improved till it is a science of tricks and slight of hand: the sober greatness of Titian is lost, and painting since Carlo Maratti, has little more relief than Indian paper. Borromini twisted and curled architecture, as if it was subject to the change of fashions like a head of hair. If we once lose sight of the propriety of lanscape in our gardens, we shall wander into all the fantastic sharawaggis of the Chinese. We have discovered the point of perfection. We have given the true model of gardening to the world; let other countries mimic or corrupt our taste; but let it reign here on its verdant throne, original by its elegant simplicity, and proud of no other art than that of softening nature's harshness and copying her graceful touch.

The ingenious author of the Observations on modern Gardening is, I think, too rigid when he condemns some deceptions, because they have been often used. If those

le joli, et enfin le barbare même, ont eu successivement leurs admirateurs. La musique, après avoir fait des progrès, est devenue la science des tours de passe-passe. La sage grandiosité du Titien est perdue, et depuis Carle Maratte la peinture n'a guère plus de relief que les papiers de la Chine. Borromini a frisé et tortillé l'architecture, comme si elle eût pu être soumise au changement de mode comme une tête à perruque. Si nous cessons une fois de nous attacher à l'accord du paysage dans nos jardins, nous nous égarerons dans les bizarres sharawadgis de la Chine. Nous avons donné au monde le vrai modèle de l'art; laissons les autres pays contrefaire ou altérer chez eux notre goût; mais qu'il règne chez nous sur son trône de verdure, original par son élégante simplicité, et ne s'enorgueillissant d'aucun autre art que de celui d'adoucir quelquefois la rudesse de la nature et de copier fidèlement ses touches gracieuses.

L'ingénieux auteur [1] des Observations sur l'art des Jardins modernes, me paraît trop rigoureux de condamner certaines déceptions, parce qu'elles ont été souvent employées. Si ces

[1] M. Whately, mort il y a environ douze ans. (*Note du Traducteur.*)

deceptions, as a feigned steeple of a distant church, or an unreal bridge to disguise the termination of water, were intended only to suprise, they were indeed tricks that would not bear repetition: but being intended to improve the landscape, are no more to be condemned because common, than they would be if employed by a painter in the composition of a picture. Ought one man's garden to be deprived of a happy object, because that object has been employed by another? The more we exact novelty, the sooner our taste will be vitiaded. Situations are every where so various, that there never can be a sameness, while the disposition of the ground is studied and followed, and every incident of view turned to advantage.

In the mean time how rich, how gay, how picturesque the face of the country. The demolition of walls laying open each improvement, every journey is made through a succession of pictures; and even where taste is wanting in the spot improved, the

déceptions, comme par exemple l'apparence d'un clocher dans le lointain, ou celle d'un pont qui masque la fin d'un ruisseau factice, n'avaient d'autre but que de surprendre, ce seraient en effet des frivolités qui ne souffriraient pas la répétition; mais, destinées à l'embellissement du paysage, elles ne doivent pas plus être condamnées comme trop communes, que quand un peintre les emploie dans la composition d'un tableau. Le jardin d'un homme doit-il être privé d'un objet heureux, parceque cet objet aura déja été employé par un autre homme? Plus nous rechercherons la nouveauté, plus notre goût sera promptement corrompu. Les situations sont partout si variées, qu'il ne peut jamais y avoir de monotonie tant qu'on étudiera, qu'on suivra la disposition des terrains, et qu'on saura tirer parti de chaque accident dans les points de vue.

Voyez comme la surface de notre pays est devenue riche, gaie et pittoresque. La démolition des murailles laissant à découvert tous les plans, on voyage partout à travers une succession de tableaux; et là même où il se trouve des défauts de goût dans la composition, le coup-d'œil

general view is embellished by variety. If no relapse to barbarism, formality, and seclusion, is made, what landscapes will dignify every quarter of our island, when the daily plantations that are making have attained venerable maturity! A specimen of what our gardens will be, may be seen at Petworth, where the portion of the park nearest the house has been allotted to the modern style. It is a garden of oaks two hundred years old. If there is a fault in so august a fragment of improved nature, it is, that the size of the trees are out of all proportion to the shrubs and accompanyments. In truth, shrubs should not only be reserved for particular spots and home delight, but are passed their beauty in less than twenty years.

Enough has been done to establish such a school of landscape, as can not be found on the rest of the globe. If we have the seeds of a Claud or a Gasper amongst us, he must come forth. If wood, water, groves, vallies,

général est toujours embelli par la variété. Si nous ne retombons pas dans la barbarie de la symétrie et des clôtures, quels beaux paysages anobliront tous les coins de notre île, quand nos plantations journalières auront acquis une vénérable maturité ! Un échantillon de ce que seront alors nos jardins peut se voir à Petworth [1], où la partie du parc attenant la maison a été ajustée selon le style présent. C'est un plant de grands chênes âgés de deux cents ans. S'il y a une faute dans un si auguste morceau de la belle nature, c'est que la hauteur des arbres est hors de proportion avec les arbustes et les accompagnements voisins. En vérité, les arbustes non-seulement devraient être réservés pour des endroits particuliers et des ornements intérieurs ; mais il faut savoir que toute leur beauté se passe en moins de vingt années.

Nous en avons assez fait pour établir une école de paysage, telle qu'on ne saurait trouver la pareille sur le reste du globe. S'il y a parmi nous le germe de quelque Claude Lorrain, de quelque Gaspard Poussin, il doit éclore. Si des bois, des eaux, des bocages, des vallons,

[1] Petworth est au lord Egremont en Sussex, assez près de Portsmouth. (*Note du Traducteur.*)

glades, can inspire or poet or painter, this is the country, this is the age to produce them. The flocks, the herds, that now are admitted into, now graze on the borders of our cultivated plains, are ready before the painter's eyes, and groupe themselves to animate his picture. One misfortune in truth there is that throws a difficulty on the artist. A principal beauty in our gardens is the lawn and smoothness of turf: in a picture it becomes a dead and uniform spot, incapable of chiaro scuro, and to be broken insipidly by children, dogs, and other unmeaning figures.

Since we have been familiarized to the study of landscape, we hear less of what delighted our sportsmen-ancestors, *a fine open country*. Wiltshire, Dorsetshire, and such oceanlike extents were formerly preferred to the rich blue prospects of Kent, to the Thames-watered views in Berkshire, and to the magnificent scale of nature in

des clarières, peuvent inspirer des poètes ou des peintres, c'est ce pays-ci, c'est ce siècle-ci qui doit en faire naître. Les troupeaux de toute espèce que nous admettons dans nos parcs, paissent librement au bord de nos cultures, sont sous les yeux du peintre, et se groupent d'eux-mêmes pour animer son tableau. A la vérité il rencontre malheureusement une difficulté. La principale beauté de nos jardins c'est la clarière et la finesse de nos gazons; dans un tableau cette partie est monotone et sans vie, insusceptible de clair-obscur, et il faut la meubler avec insipidité d'enfants, de chiens et d'autres figures insignifiantes.

Depuis que nous nous sommes familiarisés avec l'étude du paysage, nous ne nous soucions plus de ce qui faisait les délices de nos pères grands chasseurs, *une belle campagne bien découverte*. Le Wiltshire, le Dorsetshire, et les autres pareils espaces nus dans leur étendue comme des espèces d'océans, étaient anciennement préférés aux riches lointains du comté de Kent, aux fraîches vues de la Tamise dans le Berkshire, et à la magnifique carte dessinée par la nature dans

Yorkshire. An open country is but a canvass on which a landscape might be designed.

It was fortunate for the country and Mr. Kent, that he was succeeded by a very able master; and did living artists come within my plan, I should be glad to do justice to Mr. Brown; but he may be a gainer, by being reserved for some abler pen.

In general it is probably true, that the possessor, if he has any taste, must be the best designer of his own improvements. He sees his situation in all seasons of the year, at all times of the day. He knows where beauty will not clash with convenience, and observes in his silent walks or accidental rides a thousand hints that must escape a person who in a few days sketches out a pretty picture, but has not had leisure to examine the details and relations of every part.

Truth, which after the opposition given to most revolutions, preponderates at last, will probably not carry our style of gar-

l'Yorkshire. Un pays découvert n'est pourtant qu'un canevas sur lequel on peut tracer un paysage.

C'est un bonheur pour nous, comme pour M. Kent, qu'il ait été remplacé par un grand maître; et si les artistes vivants pouvaient entrer dans mon plan, j'aurais bien du plaisir à rendre justice à M. Brown [1]; mais quant à lui il ne peut que gagner à attendre une meilleure plume.

En général il est probable qu'un propriétaire, pour peu qu'il ait de goût, sera le meilleur ordonnateur de ses propres ouvrages. Il voit, il contemple sa situation dans toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour. Il connaît où les ornements ne conviennent pas; et dans le silence de ses promenades à pied, dans ses tournées à cheval, il recueille mille observations qui échappent au dessinateur occupé d'esquisser à la hâte un joli tableau, sans avoir le temps d'examiner les détails et les rapports de chaque partie.

Le vrai, qui après avoir été longtemps combattu finit ordinairement par triompher, ne pourra vraisemblablement pas introduire au dehors le

[1] M. Brown vivait encore lorsque cet ouvrage a été imprimé. Il est mort depuis quelques années. (*Note du Traducteur.*)

den into general use on the continent. The expence is only suited to the opulence of a free country, where emulation reigns among many independent particulars. The keeping of our grounds is an obstacle, as well as the cost of the first formation. A flat country, like Holland, is incapable of landscape. In France and Italy the nobility do not reside much, and make small expence at their villas. I should think the little princes of Germany, who spare no profusion on their palaces and country-houses, most likely to be our imitators; specially as their country and climate bear in many parts resemblance to ours. In France, and still less in Italy, they could with difficulty attain that verdure which the humidity of our clime bestows as the ground-work of our improvements. As great an obstacle in France is the embargo laid on the growth of their trees. As after a certain age, when they would rise to bulk, they are liable to be marked by the crown's surveyors as royal timber,

style de nos jardins, et le mettre en usage dans le continent. La dépense qu'il exige ne convient guère qu'à l'opulence d'un pays libre, où règne l'émulation parmi un grand nombre de particuliers indépendants. L'entretien de nos parcs est encore un obstacle, aussi bien que les frais de la création. D'ailleurs, un pays plat comme la Hollande n'est pas susceptible d'offrir les perspectives d'un paysage. En France et en Italie, la noblesse réside peu à la campagne et y fait peu de dépense. Je penserais volontiers que les petits princes d'Allemagne, qui n'épargnent aucune profusion dans leurs palais et dans leurs maisons de campagne, pourraient bien devenir nos imitateurs, encouragés spécialement par la ressemblance de leur terrain et de leur climat avec les nôtres à plusieurs égards. En France, et encore moins en Italie, on ne saurait atteindre que très-difficilement à cette verdure que l'humidité de notre climat assure à nos gazons. Un aussi grand obstacle encore en France, est la gêne qu'on y apporte à la croissance des arbres. A un certain âge, et précisément quand ils sont près de s'élever en futaie, ils sont marqués du timbre royal par les préposés de la couronne ; *on les coupe*,

it is a curiosity to see an old tree. A landscape and a crown-surveyor are incompatible.

I have thus brought down to the conclusion of the last reign (the period I had marked to this work) the history of our arts and artists, from the earliest æra in which we can be said to have had either. Though there have been only gleams of light and flashes of genius, rather than progressive improvements, or flourishing schools; the inequality and insufficience of the execution, have flowed more from my own defect than from those of the subject. The merits of the work, if it has any, are owing to the indefatigable industry of M^r. Vertue, in amassing all possible materials. As my task is finished, it will, I hope, at least excite others to collect and preserve notices and anecdotes for some future continuator. The æra promises to furnish a nobler harvest. Our exhibitions, and the institution of a royal academy, excite emulation in the artists, diffuse their reputation, and recommend them to employment.

et là c'est une curiosité que de voir un vieux arbre. Un paysage et un commissaire du roi sont deux choses incompatibles.

J'ai conduit l'histoire de nos arts et de nos artistes depuis l'époque la plus ancienne dont nous puissions dater par rapport aux uns et aux autres, jusqu'à la fin du dernier règne, terme que j'ai fixé à cet ouvrage. Quoiqu'il n'offre que des rayons passagers de lumière et des éclairs momentanés de génie, plutôt qu'une suite progressive de perfectionnement ou d'écoles florissantes, l'inégalité et l'imperfection de l'exécution doivent s'attribuer non pas à la défectuosité du sujet, mais à ma propre insuffisance. Le mérite de cet ouvrage, s'il en a quelqu'un, est dû au travail infatigable de M. Vertue [1] dans la collection de tous les matériaux possibles. J'espère que ma tâche remplie excitera d'autres travailleurs à recueillir et à conserver des notices et des anecdotes pour quelque futur continuateur. L'age présent promet une récolte plus abondante. Nos expositions publiques et l'établissement d'une académie royale excitent l'émulation parmi les artistes, augmentent leur réputation et leur at-

[1] Vertue était un artiste graveur de portraits. (*Note du Traducteur.*)

The public examines and reasons on their works, and spectators by degrees become judges. Nor are persons of the first rank mere patrons. Lord Nuneham's etchings are superior in boldness and freedom of stroke to any thing we have seen from established artists. Gardening and architecture owe as much to the nobility and to men of fortune as to the professors. I need but name general Conway's rustic bridge at Park-place, of which every stone was placed by his own direction in one of the most beautiful scenes in nature; and the theatric staircase designed and just erected by M^r. Chute at his seat of the Vine in Hampshire. If a model is sought of the most perfect taste in architecture, where grace softens dignity, and lightness attempers magnificence; where proportion removes every part from peculiar observation, and delicacy of execution recalls every part to notice; where the position is the most happy, and even

tirent de l'emploi. Le public examine leurs ouvrages, il en raisonne, et par degrés les spectateurs deviennent juges. Les personnes même du premier rang ne sont plus simplement des Mécènes. Les gravures de lord Nuneham [1] sont supérieures, quant à la hardiesse et la liberté de la touche, à tout ce que nous avons vu des artistes connus. L'art des jardins et l'architecture doivent autant à la noblesse et aux gens riches qu'aux gens du métier. Il me suffira de citer le pont rustique du général Conway à Park-pla ce[2], dont toutes les pierres ont été posées sous sa propre direction dans une des plus belles scènes de la nature, et l'escalier théâtral dessiné et tout-à-fait construit par M. Chute [3] à sa maison de Vine dans le Hampshire. Cherche-t-on un modèle du goût le plus parfait en architecture, où la grace tempère la dignité, où la simplicité tempère la magnificence ; où l'exacte proportion n'inspire aucune observation sur les parties de détail, et où la délicatesse de l'exécution engage à détailler toutes les parties; où la situation soit

[1] A présent lord Harcourt.

[2] Park-place est près de Henley en Berkshire.

[3] M. Chute était un gentilhomme ami de M. Horace Walpole. (*Notes du Traducteur.*)

the colour of the stone the most harmonious; the virtuoso should be directed to the new * front of Wentworth-castle: the result of the same elegant judgment that had before distributed so many beauties over that domain, and called from wood, water, hills, prospects and buildings, a compendium of picturesque nature, improved by the chastity of art. Such an æra will demand a better historian. With pleasure therefore I resign my pen; presuming to recommend nothing to my successor, but to observe as strict impartiality.

* The old front, still extant, was erected by Thomas Wentworth late earl of Strafford; the new one was entirely designed by the present earl William himself.

August 2, 1770.

la plus heureuse ; où même la couleur de la pierre ajoute à l'harmonie ? le connaisseur n'a qu'à contempler la nouvelle [1] façade de Wentworth-castle [2] : il y trouvera le résultat de la même délicatesse de goût et de jugement qui avait déja répandu tant de beautés sur ce domaine ; beautées tirées des bois, des eaux, des montagnes, des perspectives et des fabriques ; heureux ensemble d'une nature pittoresque, perfectionnée avec toute la pureté de l'art. Une pareille époque demande un meilleur historien : je quitte la plume avec plaisir, ne recommandant autre chose à mon successeur qu'une observation strictement impartiale.

[1] L'ancienne façade encore existante a été construite par le feu comte de Strafford, Thomas Wentworth ; la nouvelle a été entièrement dessinée par le présent comte Guillaume.

[2] Wentworth-castle est la résidence du lord Strafford en Yorkshire. (*Note du Traducteur.*)

DISSERTATION

SUR

L'ÉLÉGIE.

1743.

DISSERTATION

SUR

L'ÉLÉGIE.

Je demande pardon aux mânes de notre maître en poésie, l'illustre Despréaux, si j'ose trouver quelque incorrection, quelque erreur même dans le portrait qu'il a fait en beaux vers du poëme de l'Elégie :

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie ou la tristesse;
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Il me semble qu'il y a là de la méprise et de la confusion. Est-ce l'Elégie en habits de deuil, et gémissant sur un cercueil, qui flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse ?

Je reconnais bien l'Elégie à ces derniers traits, mais je la méconnais dans les deux premiers vers. Ils sont sans doute une imitation de ce vers d'Horace :

Versibus impariter junctis querimonia primùm
Inclusa est.

Les vers alternatifs de mesure inégale ont servi aux lamentations. Il y a dans le vers d'Horace le mot *querimonia* (plainte, lamentation) et non pas le mot *Elegeia* (Elégie.) Beaucoup de savants l'ont entendu dans ce dernier sens; mais l'étude des Elégiaques latins m'a conduit à une opinion contraire. Je crois bien que le vers appelé élégiaque, c'est-à-dire l'hexamètre joint au pentamètre, a été employé d'abord pour les poésies funéraires; et l'étymologie probable du mot Ε᾽ΛΕΓΟΣ (lamentation) rend cette opinion très-vraisemblable: mais il me paraît constant aussi, que ces poëmes funèbres en vers élégiaques n'étaient point des Elégies, et qu'il faut chercher à ce petit poëme une autre origine et une autre destination.

La question serait bientôt décidée, s'il nous restait autre chose que des fragments des Elégiaques grecs; mais dans ces fragments il est difficile de déterminer ce qui est Elégie et ce qui est seulement en vers élégiaques. Dans cet embarras, je crois qu'il est sage de s'en rapporter aux siècles postérieurs à cette première antiquité, lorsqu'ils paraissent avoir parlé en connaissance

de cause. Car il me semble que c'est une règle de critique de tenir pour suffisamment prouvé un fait à qui manquent à la vérité les preuves contemporaines, mais qui a été cru par des gens éclairés et instruits, dans un temps où ces preuves étaient parfaitement connues. Or nous ne saurions douter que les Romains du siècle d'Auguste ne fussent maîtres de tous les trésors de la littérature grecque, de ceux du moins que le temps et les révolutions avaient épargnés : car je ne prétends pas dire qu'aucun ouvrage grec ne leur ait échappé; mais ceux qu'ils avaient entre leurs mains, ceux d'après lesquels ils ont formé leur goût, nous ne sommes pas fondés à les récuser comme supposés. Alors comme aujourd'hui on ignorait l'époque du vers élégiaque et le nom de son inventeur.

Horace nous apprend cette anecdote littéraire dans son Art poétique; mais en même temps il cite les Elégiaques grecs qu'il connaissait et qu'il estimait, comme Callimaque et Mimnerme. Ovide et Properce parlent à tout moment de ces deux poëtes, ainsi que de Philétas, contemporain de Callimaque. Ces deux derniers vécurent à la cour de Ptolomée Philadelphe. Mimnerme est beaucoup plus ancien, et il est antérieur aux

deux autres d'environ quatre cents ans, puisqu'il a vu Solon qui vivait vers la 30.e olympiade. Voilà les poëtes qu'Ovide et Properce ont reconnus pour leurs maîtres : voilà les modèles qu'ils se sont fait honneur d'imiter. Properce paraît regarder Mimnerme comme le père de l'Elégie, lorsqu'il le met vis-à-vis du père de l'Epopée, en disant à un poëte de ses amis :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.[1]

Hermesianax dans Athénée, liv. 13, attribue positivement l'invention de l'Elégie à Mimnerme. Plusieurs modernes qui ont écrit sur cette matière, croyant qu'Hermesianax parlait du vers élégiaque, l'ont accusé d'erreur, parce qu'en effet Mimnerme ne peut avoir inventé ce vers qui était en usage bien longtemps avant lui ; mais le mot grec Ἦχον dont se sert Hermesianax, signifie chant, mélodie, par conséquent poëme aussi bien que vers ; et en lui donnant cette première acception, Hermesianax se trouvera avoir dit que Mimnerme était l'inventeur du poëme de l'Elégie.

M. l'abbé Souchay, qui a donné trois dissertations sur l'Elégie, dit, pour concilier Hermesia-

[1] Un vers de Mimnerme vaut mieux en amour que tout Homère.

nax avec les critiques, que Mimnerme passa peut-être pour l'inventeur du vers élégiaque, parcequ'il le perfectionna, et qu'il fut le premier qui transporta l'Elégie des funérailles à l'amour. Il est très-vraisemblable qu'en effet ce fut Mimnerme qui consacra le vers élégiaque à l'amour; mais en même temps il est raisonnable de croire qu'en faisant des poëmes d'amour, il leur donna une certaine forme qui les constitua d'un certain genre dont personne ne s'était avisé avant lui, et qu'on appela Elégie, parceque le vers élégiaque y était toujours employé. Quant aux funérailles, il y avait longtemps que le vers pentamètre s'était permis d'autres sujets. Ce n'étaient pas des éloges funèbres que les ouvrages d'Archiloque[1], qui vivait quinze olympiades avant Mimnerme, non plus que le poëme de Callinus[2] sur l'expédition des Cimmériens. Du temps même de Mimnerme, les sages de la Grèce avaient mis leur lois en vers élégiaques, et ces lois n'étaient pas des plaintes funéraires. Ainsi ce ne peut être pour avoir emprunté aux funérailles le vers élégiaque, que Mimnerme a été cru l'inventeur de l'Elégie : c'est parcequ'en effet il

1 *Voyez* Achille Stace, sur l'Art poétique d'Horace.
2 Terentianus Maurus, de Arte metrorum.

composa en vers élégiaques de petits poëmes dont la marche et l'économie particulière à eux, était inconnue avant lui et inventée par lui. En effet, jusques là les poëmes en vers élégiaques n'avaient pas de caractère distinctif. Les uns étaient historiques, les autres satiriques, les autres didactiques. Dans tous ces genres l'économie de la composition est très-différente. Ainsi ces poëmes, quoique composés dans la même harmonie, ne pouvaient pas avoir le même nom, parcequ'ils n'étaient pas de la même espèce. Mais depuis Mimnerme l'Elégie, comme le remarque M. l'abbé Souchay, ne servit guères qu'à peindre l'amour. Je voudrais aller plus loin, et je marquerais à Mimnerme ou à tel autre, (car le nom n'y fait rien; il ne s'agit que du fait et non pas du nom, et je m'arrête à Mimnerme parce que la probabilité est pour lui); je marquerais donc au temps de Mimnerme l'époque de la naissance de l'Elégie, et je dirais que ce poëte ayant l'habitude de faire des vers élégiaques (car il les avait employés dans un poëme historique sur les affaires de Gigès) cette habitude qui, en poésie, est une chose importante, lui fit préférer la même harmonie lorsqu'il inventa un genre de poëme pour parler d'amour.

Ce nouveau genre ayant eu du succès, il fut continué sans que pour cela le vers élégiaque cessât d'être employé à divers sujets. Il s'est maintenu sans interruption dans l'épigramme et dans l'épitaphe, qui assurément ne peuvent être regardées comme des Elégies, mais qu'il faudrait pourtant appeler ainsi, si c'était la mesure du vers qui déterminât le genre des ouvrages. Ce dernier sentiment était apparemment celui des auteurs qui, comme Lylio Gyraldi, nous ont vanté une Elégie d'Eratosthènes sur la duplication du cube [1] : opinion assez ridicule pour n'avoir pas besoin d'être réfutée. On ne saurait croire non plus que les lois des sept sages et les autres poëmes qui parurent avant Mimnerme fussent des élégies ; car, si le genre de l'Elégie existe, tout ce qui est d'un autre genre n'est pas de celui-là. Des éloges funèbres, des histoires, des lois, des satires en vers pentamètres, ne sont pas des Elégies. Chacun de ces ouvrages appartient à des genres connus, et celui que Mimnerme inventa ne saurait leur convenir. J'avoue que pour démontrer cela invinciblement il faudrait avoir les ouvrages de Mimnerme et des auteurs qui l'ont suivi : il ne serait pas diffi-

[1] Fragments d'Eratosthènes, imprimés à Oxford en 1672.

cile, avec de tels garants, de constater précisément la nature du genre dont il est question.

Mais sommes-nous en droit de récuser le témoignage des élégiaques latins? Virgile nous a-t-il trompés sur le genre épique et sur le pastoral? Plaute et Térence nous ont-ils trompés sur le genre dramatique? Horace nous a-t-il donné une fausse idée de Pindare? A la vérité, Homère, Théocrite, Aristophane et Pindare nous restent, assez du moins pour voir que les latins étaient de bonne foi. Mais pourquoi ne croirions-nous pas ce qu'Ovide et Properce nous disent des élégiaques grecs que le temps nous a enlevés? J'avoue que cette autorité me paraît respectable. Ils connaissaient sans doute les poëtes qu'ils citaient avec éloge, et dont ils se vantaient d'être les imitateurs; car s'ils ne les eussent pas connus, (ce qui ne pouvait arriver que dans le cas où ces ouvrages consumés par le temps auraient échappé à la connaissance des Romains) de quel front auraient-ils osé parler de ces mêmes ouvrages avec une confiance que tout Rome était en droit de démentir? Ils les ont donc connus puisqu'ils en ont fait mention; et ils n'ont pu nous en laisser une fausse idée, parceque ces ouvrages étant dans les mains de tout le

monde aussi bien que dans les leurs, ils auraient été honteusement taxés de mensonge et de mauvaise foi si leur témoignage n'avait pas été conforme à la vérité. Nous pouvons donc, nous devons même nous en rapporter à Ovide et à Properce; et j'avoue que je suis étonné de la peine que tant d'habiles modernes se sont donnée pour les contredire. C'était une nécessité, je l'avoue, en partant d'où ils sont partis, de la supposition que l'Elégie avait été inventée pour chanter l'éloge des héros morts, et que tout le reste ne devait pas s'appeler Elégie. Scaliger est le seul qui ne soit pas de ce sentiment. Il commence même par en être, et d'abord il suit le torrent; mais ensuite il se rétracte et dit que cette opinion ne lui plaît pas. Malheureusement il ne se donne pas la peine de nous dire pourquoi il a changé d'avis, et je ne suis pas assez présomptueux pour croire qu'il ait été touché des mêmes raisons sur lesquelles je me fonde. Ainsi je m'appuie beaucoup moins sur son autorité, que je ne redoute celle de M. l'abbé Fréguier que j'ai à combattre.

Ce respectable littérateur dit qu'il ne connaît d'autre Elégie que

La plaintive Elégie en longs habits de deuil:

ce sont ses propres termes; et en conséquence il n'admet pour monument unique de ce genre parmi les Grecs, qu'un morceau de la 3.e scène du premier acte d'Euripide. Ce sentiment sur la scène d'Euripide est celui de tous les auteurs qui ont traité de l'Elégie, mais j'avoue que je ne vois dans ce morceau qu'une plainte dramatique, telle qu'elle convient à la tragédie. Il est vrai que cette plainte est en vers élégiaques; mais cette raison décide-t-elle que ce soit une Elégie ? Ce n'est point la mesure des vers qui détermine le genre des poésies, c'est la marche du poëte ; et dans le morceau en question, la marche est vraiment celle qui convient au genre dramatique. Tout le reste de la tragédie est du même ton, ou du moins tout le rôle d'Andromaque, qui par là serait un recueil d'Elégies. Aussi personne ne se serait imaginé que ce morceau pût être une Elégie s'il n'était pas en vers élégiaques; mais cette raison seule ne me paraît rien moins que décisive. Sommes-nous initiés assez avant aux mystères du théâtre des Grecs, pour trancher sur cela sans scrupule ? Savons-nous bien s'il ne leur était pas permis de varier quelquefois la mesure de leurs vers ? Ils l'ont pratiqué constamment dans les chœurs. Ne pouvaient-ils jamais étendre

cette liberté jusqu'aux scènes ? Dailleurs, M. l'abbé Fraguier avoue lui-même que les douleurs tragiques ne conviennent pas à l'Elégie. Ce principe, qu'il n'a pas jugé nécessaire de prouver, est en effet très vrai. Mais montons à la source, et démêlons pourquoi il est vrai. C'est parceque le poëte élégiaque nous peignant des sentiments qui lui sont réellement propres et dont il est véritablement affecté, le poëme de l'Elégie ne comporte que des situations et des affections qui s'accordent avec l'envie de faire des vers. Or, dans des crises violentes comme celles qui font le sujet des drames tragiques, l'ame du personnage qui souffre n'est assurément pas en état de se livrer à l'amour de la poésie.

Les tragédies sont pourtant et ont toujours été en vers, me dira-t-on. J'en conviens ; on y parle en vers, mais on n'y fait point de vers. Corneille et Racine, qui n'étaient ni Cinna ni Phèdre, n'ont pas été assez troublés par le malheur de ces deux personnages, pour être hors d'état d'arranger en vers l'action où ce même malheur est représenté. Mais ce n'est ni Phèdre ni Cinna qui font des vers : ils parlent en vers comme ils parlent français, parceque ce sont des poëtes fran-

çais qui les introduisent, mais eux-mêmes ne sont pas poëtes; et c'est de là que résulte la règle sage qui exclut de la tragédie le style poétique. C'est qu'aussitôt qu'on a vu le héros on ne veut plus voir le poëte, parceque ce n'est pas à lui, c'est au héros qu'on s'intéresse. Dans l'Elégie au contraire ce n'est pas le poëte qui fait mouvoir un certain personnage: c'est le personnage qui est poëte, et c'est de ses propres sentiments qu'il nous entretient.

Enfin une tragédie est une action, et l'Elégie un poëme: aussi le style de la poésie, c'est-à-dire les digressions, les descriptions, les comparaisons, les métaphores, toutes ces richesses du Parnasse, que la tragédie ne se permet pas, conviennent à l'Elégie; et voilà pourquoi il est très vrai que les douleurs tragiques ne lui conviennent pas. Avec cela il me semble difficile que le morceau d'Andromaque soit une Elégie: car si l'Andromaque d'Euripide est une tragédie, la douleur du principal personnage est une douleur tragique; et dès lors les vers qui expriment cette douleur ne sont pas une Elégie, puisque ce poëme n'admet pas les douleurs tragiques. M. l'abbé Fraguier n'a pas pris garde à cela, à force d'être prévenu par l'étymologie du mot grec Ἔλεγος

qui lui a fait confondre le vers avec le poëme de l'Elégie ; et c'est en partant de la même prévention qu'il dit en finissant son mémoire, que les trois livres des Amours d'Ovide ne sont pas des Elégies. Ovide a pourtant cru que c'en était, et il semble qu'il ait voulu prévenir la chicanne qu'on lui ferait un jour là-dessus, quand il a composé la première de son troisième livre. Il y raconte que se promenant dans un bois où il rêvait au genre d'ouvrage qu'il devait choisir, la Muse tragique et la Muse élégiaque vinrent à lui, et lui conseillèrent à l'envi le genre auquel elles président. Le poète les fait parler tour à tour, et commence par donner leur portrait. Voici celui de l'Elégie :

Venit odoratos Elegeia nexa capillos ;
Et puto pes illi longior alter erat.
Forma decens, vestis tenuissima, vultus amantis :
In pedibus vitium causa decoris erat.

Il s'en faut bien que ce tableau soit rembruni ; il semble copié d'après celui des Graces. C'est une belle nymphe dont les cheveux tressés repandent les parfums. Elle est galamment couverte d'une gaze légère. Son visage et son air respirent l'amour. Ensuite la Muse prend la parole en

souriant, et trace ainsi les traits de son caractère. « Aussi légère que l'Amour qui m'accompagne, « je ne m'élève point au dessus du doux sujet « qui m'occupe. La tendre Vénus me doit la « délicatesse de son art : je suis le guide, l'in- « terprète du fils, et le cortège de la mère. »

Sum levis, et levis est mecum uea cura Cupido :
Non sum materiâ fortior ipsa meâ.
Rustica sit sine me lascivi Mater Amoris :
Huic ego proveni lena comesque deæ.

Voilà le caractère de l'Elégie bien marqué ; mais, comme Ovide ne se contentait pas de dire une chose d'une seule façon, nous trouverons dans la même Elégie des traits aussi décisifs encore. En effet, la muse de l'Elégie continuant son discours, rappelle au poëte tous les services qu'elle lui a rendus dans ses intrigues ; et par-là, passant en revue les ouvrages galants de ce poëte, elle justifie, en les avouant, le nom d'Elégies qu'ils portent, et qu'on ne doit pas leur disputer.

« C'est moi, dit-elle, qui ai appris à ta Corinne « l'art d'endormir ses surveillants. C'est moi qui « l'ai engagée à se lever furtivement et à mar- « cher dans les ténèbres sur la pointe du pied,

« lorsque, couverte à la hâte d'une robe flot-
« tante, elle court t'ouvrir cette porte que son
« Argus a fermée.

Per me decepto didicit custode Corinna
Liminis obstricti sollicitare fores;
Delabique toro tunicâ velata recinctâ,
Atque impercussos nocte movere pedes.

« Combien de fois, ajoute-t-elle, ai-je été cachée
« dans le sein d'une esclave confidente, en at-
« tendant que les gardiens de Corinne fussent
« écartés! Et n'étais-je pas le doux présent que
« tu reçus d'elle le jour de ta naissance? »

Quin ego me memini, dum sævus custos abiret,
Ancillæ missam delituisse sinu.
Quid, cum me munus natali misit?

Voilà, ce me semble, des témoignages évidents, non seulement du *caractère qu'Ovide attribuait à l'Elégie*, mais de celui que tous les Romains lui donnaient; car il n'aurait certainement pas dit toutes ces choses, si le sentiment de ses contemporains sur l'Elégie avait été le même que celui de M. l'abbé Fraguier.

Le P. Galluzzi, pour accorder le goût supposé des élégiaques grecs avec le goût constaté des élégiaques latins, admet deux genres, et

divise l'Elégie en vraie Elégie, et en Elégie improprement dite. M. l'abbé Souchay penche vers ce sentiment. Mais cette distinction d'Elégie proprement dite et d'Elégie improprement dite, ne peut, ce me semble, qu'embarrasser la question au lieu de l'éclaircir; car si l'Elégie vraie n'admet que des idées d'un certain ordre, et si l'Elégie étendue admet toutes sortes d'idées et de matières, comme le dit le P. Galluzzi, cela fait deux ouvrages dans lesquels l'économie de la composition ne doit apparemment pas être la même, et par conséquent deux genres de poésie distingués l'un de l'autre. Rien ne différencie le genre pastoral des autres genres, que la nécessité de se borner aux tours, aux images, aux sentiments qui sont à la portée des bergers. Ainsi un genre de poésie qui se renferme dans l'expression de la tristesse, dont le langage est peu varié, doit être assurément bien distinct d'un autre genre qui a droit de s'enrichir de toutes les idées, de tous les sentiments et de tous les tours. Aussi les anciens n'ont point connu cette distinction. Ils ont regardé l'Elégie comme un poëme dicté par la sensibilité. Cela comprend la plainte et l'inquiétude sans doute, aussi bien que l'espérance ou la satisfaction; mais cela ex-

clut, à ce que je crois, la douleur, si ce n'est celle que cause l'amour : car il répand sur les peines qu'il cause une certaine langueur douce, un *non sò che di flebile e suave*, comme dit le Tasse ; et cette situation cadre fort bien avec la poésie. Mais quand la peine qu'on éprouve est de cet ordre de chagrins qui occupe fortement toutes les facultés de l'ame, je crois que l'Elégie n'a plus lieu, parcequ'une ame en cet état ne s'ouvre point au desir de faire des vers. En effet, qu'un poëte perde son ami, lui viendra-t-il dans l'esprit de faire une élégie sur cette mort ? Assurément les larmes sincères et l'envie de rimer ne vont pas ensemble. Mais quand le temps aura fermé la plaie, quand il ne restera plus que la cicatrice, alors le poëte fera une élégie, et d'autant plus naturellement, qu'il est dans notre nature de nous rappeler et d'entretenir avec une sorte de plaisir les sentiments douloureux qui nous font honneur, comme la sensibilité et les regrets sur la mort de nos amis ; mais dans cet état de douleur amortie le poëte aura droit d'enrichir son ouvrage par bien des trésors qu'il ne conviendrait pas à une douleur profonde d'employer. Ainsi l'amitié peut produire quelques élégies ; mais, comme ces cas

sont rares, les anciens l'ont adaptée aux seuls intérêts des amants : suivons-les en cela avec confiance. Et ne devons-nous pas faire d'après les Latins, ce que les Latins firent d'après les Grecs? car il n'est pas douteux que ceux-ci n'aient servi de modèle aux autres.

Properce n'ambitionne que de mériter qu'on place ses ouvrages parmi ceux de Callimaque. « Il lui suffit de savoir chanter sur le ton de « Philétas. »

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos,
Et cecinisse modis, Coe[1] *poeta, tuis.*

Dans un autre endroit il s'adresse aux mânes de ces deux Grecs ; il leur demande « quelles « sont les retraites où ils ont appris l'art de chan- « ter si tendrement ; il les conjure de trouver « bon qu'il fréquente leur bois sacré, qu'il s'a- « breuve au même ruisseau qu'eux ; et il se « vante d'être le premier des Romains qui ose « enrichir sa langue de la cadence et de l'har- « monie grecque. »

Callimachi manes, et Coi sacra Philetæ,
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.

[1] Philétas était natif de Cos.

Primus ego ingredior, puro de fonte sacerdos,
Itala per graios orgia ferre choros.
Dicite, quo pariter carmen tenuistis in antro,
Quove pede ingressi, quamve bibistis aquam.

Properce veut donc être avec Philétas et Callimaque. Il a fort à cœur d'avoir l'entrée de leur bocage, et le privilége de boire au même ruisseau qui les désaltère. Cette fiction agréable peut-elle signifier autre chose sinon que Properce, amateur et imitateur de ces deux Grecs, voulait et croyait avoir le même genre de goût et de talent qu'eux ?

Dans une autre de ses élégies dont le récit d'un songe fait le sujet, il raconte qu'étant sous les ombrages de l'Hélicon, il songeait à chanter les rois albains et leurs exploits. Dans cette haute pensée, il approchait déja ses lèvres de la grande fontaine où le vieux Ennius avait étanché sa soif ardente : c'était la fontaine des poëtes épiques ; mais Phébus arrêtant la téméraire entreprise du poëte élégiaque : « Quelle « est ta folie, lui dit-il, et qui t'a permis de tou- « cher aux travaux du poëme héroïque ? Qui « t'a donné l'audace d'approcher de mon fleuve « le plus majestueux ? Cette gloire n'est pas faite « pour toi : les roues légères de ton char ne

« doivent sillonner que de molles prairies. »

Quid tibi cum tali, demens, est flumine? Quis te
Carminis heroi tangere jussit opus?
Non hinc ulla tibi speranda est fama, Properti:
Mollia sunt parvis prata terenda rotis.

Après cette réprimande, Apollon conduit le poëte dans la demeure qui lui convient. C'était apparemment celle de Philétas et de Callimaque, puisque Calliope que Properce y trouve, après lui avoir indiqué le genre auquel il doit se borner et les sujets qu'il peut traiter, « puise de l'eau « sacrée dans une source, et mouille les lèvres « du poëte latin avec la même eau dont Philétas « s'était abreuvé. »

..... Lymphisque a fonte petitis,
Ora Philetæâ nostra rigavit aquâ.

Ce détail m'a fait naître une idée que je crois pouvoir hasarder en passant. La digression ne sera pas longue, et ne m'éloignera guères de mon sujet.

Voilà, dans cette élégie de Properce, le bois et l'antre des élégiaques bien distinctement marqués : voilà le fleuve des poëtes épiques expressément tiré du pair : voilà le ruisseau de Phi-

létas qui coule dans le vallon où Phébus permet à Properce de s'établir. Ne se pourrait-il pas que les poëtes eussent divisé l'Hélicon à peu près comme l'Elysée, dont les habitants avaient, selon leurs différents états, des demeures affectées et des plaisirs particuliers ? De même les suivants d'Apollon avaient sur le Parnasse leurs domaines assignés, selon leur différent génie, et où sans doute le climat et les effets de la nature étaient diversifiés : car tous les poëtes doivent peindre la nature, mais ils ne doivent pas tous la peindre sous le même aspect.

Quoi qu'il en soit, Apollon et Calliope veulent que Properce boive au même ruisseau que Philétas, c'est-à-dire, qu'il ne sorte pas du genre et qu'il suive la manière de cet élégiaque grec. Nous sommes donc en droit de croire que les ouvrages de Philétas, et ceux de Callimaque qui n'est presque jamais séparé de lui, étaient du même ton, traitaient les mêmes sujets, et les traitaient avec le même artifice que Properce a employé ; sans quoi les Romains qui lisaient Callimaque et Philétas n'auraient pas manqué de le contredire à sa honte, et de le convaincre ou d'ignorance ou de mauvaise foi. L'Elégie grecque nous est donc connue, puisqu'elle traitait les mêmes sujets que l'Elégie latine a traités depuis.

C'était une arme industrieuse pour combattre les jaloux. Sa puissance enchanteresse savait pénétrer dans les prisons où les jeunes beautés étaient renfermées. Elle chantait les plaisirs, les intrigues des amants. « Elle les peignait tantôt « couronnés de fleurs, assiégeant en silence la « porte de leur maîtresse ; tantôt fuyant dans « l'ombre de la nuit, et trompant les regards « indiscrets par les apparences d'une ivresse « feinte. »

Tels sont les sujets que Calliope prescrit à Properce ; et c'est en finissant cette leçon qu'elle le désaltère avec l'onde du ruisseau de Philétas.

Quippe coronatos alienum ad limen amantes,
Nocturnæque canes ebria signa fugæ.
Ut per te clausas sciat excantare puellas,
Qui volet austeros arte ferire viros.
Talia Calliope : lymphisque a fonte petitis,
Ora Philetæâ nostra rigavit aquâ.

Tibulle ne nous a parlé ni de Mimnerme, ni de Philétas, ni de Callimaque ; mais d'un côté, Properce et Ovide, qui se vantent d'imiter ces Grecs, regardent Tibulle comme leur compagnon, et le comprennent, comme disent les peintres, dans la même école qu'eux : d'ailleurs Tibulle, en traitant les mêmes sujets et les trai-

tant avec le même artifice que les deux autres, ne nous laisse pas douter qu'il n'ait puisé dans les mêmes sources.

L'Elégie latine est donc la même que l'Elégie grecque ; et dans la vérité l'Elégie, comme l'Epopée et comme le Drame, a toujours été d'un seul et même genre : genre dont le caractère est la tendresse, dont le langage est le sentiment. Je dis le sentiment, et non pas la galanterie ; car l'Elégie, comme l'amour dont elle est l'organe, veut de la passion, et non pas un équivalent qui l'imite sans lui ressembler. A cet égard Ovide est un guide dont il faut se défier : il est galant, il n'est point tendre ; cela n'empêche pas que ses ouvrages ne soient des élégies, comme cela ne l'a pas empêché d'avoir des maîtresses. Cela fait que ses élégies ne sont pas si bonnes que celles de Properce et de Tibulle, comme cela a fait que Corinne a été moins aimée que Cinthie et Délie. Cette dernière me paraît avoir été la plus heureuse des trois. On dit que Tibulle est moins spirituel qu'Ovide, et moins poëte que Properce. Cela peut être ; mais il est plus amoureux, et cette vérité de sentiment répand dans ses ouvrages un naturel qui le rend préférable à ses deux rivaux. C'est ainsi qu'Apelle, cédant la supé-

riorité à Amphion dans la partie de l'ordonnance, et à Asclépiodore dans celle du dessin, obtint pourtant le premier rang par le mérite de la grace qui caractérisait ses compositions.

Ce pourrait être ici le lieu de comparer entr'eux les trois élégiaques de la cour d'Auguste; mais il n'y a rien à ajouter au détail solide et élégant qu'a donné sur cela M. l'abbé Souchay, qui a traité cette matière avec autant de justesse et de sagacité que de finesse et d'agrément; et je me hâte d'arriver à l'Elégie française.

Il semble que l'étude, qui doit être la base des bons ouvrages, nous ait écartés en ce genre du vrai goût au lieu de nous y conduire. En effet, on trouve dans nos plus anciennes poésies, dans celles de nos troubadours, faites dans un temps où le talent marchait avec l'ignorance, des détails plus véritablement élégiaques, que ceux dont on a cru depuis le seizième siècle former de vraies élégies. C'est à MM. de Sainte-Palaye et de Foncemagne que j'ai l'obligation de connaître ce berceau de nos Muses. J'ai marché avec plaisir dans ces champs qui leur ont été si pénibles à défricher; et parmi cette immensité de pièces de vers qui sont amoureuses pour la plupart, j'en ai trouvé quelques-unes qui

seraient dignes de porter le nom d'Elégies; et il n'y en a presque point de celles que j'ai vues, qui ne contienne quelque détail si véritablement élégiaque, qu'il semble traduit d'Ovide ou de Tibulle, que nos poëtes provençaux paraissent avoir connus.

Ces trésors n'ont pas échappé à Pétrarque qui a suivi nos troubadours: il en connaissait le prix, et en a fait son profit. Pétrarque n'a point fait d'élégies proprement dites, mais ses ouvrages sont semés de traits qui feraient honneur à Tibulle, et plus d'un de ces traits a été puisé chez nos troubadours.

On trouve encore dans les Poésies du roi de Navarre, qui a écrit en français, des détails véritablement élégiaques. Et enfin tant que la nature seule a inspiré nos poëtes français, la Muse de l'Elégie n'a pas eu trop à se plaindre. Mais lorsqu'on commença à étudier, on étudia mal. On méprisa les chemins aisés que la nature avait ouverts; on mit beaucoup d'art et on se donna beaucoup de peine pour faire de mauvais ouvrages. Ce mépris du simple donna lieu aux entraves où Cretin, Coquillart et leurs contemporains resserrèrent la poésie française, qui ne fut plus alors qu'un mécanisme plat de combi-

naisons de mots, et de rimes dont la bizarrerie gênante ne permettait pas qu'on songeât au choix des idées. Quelle destinée alors que celle de l'Elégie qui ne peut souffrir l'affectation et qui veut de l'élégance!

A travers les prestiges de ce faux jour qui luisait sur le Parnasse français, Clément Marot aperçut quelques rayons de la vraie lumière. Il suivit le sentier de la nature, mais il y marcha seul; et tous ceux qui vinrent après lui négligèrent cette route qu'en effet les hommes ne prennent guères que la dernière, parce qu'ils n'y entrent qu'après s'être égarés dans les autres. Marot a fait une vingtaine d'élégies. Il y a bien du naturel: c'est une qualité inséparable de ce poëte; mais il n'y a pas assez de vivacité. Elles sont toutes sur des sujets d'amour, et quelques-unes ne contiennent que l'expression du plaisir: telles sont la sixième, la onzième, la seizième et la dix-septième. Marot ne donne point le nom d'élégies aux pièces qu'il consacre à l'expression de la douleur; il les nomme complaintes, quoiqu'il y emploie la même mesure de vers que dans l'Elégie. Il croyait, et il avait raison, que le titre d'une pièce de vers doit être déterminé par le sujet, et non par le rhythme.

Si les successeurs de Marot avaient conservé son goût en se contentant de le perfectionner, et en ajoutant à la manière de ce poëte les beautés dont il n'avait pas fait usage, l'enfance de notre poésie n'aurait pas été si longue qu'elle a été, et l'Elégie, au lieu d'aller en dégradant comme elle a fait, aurait pu arriver à sa perfection. Mais l'abus du savoir s'étant introduit aussitôt que le savoir même, on chercha des routes détournées, et on crut relever ce qu'on pensait en lui donnant par l'expression un air de mystère. Delà vint le jargon bizarre de Ronsard qui, pour montrer qu'il savait le grec et le latin, mêla ridiculement ces deux langues avec la sienne. L'Elégie française habillée de la sorte, n'était pas à son avantage. D'ailleurs Ronsard ne la fixe à aucuns sujets. Cependant on rencontre chez lui quelques morceaux assez touchants, par exemple dans sa quatrième élégie où Genèvre raconte la mort de son amant. Ce morceau est imité de la plainte de Vénus sur la mort d'Adonis dans le dixième livre des Métamorphoses, de la première élégie du premier livre de Tibulle, et de la seconde du troisième livre du même poëte. Ronsard connaissait les anciens; mais il semble qu'il ait voulu les parodier plutôt que les imiter. Ses élégies,

comme tous ses autres ouvrages, sont plutôt un assemblage de ce qu'il faut éviter que de ce qu'il faut suivre; et en général ce poëte ne mérite d'être lu que pour sentir l'inutilité des talents lorsqu'ils ne sont pas guidés par un goût juste et fin.

Peu de temps après lui le titre de bel-esprit fut inventé, et bientôt prodigué. Les femmes, qu'Anne de Bretagne avait apprivoisées, et que Catherine de Médicis avait tout-à-fait familiarisées, entrèrent dans la société des hommes et ne tardèrent pas y présider. On revit alors nos anciennes cours d'amour, ou plutôt on n'en revit malheureusement que le fantôme; et l'hôtel de Rambouillet fut une école de galanterie, croyant être le tribunal du sentiment. Le badinage ne parut piquant qu'à proportion de ce qu'il était détourné. On prit la finesse pour sagacité, et on en vint même jusqu'à prendre l'obscurité pour finesse. On se plut à saisir tous les rapports et tous les contrastes que peuvent présenter les idées et les mots; et ces soins aussi puérils que superflus, usurpèrent dans l'estime de ce siècle égaré l'hommage dû au bon esprit qui les aurait méprisés. Cependant les mœurs se polirent par le commerce de leurs défauts

mêmes ; l'esprit s'aiguisa, mais en s'atténuant, et le goût se raffina sans s'épurer.

Ce temps où les femmes donnaient le ton, et si j'ose le dire, mesuraient l'esprit, ne pouvait pas manquer de produire des élégies. Tout le monde en fit : Regnier même, le cynique Regnier devint élégiaque, et ne fut pas le plus mauvais de son temps. Malheureusement il n'a fait dans ses élégies que copier Ovide, et par-là il les a remplies d'affectation ; vice qui ne lui était pas naturel, et auquel il ajoute des tournures et des expressions basses : défaut qui lui était propre, et dont Ovide était bien éloigné.

Après Regnier, Maynard, Théophile, Gombaud, Malleville, Létoile, Voiture, Sarrazin, qui furent contemporains ou successeurs les uns des autres, crurent être les Tibulles de leur siècle. Ils n'auraient peut-être pas eu tort, si pour faire de bons ouvrages il suffisait d'avoir de l'esprit ; mais ces poëtes, comme bien d'autres qu'il serait trop long de nommer, et qui travaillèrent moins bien encore dans le même genre, portèrent nécessairement dans leurs ouvrages les vices de leur goût. L'abus des contrastes, l'affectation des pointes, y tiennent la place que devrait occuper l'expression du sentiment. Chez eux ce n'est pas

l'amour qui parle le langage des poëtes, ce sont des poëtes qui se battent les flancs pour parler d'amour.

Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines ;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Adorer leur martyre ou bénir leur prison,
Et faire quereller les sens ou la raison.

Voilà ce qu'en a dit le judicieux Despréaux ; et il ajoute peu après un vers qu'aucun de nos élégiaques n'aurait dû oublier, et dont aucun n'a paru se souvenir :

Il faut que le cœur seul parle dans l'Elégie.

Ce précepte vaut un traité complet ; mais personne chez nous ne l'a suivi. Madame de la Suze même qui connaissait la passion, n'a su que bien rarement la faire parler dans ses ouvrages. C'est pourtant, je crois, notre meilleure élégiaque ; mais c'est que les autres sont pires. Vergier a fait six élégies : elles ne valent rien ; et cet homme qui avait tant de naïveté, a rempli ses élégies d'affectation. Madame Deshoulières a fait non pas des élégies, mais plusieurs pièces à qui elle n'en a pas donné le nom, et qui le mériteraient ; au lieu que la seule à qui elle l'a donné ne contient que des préceptes de con-

duite et des retours sur les passions, ce qui forme une épître morale et non pas une élégie. Je passe sous silence toutes les autres élégies éparses dans les recueils du dernier siècle : il n'y a presque point de poëte qui n'en ait fait ; mais il n'y en a point où l'on ne sente que le poëte na rien senti de ce qu'il écrivait, et qu'il s'est, comme dit Despréaux,

Erigé pour rimer en amoureux transi.

Après avoir fait, pour ainsi dire, l'histoire de l'Elégie, et démêlé quel a été son caractère, il ne serait peut-être pas inutile de montrer quelle doit être la marche de ce poëme qui, comme les autres, a sa proposition, sa narration, ses épisodes, son nœud et son dénouement. L'étude des anciens nous fournira des exemples qui, en tout genre, sont la seule bonne source des préceptes. Etudions donc et suivons les anciens : mais, en les imitant, n'oublions pas que nous sommes Français ; que nous avons une langue dont le génie, analogue sans doute avec le nôtre, doit être respecté. C'est ainsi que les Latins ont formé leur goût sur celui des Grecs, comme il est aisé de le remarquer dans leurs ouvrages où

la bonne manière d'imiter se trouve partout. Formons notre goût sur celui des Latins avec la même retenue ; profitons de leurs lumières, comme nous avons profité des débris de leur langue. Nous avons pris les mots, mais nous les avons assujétis à notre grammaire. Voilà comment nous devons imiter les anciens : nous pouvons nous parer de leurs étoffes, mais il faut qu'elles soient taillées selon l'usage de notre pays.

ÉLÉGIES

POUR MA FEMME,

SOUS LE NOM

DE DÉLIE.

Omnis amor magnus, sed aperta in conjuge major.

PROPERT. lib. iv, eleg. 3.

ÉLÉGIES

POUR MA FEMME,

SOUS LE NOM

DE DÉLIE.

ÉLÉGIE I.

1741.

A DÉLIE.

Sur le Parnasse amené par l'Amour,
C'est de sa main que j'ai reçu ma lyre ;
Elle ne sait chanter que son délire.
C'est pour aimer que j'ai reçu le jour ;
C'est l'Amour seul que ma Muse soupire.
Je n'attends point de mes rares efforts
Qu'à mes accents la Nature attentive,
Pour m'écouter tienne l'onde captive ;
Je ne veux point qu'au son de mes accords
L'hôte des bois dépouille sa furie,

Ni qu'à grand bruit l'éclat de mon génie
De mes talents instruise l'univers.
Je n'attends rien du renom de mes vers,
Et je n'écris que pour plaire à Délie.
Ouvre ton âme à mes amoureux sons ;
Ecoute-moi, toi seule que j'adore..
Je te l'ai dit, je te le dis encore,
Mon tendre cœur se peint dans mes chansons.
Il fut un temps où de faveurs avide,
Je prodiguais mon hommage amoureux,
Suivi cent fois d'un triomphe rapide.
Succès trop vains ! triomphes onéreux !
Je jouissais : je n'étais pas heureux.
Du froid ennui le pavot insipide
Mêlait ses sucs au miel des voluptés.
Prompt séducteur de crédules beautés,
Heureux le soir et le matin perfide,
Je savourais l'attrait du changement ;
Mais d'un cœur fait pour aimer constamment
Le changement remplissait mal le vide.
La volupté prompte à nous éblouir,
Est un éclair prompt à s'évanouir :
La nuit succède à sa lueur perfide.
Il faut aimer : c'est peu que de jouir.
Je te les dois, à toi, ma tendre amie,
Ces plaisirs purs sans cesse renaissants,
Quand de l'amour la puissante magie
Sait par le cœur multiplier les sens.

Ton tendre cœur m'en enseigna l'usage :
Le mien ne peut les goûter qu'avec toi.
Et ne crains pas que j'abjure ta loi ;
Je perdrais trop à devenir volage.

ÉLÉGIE II.

1741.

A LA MEME.

Ames transports viens prodiguer tes charmes;
Enivrons-nous d'un torrent de plaisirs,
Et s'il se peut épuisons nos desirs.
Le temps est cher : déja l'Europe en armes
Du dieu de Thrace allume les signaux ;
Les dieux de Gnide éteignent leurs flambeaux.
Je vais partir : adieu, tendre Délie.
Que votre sort était digne d'envie,
Guerriers Gaulois, invincibles héros !
Sur les autels altiers du Capitole,
Quand nos ayeux, terrible essaim du nord,
Du nom romain ébranlèrent l'idole,
L'amour, l'hymen, témoins de leur effort,
Suivaient leur camp, échauffaient leur transport.
Rome aux abois vit chanceler ses portes
Sous les efforts de nos braves cohortes,

Où s'alliaient confusément épars
L'or et le fer, les fuseaux et les dards.
Ce temps n'est plus ! par des lois trop sévères,
L'autel de Mars et l'autel de l'Amour,
Ces dieux amis qu'avaient unis nos pères,
Sont séparés, et chacun a son jour.
Je vais partir : adieu, tendre Délie.
Sèche tes pleurs et calme ton effroi :
Que craindrais-tu ? l'Amour veille pour moi.
Du haut des cieux ce maître de ma vie,
Dans les dangers conservera son bien.
Que ta tendresse à ses soins se confie :
Son intérêt s'accorde avec le tien.
Mes yeux pressés vont baigner ma paupière :
Suspends, Délie, ou cache tes douleurs ;
Et me laissant ma vertu toute entière,
Epargne-moi la honte de mes pleurs.
Peins-moi l'instant flatteur de la victoire,
Peins-moi l'instant heureux de mon retour,
Quand sur mon front les palmes de la gloire
Se mêleront aux mirtes de l'amour.
Jour fortuné qui me rendra Délie !
Dieux inhumains, retranchez de ma vie
Tous les instants que suivra ce beau jour.

ÉLÉGIE III.

1742.

A LA MEME,

LE JOUR DE SA FÊTE, 18 AOUT.

Dans les sentiers d'un terrain peu fertile,
Sous un climat où le sable stérile
Multipliant les ardeurs du soleil
Rend de Cérès la présence inutile,
De l'univers j'observais le réveil,
Errant au son des concerts de Bellonne
Qui m'arrachaient aux douceurs du sommeil.
Du jour naissant le spectacle m'étonne;
L'astre amoureux qui préside au matin
Mêlait ses feux à l'éclat de l'aurore;
L'air en était plus pur et plus serein.
Le vol léger du Zéphire badin,
Dans ces déserts, nouveau séjour de Flore,
Se fait sentir pour la première fois;
Le rossignol fait entendre sa voix;
Et la Nayade en ces lieux confinée
Pour arroser de stériles vergers,
Sort de sa grotte et s'arrête, étonnée
De respirer les parfums étrangers
De mille fleurs dont sa rive est ornée.

Jamais ses flots n'avaient été si clairs,
Ni sur leurs bords avant cette journée
L'herbe si tendre et les gazons si verts.
Partout ainsi la nature épurée
Semblait renaître, et rendre à l'univers
Les jours heureux de Saturne et de Rhée;
Ou, telle encor, le ciel la vit parée
Pour applaudir au miracle des mers
Qui produisaient l'aimable Cithérée.
Je m'étonnais de tant d'attraits divers;
Quand un enfant qui traverse les airs,
Du haut des cieux près de moi vint descendre.
Je le connus : pouvais-je m'y méprendre ?
Ses yeux perçants, son air naïf et tendre,
Son souris fin, sa flatteuse langueur,
Tout décelait l'enfant toujours vainqueur.
Je le connus : pouvais-je m'y méprendre?
Il est gravé trop avant dans mon cœur.
Je vois, dit-il, ta peine ou ta folie.
En respirant les parfums d'Idalie,
Tu méconnais l'ouvrage de l'Amour.
Le mien est fait; la nature embellie
Par mon pouvoir a changé ce séjour.
Monte ton luth, et travaille à ton tour;
C'est aujourd'hui la fête de Délie.

ÉLÉGIE IV,

A M. DE CHOISEUL-PRASLIN.

EN BOHÊME, 1742.

Que me dis-tu ? Lise est abandonnée !
De tant d'attraits et de graces ornée,
L'aimable Lise éprouve des mépris !
Damon la fuit ! Damon est infidèle !
Soyez sans foi, volez de belle en belle,
Jeunes Français ; séduisez les esprits,
Trompez les cœurs, vous charmerez Paris :
Trompez-les bien, voilà tout le mystère.
Tels sont nos mœurs : le plus adroit menteur,
Le plus pervers, le plus faux séducteur,
Le plus coupable, est le plus sûr de plaire.
Séjour funeste où l'Amour méconnu
Voit sous son nom adorer la licence,
Coupables murs, tremblez ! l'arc est tendu ;
Il est armé du trait de la vengeance.
Dieu dont nos mœurs osent trahir la loi,
Pardonne, Amour, désarme ta justice ;
Dans ces remparts où triomphe le vice,
Crains de frapper des cœurs dignes de toi.
Dieu tout-puissant, vois la tendre Délie ;

J'ai presque dit, vois ma Délie et moi.
Hélas ! le ciel, qui nous portait envie
Lorsque tous deux nous passions notre vie
A nous jurer, à nous prouver nos feux,
Le ciel barbare a rompu ces beaux nœuds.
Non qu'il ait pu, triomphant de tes flâmes,
Rompre à son gré l'union de nos âmes ;
Un tel effort passerait son pouvoir :
Mais, s'exprimant par la voix du devoir,
Il nous condamne aux douleurs de l'absence.
Délie est seule au milieu de Paris,
Tandis qu'armé pour servir mon pays,
Dans les climats où le Mein prend naissance
Je vois tourner la fortune des lis
Sous les aspects des astres ennemis.
Dans les détours de ces roches stériles
Qui des Boyens nous dérobent les villes,
Je vois tomber nos drapeaux abattus.
Guerriers Français, vous cherchez des asiles !
Cherchez plutôt, retrouvez vos vertus.
Par un essaim de brigands misérables,
Au champ de Mars insectes méprisables,
Faits pour tomber, pour trembler à nos piés,
Faut-il donc voir nos chefs humiliés ?
Reconnaissons, reprenons notre place :
En la craignant nous créons leur audace:
Osons les voir, ils fuiront nos regards.
Peuple vainqueur du peuple des Césars,

Soldats chéris du dieu de la Victoire,
Soldats Français, qu'êtes-vous devenus ?
Le nom vous reste, et sa gloire n'est plus.
Le dieu d'Amour et celui de la Gloire
Sur nos autels ont eu le même sort :
Le pur encens qu'on y brûla d'abord
Est avili par un coupable échange,
Et, présenté par des cœurs corrompus,
Ne répand plus le parfum des vertus
Que nos ayeux offrirent sans mélange.
Dieux que je sers ! couple toujours vainqueur,
Amour et Mars, vous savez si mon cœur,
Se dégradant par d'indignes offrandes,
D'un vil encens a flétri vos guirlandes.
Non ; vos autels toujours saints à mes yeux
N'ont rien reçu de plus pur que mes vœux :
Je sers mon roi, je chéris ma patrie,
J'aime la gloire, et j'adore Délie.

ÉLÉGIE V,

FAITE EN REVENANT DE BAVIÈRE,

EN 1743.

SUR MA MAUVAISE SANTÉ.

La montagneuse et froide Germanie,
De mes beaux ans voit le lustre effacé :
Mon faible corps, sous ce climat glacé,
En y cédant accroît la tyrannie
De la douleur dont il est affaissé.
Arrête-toi, trop barbare ennemie !
Retiens ta faulx, impitoyable Mort !
Suspends le coup qui doit finir mon sort ;
Et laisse moi, rejoignant ma Délie,
Entre ses bras t'abandonner ma vie.
Que cette voix dont le son enchanteur,
Malgré l'absence est présent à mon cœur,
S'accorde encore avec ma voix mourante ;
Que cette bouche organe de l'amour,
S'unisse encore à ma lèvre expirante :
Malgré l'horreur de ce funeste jour,
Je jouirai de cette douce ivresse.
Arrête-toi, trop barbare déesse,

Retiens ta faulx et suspends ma langueur.
Mais quoi ! mes chants désarment sa rigueur,
Mon corps reprend une force nouvelle ;
Un doux espoir luit au fond de mon cœur ;
Je reverrai ma compagne fidèle.
Vieillard fâcheux qui, quand je suis près d'elle,
De chaque instant précipites le cours,
Temps inhumain ! quelle lenteur cruelle
Te fait ici prolonger tous mes jours ?
N'entends-tu pas un soupir qui m'appelle ?
Oui, je le sais, les plus tendres desirs
De ma Délie occupent les loisirs.
On ne voit point la constante Délie,
De la parure étalant la folie,
Songer à plaire en oubliant d'aimer ;
Ni, spectatrice au théâtre assidue,
Feignant de voir et brûlant d'être vue,
S'abandonner au péril de charmer
Des cœurs oisifs trop prompts à s'enflammer ;
Ni de Plutus tributaire importune,
Près d'une table, autel de la fortune
Où l'espérance a les traits de l'effroi,
Perdre le temps de soupirer pour moi.
Non, je le sais, et l'amour me l'assure,
Elle me garde une foi toujours pure.
Elle s'endort en m'adressant des vœux ;
Elle s'éveille en soupirant nos feux.
En arrangeant sa chevelure ondée,

C'était ainsi qu'il aimait à me voir,
Dit-elle alors ; et de ma seule idée
Elle entretient Nérine et son miroir.
Sur une toile où la terre est décrite,
Par les secrets d'un art ingénieux
Qui peint l'espace et rapproche les lieux,
Elle parcourt ce rivage odieux
Où, tel qu'une ombre aux détours du Cocite,
J'erre privé de la clarté des cieux ;
Et, rassemblant l'univers sous ses yeux,
N'y voit qu'un point, le seul point que j'habite.
Elle rejoint à l'aide du compas
Les bords de l'Elbe aux rives de la Seine ;
Et calculant avec soin tous mes pas,
Voudrait fixer l'heure trop incertaine
Qui doit enfin me remettre en ses bras.
Doux confident de son aimable plainte,
Sa tendre mère y mêle ses douleurs,
Et la rassure, en partageant sa crainte.
Versez le miel sur nos communs malheurs,
Mère adorable, en les pleurant vous-même.
De quel encens puis-je payer vos pleurs ?
Ils suspendront les maux de ce que j'aime.
Ainsi l'on voit s'épanouir les fleurs
Sous le cristal des larmes de l'Aurore,
Quand des rayons dont l'Olympe se dore
Elle prévient les mortelles chaleurs.
Couple charmant, déités que j'adore,

Qu'un doux espoir se mêle à vos soupirs.
Le ciel entend la voix de nos desirs,
Le juste ciel calmera notre peine.

Chez les Lorrains il est une fontaine[1],
Présent des dieux, qui par de purs canaux
Porte la vie en ses utiles eaux;
Je volerai sur ce bord favorable.
Vous qui penchez cette urne secourable,
Nymphe, daignez écouter mes accents.
Que vos bienfaits calment mes maux pressants.
Je n'attends point que d'un tissu durable
Vous reformiez la trame de mes ans;
Mais ranimez mes ressorts languissants,
Et me prêtez encore assez de vie
Pour arriver aux genoux de Délie.
Quand mes soupirs pourront s'unir aux siens,
Quand du torrent de ses larmes sincères
Ses yeux baignés arroseront les miens,
Fière Atropos, reprends tes droits sévères;
Sans murmurer je me livre à tes coups.
Délie en pleurs fermera ma paupière:
L'Amour préside au bout de ma carrière:
Frappe, Atropos, mon sort est assez doux.
Tous les mortels me porteront envie;
Tout l'avenir, de mon trépas jaloux,
Avec respect sur ma tombe chérie

[1] Plombières.

Lira ces vers, que le dieu d'Idalie
Y gravera d'un immortel burin :

Ici la mort termina le destin
Du seul amant qui sut plaire à Délie.
Comme une fleur dès l'aurore cueillie,
Il vit trancher ses jours à leur matin;
Mais il fut seul qui sut plaire à Délie,
Vécut pour elle, et mourut sur son sein.

ÉLÉGIE VI,

FAITE A PARIS EN 1744.

A MON RÉGIMENT,

LORSQUE J'AI QUITTÉ LE SERVICE MILITAIRE.

J'entends gronder la foudre à mes côtés !
De Mars cruel les pas ensanglantés
Foulent encor les plaines isolées !
Du Donau* les flots épouvantés
Verront encor leurs rives désolées !
Triste jouet de folles volontés,
Chers compagnons que le devoir ramène
Sous l'astre impur de ces bords empestés,
Pardonnez-moi si je vous ai quittés ;
Accusez-en Lachésis qui m'enchaîne :
Mes tristes jours pèsent à ses fuseaux,
Et de sa sœur j'entrevois les ciseaux.
Une douleur qui sert trop bien leur haine,
A pas pressés sans relâche m'entraîne
Vers le rivage où croupissent les eaux
Par qui les dieux ne jurent qu'avec peine.
Je l'avoûrai : sous la rigueur du sort
Je sens fléchir l'orgueil de mon courage.

* Le Danube en allemand.

Ce n'était pas sous cet aspect sauvage
Qu'à vos vertus égalant mon effort,
J'avais appris à mépriser la mort.
Dans les hasards où le devoir nous guide,
Je la voyais, je n'en frémissais pas.
Là, l'honneur suit ou devance ses pas,
Et le laurier couvre la faulx perfide.
L'illusion d'une gloire rapide
N'offre à nos yeux que le prix des vainqueurs,
Et l'espoir seul trouve place en nos cœurs.
Mais quand on sent le poison des langueurs
Mêler ses sucs aux sources de la vie,
L'ame s'émeut, et s'ouvrant aux terreurs,
Ne voit la mort qu'à travers ses horreurs,
Malgré l'appui de la philosophie.
Jours filés d'or ! jours exempts de travaux !
Age sacré, printemps de la nature !
Vous avez vu l'univers sans défauts,
Les dieux sans foudre et les hommes sans maux.
Les champs féconds prévenant la culture,
Semblaient alors respecter nos loisirs :
Pour être heureux nous avions des desirs,
Mais les besoins en étaient la mesure ;
Et le plaisir, sage dans ses tranports,
Ne connaissait ni regrets ni remords.
Content de vivre où le ciel le fit naître,
Content des biens dont le sort le fit maître,
Sans passions, sans ennemis, sans rois,

De la raison l'homme suivait les lois,
Et la raison plus facile à connaître,
Du seul instinct faisait parler la voix.
Tel fut le temps chanté par la Sybile.
L'âge suivant, moins sage et plus habile,
Vit bientôt naître en ses jours turbulents,
Les passions, les crimes, les talents,
L'art de Typhis, l'adresse de Dédale,
Et les horreurs de Scylla, de Tantale.
Alors le dieu qui commande aux enfers,
Etend sur nous son empire barbare;
La terre tremble; et par ses flancs ouverts,
L'épais Cocyte et le bouillant Tartare
Souillent les airs des vapeurs du Ténare,
Et de poisons inondent l'univers.
De tous les maux l'homme devient la proie;
Un dard cruel se cache au sein des fleurs;
L'affliction naît du sein de la joie;
Et le plaisir trop payé par les pleurs,
Porte en nos sens le germe des douleurs.
Tel est, mortels, notre sort déplorable.
Sur ce terrible et fidèle tableau,
Le seul Amour, enchanteur secourable,
Répand encore un vernis favorable.
A la lueur de son sacré flambeau,
La crainte fuit et l'espoir la remplace,
Le plaisir brille et la douleur s'efface.
Ainsi, flétri par le souffle fatal

Dont au matin de ma naissante vie
J'ai respiré le poison infernal,
Mon sort me plaît quand je vois ma Délie :
D'un plaisir pur tous mes sens enivrés,
Trompent alors tous les maux conjurés.
Oui vainement, terrible en sa furie,
Contre mes jours le ciel serait armé :
Je suis heureux ; j'aime et je suis aimé.

ÉLÉGIE VII,

FAITE A PARIS EN 1745.

A DÉLIE.

Tu m'as quitté, tu cours à ta toilette ;
Et là, t'armant de tes pinceaux chéris,
Sur tes attraits ta main trop peu discrette
Va prodiguer ce brillant coloris,
Carmin fatal, dangereuse recette
De qui l'abus anéantit le prix.
Ecoute-moi, mon aimable Délie ;
Entends ma voix et connais ta folie.
Vois sous tes pas une rose s'ouvrir ;
Quelle autre fleur pare mieux la verdure ?
Sur son éclat tu voudrais enchérir !
Préfères-tu cette amaranthe obscure,

Ce double œillet dont la couleur trop dure
Blesse les yeux par un éclat foncé,
Brillant sans grace et sans choix nuancé
Tel est l'effet de ton rouge perfide,
Quand à l'excès son usage est porté.
Le naturel n'est jamais insipide,
Et souvent l'art dépare la beauté.
Une coquette au visage emprunté
Croit ressembler à la reine de Gnide :
Est-ce Vénus ? non, c'est une Euménide ;
Son air galant n'est qu'un air effronté ;
Le jour détruit cette beauté factice ;
Et l'Amour fuit, détestant l'artifice
De ce tableau lourdement empâté.
Crains, en suivant le faux goût qui t'égare,
De ressembler un jour à ce portrait.
Accoutumée à ton masque bizarre,
Tu n'en pourras apprécier l'effet.
Tel des secours qu'en vain il se prépare
Le roi du Pont affaiblit le pouvoir,
Et les poisons trompent son désespoir.
Que ton pinceau, de poisons plus avare,
De ton visage épargne la fraîcheur.
Mais ce carmin anime ta blancheur,
Et sur ton teint fait éclore la rose.
Imite-la ; sans doute j'y souscris :
Pare tes traits de son doux coloris,
Mais avec art mesures-en la dose :

C'est seulement l'abus que je proscris.
Quand avec toi dans un vallon champêtre
J'ose parler le langage des dieux,
Et moduler ces sons harmonieux
Chéris du dieu que Délos a vu naître,
Et qu'il transmit à Tibulle mon maître,
Je ne vais point, rimeur ambitieux,
Escalader les remparts du Permesse.
Loin de mes vers tout pompeux ornement!
Plus loin encor cette coupable adresse
Qui, prodiguant un perfide agrément,
Couvre de fleurs les piéges qu'elle dresse!
Jadis Ovide, amoureux sans tendresse,
Rempli de traits, vide de sentiment,
Parait ainsi sa muse enchanteresse.
Ingénieux, fécond et séduisant;
Peu naturel, mais fin, souple, amusant,
Il plaît toujours, et jamais n'intéresse.
Dans les sentiers du célèbre vallon
Je suis du cœur la pente plus unie;
Le cœur tout seul échauffe mon génie;
Il est ma Muse, et toi mon Apollon.
Ainsi semant les fleurs avec mesure,
Mon art fidèle à la simplicité,
N'est qu'une gaze, élégante ceinture,
Tissu léger, qui pare la nature
Sans en cacher l'aimable nudité.
Suis mon exemple; et que dans ta parure

Comme en mes vers règne le naturel.
Anéantis ou modères l'usage
De ce carmin mon tourment éternel;
Et rends les droits qu'usurpe ton pastel,
A l'artisan de ton joli visage.

ÉLÉGIE VIII,

FAITE AU PLESSIS EN 1745.

A UN PETIT CHIEN

QUE DÉLIE M'AVAIT DONNÉ.

Toi qui, plus beau que le chien de Procris,
Parerais mieux les célestes lambris;
Toi dont la grace à la beauté s'allie,
Trésor chéri que je tiens de Délie,
Sois aujourd'hui l'objet de ma chanson;
Entends ma voix et retiens ma leçon.
J'aime à te voir errant d'un pied volage,
Et des échos fatiguant l'unisson
Dans les détours d'un paisible bocage;
Là, t'élancer après un moucheron,
Ou reculer à l'aspect d'un ciron.
Poursuis ces jeux; mais quand ma voix t'appelle,
D'un pas docile accours, et souviens-toi

Que ton loisir, que ton cœur est à moi.
C'est peu de plaire, il faut être fidèle.
C'est à ce prix que l'essaim des Amours,
A qui le ciel confia ce que j'aime
Pour l'escorter et l'embellir toujours,
Te permettra de la suivre toi-même.
Vivre à ses pieds est un sort assez doux :
Mais je te vois déja sur ses genoux,
Fardeau chéri, t'élancer à sa bouche,
Presser son sein et partager sa couche.
Dieux ! quels plaisirs ! ne les redis pas tous ;
L'Amour et moi nous en serions jaloux.
Mais de quel œil crois-tu que ma Délie
Vît dans ses soins ton cœur se partager,
Et, prodiguant un tribut passager,
Suivre l'attrait de la coquetterie,
Pour captiver un amour étranger ?
Tu la verrais, proscrivant tes caresses,
Et dédaignant tes volages tendresses,
Venger mon cœur par le mépris du tien.
Frémis du sort qui suivrait ta folie :
Pour te punir la mort ne serait rien,
Mais tu vivrais sans l'amour de Délie.

ÉLÉGIE IX,

FAITE A PARIS EN 1746.

A M. HELVETIUS,

AU SUJET DE SON POEME SUR LE BONHEUR.

Helvétius, qu'au sein de la richesse
Eclaire encor l'astre de la sagesse;
Tandis qu'en vers fièrement cadencés
Des passions tu détestes l'ivresse,
J'écris sans art des vers entrelacés :
Vers que l'amour inspire à la paresse,
Et que je t'offre au hasard enchâssés.
Du dieu brillant que le Parnasse adore
Je n'attends point le délire pressant;
Du double mont le sentier trop glissant
Ne m'offre point les richesses de Flore.
Vois ma Délie aux jeux de Terpsicore
Bondir, voler au signal des concerts
Dont Erato fait retentir les airs;
Vois se graver sur sa trace badine
Le sceau charmant des filles d'Ericine :
Voilà les dieux, les muses que je sers;
Voilà les traits que mon crayon dessine.
Lorsqu'en nos prés l'haleine des zéphirs

A ranimé les fleurs et la verdure,
Délie encore occupe mes loisirs ;
Et ses talents variant ses plaisirs,
Sous d'autres traits l'offrent à ma peinture.
Viens avec moi dans l'aimable séjour
Où du printemps nous suivons le retour.
Vois ces chevaux captifs à la barrière :
L'un d'eux, plus beau, plus fier et plus ardent,
Enorgueilli de l'honneur qu'il attend,
Blanchit son mors, fait voler la poussière ;
Et, tout brûlant d'entrer dans la carrière,
Ronge le frein qui retient son effort.
N'essayons pas de calmer ce transport :
Voilà les jeux qui plaisent à Délie.
Initiée aux secrets de Castor,
De son coursier elle aime la folie ;
Elle sait l'art d'en maîtriser l'essor,
En cent façons l'assouplit et le plie,
Change sa fougue en mouvements égaux,
Les accourcit, les étend, les varie.
Ainsi le dieu qui règne sur les eaux,
Calme d'un mot ou soulève les flots.
Mais elle vient : j'entends sa voix chérie.
Qu'elle a d'attraits sous ces nouveaux habits !
Vénus la suit ; la déesse attendrie
Croit retrouver son aimable Adonis.
Vois se répandre en ondes argentines
Ses beaux cheveux sans orgueil étalés ;

Compte ces nœuds, par les Grâces badines,
Négligemment sur son sein assemblés :
L'Amour forma ces tresses libertines ;
Sa flèche d'or a tourné ces anneaux ;
Il y versa les parfums de Paphos.
Périsse l'art ! périssent ces dentelles,
Fragile honneur du travail des fuseaux,
Qui du tissu de leurs frêles réseaux
Osent couvrir les trésors de nos belles !
Heureuse encor qui, fuyant les ciseaux,
Peut conserver sous cette filigrane
Les dons du ciel que la mode condamne !
Chez nous la mode est la règle de tout :
Caméléon que nourrit l'artifice,
Et qui, toujours l'organe du caprice,
Croit prononcer les oracles du goût.
C'est à Paris que ce monstre préside,
Sous des lambris qu'a vernissés Martin.
Là, le faux dieu, de changement avide,
Proscrit le soir ses arrêts du matin,
Ordonne, impose, imagine, décide,
Et par ses cris accréditant ses droits,
De la Nature ose étouffer la voix.
Mais dans nos champs cette voix respectée
Parle à nos cœurs et règne sur nos vœux.
Ici, fuyant toute grâce affectée,
Délie, au gré des zéphirs amoureux,
Laisse flotter sa chevelure ondée.

C'en est assez d'un seul de ses cheveux
Pour ébranler les cordes de ma lyre.
Tel est l'effort de mon tendre délire;
Un mot, un geste, un regard, un souris,
Un rien m'est tout : l'Amour en fait le prix.
Tu connaîtras ces jours filés de soie;
L'Amour s'éveille et son arc se déploie;
Ton heure approche, et le trait va partir.
Dans les liens qui vont t'assujétir,
Que feras-tu de la lyre d'Homère ?
Ses sons trop fiers étonnent les plaisirs;
Et dans Paris ainsi que dans Cythère,
Un vers pompeux rime de vains soupirs.
La douce voix de la molle Elégie
Des dieux enfants doit chanter la magie.
De ta Clio le pathétique ton
N'est chez Cypris qu'un jargon ridicule :
L'Amour s'enfuit aux clameurs de Milton,
Et s'attendrit aux concerts de Tibulle.

SUR LA

NÉGOCIATION

DE

LOMÉNIE

EN ANGLETERRE,

EN 1595.

TIRÉE DES MANUSCRITS DU ROI, N.° 37.

SUR LA

NÉGOCIATION

DE

LOMÉNIE,

Secrétaire d'Etat de Navarre et du Cabinet du Roi.

Les grands hommes ne sont pas infaillibles ; les meilleurs politiques prennent quelquefois de mauvais partis ; mais ils savent reconnaître leurs erreurs, ils s'appliquent à en arrêter les suites, et ils y réussissent en revenant sur leurs pas.

C'est ce qui arriva plusieurs fois à Henri IV lui-même, et notamment un an après que par son abjuration il eut assuré la couronne sur sa tête.

Le 17 janvier 1595 il déclara la guerre à l'Espagne, poussé à cette démarche imprudente par le duc de Bouillon et les protestants qui craignaient la paix parcequ'ils haïssaient l'autorité. Henri IV ne tarda pas à se repentir d'avoir cédé

à leurs suggestions. Les Espagnols remportèrent dès la même année de grands avantages, et les restes de la Ligue semblèrent se ranimer. M. de Mayenne s'établissait en Bourgogne, où son ambition le flattait de se faire souverain. Aidé par l'Espagne, qui envoya le connétable de Castille pour le soutenir, il faisait tous les jours des progrès; et quoique le cœur des peuples ne fût pas pour lui, le succès des armes le mettait presque en droit d'espérer qu'il réaliserait bientôt sa chimère. Les affaires devinrent si considérables de ce côté-là, que le roi fut obligé de s'y acheminer en personne, et d'y porter ses principales forces. Par-là il laissait le duc de Mercœur se fortifier en Bretagne, et donnait beau jeu aux Espagnols en Flandre et en Picardie où ils avaient déja la supériorité. Ce plan n'accommodait pas les alliés du roi. La Hollande voyait avec douleur l'Espagne s'accroître et s'affermir dans son voisinage; et l'Angleterre s'inquiétait avec raison de voir passer entre les mains de Philippe II la puissance et les domaines maritimes de la France du côté de la Manche. A dire le vrai, il y avait de leur faute, et surtout de la part des Anglais, si le roi de France se trouvait réduit à cette extrémité qui les affligeait.

Les secours que la reine Elizabeth s'était engagée de lui fournir avaient été si lents et si modiques, qu'il n'avait pu faire face partout à-la-fois ; il était obligé par-là de se borner à courir au plus pressé ; et c'est ce qu'il faisait en s'avançant contre le duc de Mayenne.

Cependant l'Angleterre se plaignait vivement de la conduite du roi, et cette nation orgueilleuse dans ses bienfaits semblait vouloir lui prescrire des entreprises à son gré, tandis que lui seul pouvait sainement juger de celles qui convenaient ou ne convenaient pas à sa défense. Des plaintes et des remontrances, la reine Elizabeth n'eut point honte de passer aux menaces ; les secours promis furent suspendus, et on ne les promit plus qu'à de certaines conditions. Elles étaient difficiles à obtenir du roi, trop éclairé pour ne pas sentir la conséquence des démarches qu'on lui proposait. Elizabeth lui dépêcha un envoyé homme adroit, et qu'elle crut capable d'ébranler Henri IV, de le séduire peut-être, ou du moins de le sonder, de pénétrer ses intentions sur le système général, de connaître et d'apprécier ses forces réelles, ses besoins et ses ressources. Cet envoyé s'appelait Roger Williams, et il arriva auprès du roi chargé des protestations d'amitié

les plus amples et les plus pathétiques qu'il prodigua de la part de sa maîtresse. Mais ce n'était là pour ainsi dire que l'extérieur de l'ambassade; et ces assurances si fortes d'un intérêt si vif, furent bientôt suivies de remontrances et de plaintes.

Le voyage du roi en Bourgogne, ses forces principales tournées de ce côté, les frontières maritimes dégarnies par ce système, étaient autant de griefs aux yeux de la reine Elizabeth. Son envoyé avait ordre et eut soin d'énumérer en détail tous les services qu'elle avait rendus à Henri IV, combien d'hommes, combien d'argent il en avait coûté à l'Angleterre, et de quelle utilité prodigieuse avait été au roi cette ressource qui ne lui avait jamais manqué. Cela était à peu près vrai; mais, outre que les bienfaits reprochés n'ont guères de droit à la reconnaissance, l'Angleterre ne disait pas que c'était bien moins au roi de France que tous ces secours s'étaient adressés, qu'à un chef de parti qu'elle n'avait secouru que pour le mettre plus en état de diviser le royaume. Cela est si vrai, que depuis la mort d'Henri III, à mesure qu'Henri IV s'accréditait et s'établissait, les bienfaits d'Elizabeth se ralentissaient et dimi-

nuaient en proportion. Henri IV n'avait rien oublié de tout cela, et en convenant des obligations personnelles qu'il avait à Elizabeth, il n'ignorait pas que la France ne devait rien à l'Angleterre; mais il n'était pas en position de faire sentir tout ce qu'il pensait, et il fut obligé d'écouter les plaintes qu'on lui faisait, comme si elles avaient été fondées.

Soit qu'Elizabeth, qui connaissait la situation pressée du roi, se crût en droit de tout hasarder pour en profiter, soit que cette princesse, moins habile qu'elle n'avait la réputation de l'être, n'eût pas assez d'art pour colorer ses desseins, et assez de lumières pour bien apprécier ce qu'il fallait en montrer, elle mit à découvert dans cette négociation ses vues particulières les plus intéressées. Elle fit déclarer au roi par Roger Williams, qu'elle ne lui donnerait de secours qu'à une condition, et cette condition c'était de remettre Calais entre les mains des Anglais et de le confier à leur garde. Cette proposition exorbitante est conçue en termes trop singuliers dans l'instruction de l'envoyé d'Angleterre, pour ne la pas insérer ici. La voici fidèlement rapportée. « Vous lui dirés (au « roi) librement, que nous sommes contraints « de lui dénier tout support ayant si grands frais

« sur les bras, sinon à la charge et condition « qu'il soit content de nous assurer..... que « telle part de nos forces soyent reçues dans la « dite ville de Calais, qu'ils puissent être bastans « pour assurer la ville contre les attentats, et s'as- « surer eux-mêmes contre toutes pratiques et « escornes. »

Outre la dureté et la tyrannie excessive que renferme cette proposition, il y a encore une remarque importante à faire : c'est que dans les derniers mots il paraît clairement que non seulement les Anglais voulaient défendre Calais contre les entreprises des Espagnols, mais s'y maintenir eux-mêmes et s'y établir malgré les Français. Il n'est pas douteux que ce ne fût là leur vue, et on en eut des preuves certaines peu de temps après ; mais il paraît singulier qu'ils osassent ainsi les mettre à découvert. Cependant le roi, trop éclairé pour que rien de tout cela lui échappât, était obligé de ne pas laisser entrevoir qu'il l'aperçût. Il se trouvait dans une situation bien délicate. La proposition d'Elizabeth était précise ; il fallait livrer Calais ou se passer de secours. La première de ces deux choses était insupportable à Henri IV. Ce prince, dans les circonstances les plus critiques pour lui,

dans les temps où la Ligue dans toute sa force mettait ses droits dans le plus grand péril, n'avait jamais voulu entendre à aucun accommodement d'où il résultât quelque démembrement de la couronne. Il la croyait, avec raison, indivisible, et aurait cru se déshonorer en portant atteinte à cette loi fondamentale et sacrée. Une façon de penser si juste et si noble ne lui permettait pas de regarder la cession de Calais comme possible. Dailleurs, de quelle honte personnelle ne se serait pas taché Henri en cédant à l'Angleterre cette clef de la France, que le duc de Guise, le héros de la Ligue, leur avait arrachée avec tant de gloire ? Le vainqueur du parti des Guises pouvait-il se dégrader jusqu'à ne pouvoir conserver ce que les ligueurs avaient su conquérir ? Après tout il valait mieux laisser prendre Calais aux Espagnols, trop éloignés pour qu'il leur fût utile, que de le céder aux Anglais, trop voisins pour n'en pas faire aisément l'usage le plus pernicieux. Ainsi, par toutes sortes de raisons publiques et particulières, le roi n'avait garde d'accepter la proposition d'Elizabeth.

Mais, d'un autre côté, il paraissait impossible de se passer des secours de l'Angleterre. La Flandre ne pouvait se conserver sans cela, et

la Flandre perdue ouvrait à l'Espagne les chemins du cœur du royaume, encore plein de mécontents déclarés, ou qui n'attendaient que l'occasion d'éclater avec succès.

Le roi avait alors à Londres pour résident le sieur de la Fontaine, homme sage et véritablement citoyen, à qui il envoya ordre de se conduire avec beaucoup de circonspection, et de ne jamais se laisser entamer sur la proposition de Calais. Il avait aussi envoyé depuis peu de Bourgogne en Angleterre les sieurs Chevalier et de la Barauderye, pour présenter à Elizabeth le tableau des affaires de Bourgogne, lui prouver l'indispensable nécessité d'y mettre ordre, et la supplier d'envoyer promptement des secours qui pussent garantir la Flandre, tandis que les forces de Henri étaient indispensablement occupées dans ses provinces méridionales. Tous ces soins avaient été sans fruit. Il n'était point venu de secours anglais, et la Flandre était à la veille d'être perdue. La malheureuse affaire de Dourlens était arrivée, et Cambrai était pris. Henri dépêcha en Angleterre le sieur de Lomenie, secrétaire d'état de Navarre et du cabinet du roi.

Ce Loménie était un homme d'un grand mé-

rite, plein de zèle et de discrétion, et par-là tel qu'il le fallait pour combattre et lever, s'il était possible, les ombrages qui depuis quelque temps s'étaient élevés entre les deux cours. Ils étaient fondés sur le changement de religion du roi, et appuyés par le manége des protestants. Ceux-ci craignaient beaucoup que le roi ne s'accommodât avec l'Espagne, et avaient insinué en Angleterre que le roi ne demandait pas mieux, et ne procédait pas de bonne foi dans cette guerre. Par-là ils avaient semé de la défiance dans l'esprit d'Elizabeth déja refroidie par la conversion du roi ; et delà résultait que cette princesse ne voulait plus accorder de secours sans avoir ses suretés : ce qui rendait son alliance, non pas un échange de services mutuels, mais une espèce de négoce et de trafic marchand. Les protestants gagnaient à cela la certitude de tirer la guerre en longueur ; car le défaut de secours assurait des succès aux Espagnols, et le parti calviniste savait bien que le roi ne s'accommoderait jamais avec l'Espagne par le moyen d'aucune cession. Le duc de Bouillon, chef de ce parti, et dont l'ambition ne lui laissait rien voir au dessus de ses espérances, mais qui avait besoin de troubles dans l'Etat pour les réaliser,

était bien au fait des dispositions d'Henri IV, et ne songeait qu'à les faire servir à ses vues particulières, qui heureusement étaient souvent aussi vagues que coupables. Sa conduite à l'affaire de Dourlens n'avait pas été exempte de soupçon, et ses manéges en Angleterre étaient avérés. C'était lui pourtant qui avait entraîné le roi dans cette guerre malheureuse contre l'Espagne, et par les mêmes motifs il la lui rendait difficile à soutenir. Etrange égarement d'un homme qui aurait été un des plus grands hommes de son pays, si pour être tel la qualité de bon citoyen n'était pas une condition *sine qua non!*

Ainsi les protestants, qui savaient que tant que l'Espagne serait en passe de traiter avec la supériorité, Henri IV ne traiterait point, favorisaient par de coupables artifices les ennemis du royaume, et tâchaient de rendre nuisible à leur roi sa propre générosité qu'ils auraient dû adorer, et seconder de tout leur pouvoir. Heureusement cette même grandeur d'ame à la faveur de laquelle ils avaient dressé leurs batteries, était aussi l'écueil où leur ambition devait se briser.

Henri IV résolu de ne faire jamais un traité honteux, sentant la nécessité d'être secouru dans

la guerre, et connaissant les motifs du refroidissement de ses amis et du retardement de leurs secours, s'appliqua à détruire ces motifs et à dissiper tous les ombrages de l'esprit d'Elizabeth; mais cela ne pouvait se faire que d'une manière indirecte. Combattre les sujets de défiance en les articulant, c'aurait été presque leur donner de la réalité; et loin d'éteindre les soupçons par cette conduite, on courait risque de les augmenter. Il fallait, par des démarches éclatantes de sincérité, prouver qu'on était sincère, sans paraître se douter qu'on pût avoir été soupçonné de ne l'être pas. Cet artifice noble et honnête, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en politique, fut employé par le roi avec une sagacité infinie.

Rien de ce qui était dans le grand n'échappait à Henri IV, et aucun des détails immenses qu'exigent les grandes vues n'échappait à ses ministres. Loménie fut chargé de proposer à la reine d'Angleterre une assemblée de députés des deux nations, où, examinant les moyens de combattre et de vaincre l'ennemi commun, on conviendrait d'un plan de défense et d'attaque à l'exécution duquel on s'obligerait de concourir. C'était montrer clairement que l'on voulait faire

la guerre de bonne foi, et cette proposition devait détruire toute défiance. A la vérité, comme le roi avait besoin d'un secours prompt et présent, il demanda que le secours passât toujours la mer en attendant l'assemblée, qui ne pouvait se faire sans quelques arrangements préalables. A l'égard de Calais, Loménie avait ordre de dire sans affectation, que le roi, bien loin de consentir à une cession qui ferait croire à l'Europe qu'il n'était pas en état de garder les places de son royaume, ne pouvait pas se figurer qu'une telle proposition fût véritablement tombée dans l'esprit de la reine, et croyait que Roger Williams l'avait faite de son propre mouvement et sans ordre. Quant à cette énumération presque tournée en reproches, des importants et ruineux services que l'Angleterre avait rendus à la France, le roi disait dans sa lettre à Elizabeth, que les obligations qu'il reconnaissait avoir à cette princesse étaient si profondément gravées dans son cœur, qu'il ne pouvait s'estimer heureux sans la continuation de ses bontés; mais aussi il faisait sentir que tous les secours qu'il avait reçus ayant été employés au détriment de l'Espagne ennemi commun des deux puissances, l'une n'en avait pas moins recueilli de fruit que l'autre; que par

le malheur des circonstances ces secours ou trop retardés, ou rappelés trop tôt, ou envoyés trop faibles, n'avaient pu être tout-à-fait efficaces : comme il était arrivé l'année dernière en Bretagne, où le départ précipité des troupes anglaises avait mis le maréchal d'Aumont hors d'état d'affermir et de conserver les progrès qu'il avait faits avec leur secours. Il ajoutait cette considération importante, que la France étant la seule puissance qui pût empêcher le succès de ce projet énorme de la monarchie universelle que la reine avait fort bien pénétré, elle devait sentir que comme l'Espagne dans cette vue employait toutes ses forces pour abattre la France, toute l'Europe était intéressée à défendre celle-ci, dont la conservation était l'intérêt commun.

Rien n'est plus admirable que cette instruction donnée à Loménie, par laquelle le roi ne prononçant aucune plainte et ne parlant que de sa reconnaissance, faisait sentir qu'il ne tenait qu'à lui de se plaindre, montrait qu'il était sincère sans être dupe, malheureux sans être abattu, convenait d'avoir besoin d'alliés en prouvant qu'il serait utile à ceux qui le serviraient, et déclarait qu'il cherchait des amis, mais qu'il ne souffrirait pas des maîtres.

Loménie fut chargé encore de lettres flatteuses pour les ministres et favoris de la reine : accessoire essentiel dans toutes les négociations ; et on n'eut garde d'oublier le comte d'Essex, alors au plus haut point du crédit et de la faveur. Mais tant de précautions et tant de mesures si sages ne purent avoir le succès qu'on devait naturellement en espérer, et Loménie en dix jours de temps qu'il passa à Londres, ne put déterminer Elizabeth à rien de ce qu'il lui proposait. Ce n'est pas qu'il n'eût été extrêmement facile à cette reine de faire passer promptement des troupes en France, puisqu'elle avait dans la Manche une flotte aux ordres du comte d'Essex, armée, appareillée et prête à tout. Ce n'est pas non plus qu'elle ne sentît qu'il était de son intérêt de ne pas laisser envahir la Flandre par les Espagnols ; mais elle espérait que la nécessité de jour en jour plus pressante lasserait enfin la magnanimité d'Henri IV, et le forcerait de consentir à ses vues intéressées. Elle mit encore plus à découvert cette politique intéressée l'année suivante dans la négociation du duc de Bouillon et de Sancy avec elle. Ainsi il n'y a aucune témérité d'affirmer qu'elle se conduisit vis-à-vis de Loménie par les mêmes motifs. Cependant, dans le temps du dé-

part de celui-ci, elle commença à paraître ébranlée; et à peine fut-il parti, que le sieur de la Fontaine [1] resté à Londres lui donna avis qu'il voyait que ce qu'il avait semé ne laissait pas de germer. Mais l'espérance que donnait cet avis fut illusoire; le secours attendu et nécessaire pour défendre Calais ne vint point. Calais fut pris par l'archiduc Albert l'année suivante (1596); mais Henri IV ne se repentit point d'avoir mieux aimé le laisser prendre à l'Espagne, que de le mettre entre les mains de l'Angleterre. Il pensa judicieusement, qu'en rétablissant ses affaires et son autorité dans l'intérieur du royaume, il ne manquerait pas de moyens pour forcer l'Espagne à lui rendre par un traité de paix les places de la Flandre maritime qu'elle avait conquises; et c'est en effet ce qui arriva.

Dans cette même année 1596, le duc de Mayenne et le duc d'Epernon firent leur paix avec le roi. Le duc de Mercœur se soumit au commencement de 1598. L'Espagne, privée des grands moyens de diversion qui lui rendaient la guerre facile, fut forcée de la terminer. La paix se fit à Vervins le 2 mai 1598, et par ce traité Calais fut rendu à la France.

[1] Lettre du sieur de la Fontaine au sieur de Loménie.

Ainsi Henri IV, sans s'opiniâtrer à un mauvais parti qu'on lui avait fait prendre, et sans se tromper sur les vrais moyens de réparer sa faute, parvint à se tirer du péril où une fausse démarche l'avait jeté. Une pareille conduite doit servir de modèle à tous les rois, à tous les hommes d'Etat ; et il appartenait bien à Henri le Grand d'en fournir l'exemple.

SUR LA

NÉGOCIATION

DU

PR. JEANNIN.

EN HOLLANDE,

POUR LA TRÈVE DE 1609.

SUR LA

NÉGOCIATION

DU

PR. JEANNIN.

Nous devons un juste hommage aux talents et aux vertus de ceux qui nous ont précédés dans la carrière que nous parcourons nous-mêmes ; et je m'acquitte de ce devoir en traçant un détail circonstancié de la conduite et des démarches de M. le président Jeannin, dans la négociation aussi difficultueuse qu'importante pour le traité de 1609, qui rendant les Provinces-Unies un état libre et souverain, prépara et annonça, pour ainsi dire, l'équilibre politique de l'Europe, qu'établirent quarante ans après les traités de Westphalie.

M. Jeannin joignait beaucoup de droiture à beaucoup de dextérité : qualités trop rarement réunies de son temps, et pourtant également nécessaires aux négociateurs. Personne ne conteste l'importance de la dextérité dans un ministre ;

mais on a cru trop souvent qu'elle suffisait seule, et on a été même jusqu'à prétendre que l'alliance de la probité lui est sinon incompatible, du moins nuisible. Heureusement il est aisé de découvrir la fausseté d'une idée si injurieuse aux négociateurs : car le succès des affaires dépend toujours de la confiance qu'obtiennent ceux qui les traitent ; et cette confiance n'est le prix que de la droiture. On peut reconnaître, en étudiant les négociations du président Jeannin, combien la probité est utile dans le maniement des affaires, et comme elle peut s'allier avec la dextérité qui y est nécessaire, et qui est très différente de la mauvaise foi.

Le président Jeannin a eu souvent besoin d'une extrême souplesse, d'une extrême adresse : il a été adroit, il a été souple, sans jamais cesser un seul moment d'être vrai. On est effrayé des difficultés, des contrariétés toujours renaissantes qu'il eut à surmonter : elles l'arrêtaient à chaque pas, elles l'environnaient de toutes parts. Celles contre lesquelles il n'était pas préparé, celles qui lui vinrent de sa propre cour ne furent pas les moindres, et elles ne tardèrent pas à éclore. Le roi, dans ses pouvoirs, lui avait spécifié qu'il l'envoyait aux Hollandais pour intervenir entre eux

et les Espagnols à un traité de paix ou à un traité de trève à longues années. L'ambassadeur part avec cette instruction ; mais à peine est-il arrivé, que des lettres impérieuses du roi et de son ministre lui enjoignent de porter les Hollandais à la guerre de tout son pouvoir. Malgré cela cependant, la cour ne s'expliquait point sur le subside dont en ce cas elle secourrait les Etats ; ce qui devait pourtant être le mobile de tout, et ce sans quoi on ne pouvait rien dire ni proposer que de vague. M. Jeannin fit sentir en réponse, avec toute la modération et toute la force imaginables, les inconvénients de ce nouveau système. Il déclare nettement les besoins très étendus de la Hollande, et la nécessité d'y satisfaire si l'on veut qu'elle continue la guerre ; suppliant le roi de prononcer définitivement sur quels secours on pouvait compter en ce cas, de sa part, en faveur des Etats. Le roi ne l'éclaircit pas sitôt sur ce point ; il se tint, pour la promesse du secours, dans des bornes fort éloignées du but où les Provinces-Unies aspiraient ; et mêla même ses engagements vis-à-vis de son ministre, de restrictions et de conditions qui les annullaient en grande partie, de sorte qu'il semblait que le prince négociait avec son ambassadeur.

Ce ne furent pas même là toutes les épines dont M. Jeannin eut à se démêler vis-à-vis de sa cour. On lui manda bientôt[1] que puisque les Hollandais étaient si enclins à la paix, et qu'ils avaient besoin pour la continuation de la guerre de secours énormes et insupportables, (il s'agissait de quatre millions cinq cent mille livres) il fallait bien tourner ses pensées vers la paix; mais qu'à l'égard de la trève à longues années, sa majesté n'entendait nullement qu'elle se fît par son intervention ; qu'au contraire elle rejetait absolument ce parti, et ordonnait à son ambassadeur d'en détourner par toute sorte de voie MM. les Etats[2]. Ainsi, depuis les instructions verbales et par écrit que le président Jeannin avait reçues en partant de Paris, Henri IV avait changé d'avis deux fois, non pas sur des points de détail, mais sur le plan de la négociation et le fondement de l'édifice. Heureusement il en changea encore une fois, d'après les représentations de son ambassadeur[3]; et c'est dans ces représentations de M. Jeannin que l'on voit et que l'on admire pleinement la vérité dite avec circonspec-

1 Lettres du Roi et de M. de Villeroi.
2 Ibidem.
3 Lettre du président Jeannin au Roi.

tion, le ménagement qu'on doit à son roi, employés sans bassesse, et l'adresse sans duplicité. La réponse d'Henri IV à cette lettre fut extrêmement flatteuse pour l'ambassadeur. *Vos raisons nous ont enfin vaincus* [1], lui dit-on; et en conséquence on lui permit de s'employer pour la trève, qui était en effet aussi avantageuse à la Hollande et à la France que la paix. A la vérité, l'article des secours en argent fut encore longtemps un mystère pour l'ambassadeur. Cet article touchait au cœur d'Henri IV, qui ne se résolvait pas facilement à débourser de l'argent; et le président Jeannin ne pouvait tirer de lui les éclaircissements nécessaires sur cet objet si capital. Il semble que le roi fût obsédé alors de quelque démon favorable à l'Espagne, qui lui faisait prendre souvent des résolutions très nuisibles au succès de la négociation de Hollande. Telle fut celle par laquelle il déclara à son ambassadeur qu'il ne prétendait pas promettre, même pour l'année courante, le paiement de la somme ordinaire dont il assistait depuis longtemps les confédérés. *Enfin, monsieur,* dit-on au président Jeannin, *nous ne voulons plus dépenser notre argent inutilement.* La raison ou le prétexte de

[1] Lettre du Roi au président Jeannin.

ce nouveau refus, c'est que le roi et son ministre se défiaient extrêmement de la bonne volonté des Etats et de la bonne foi du S.r Olden Barnevelt, cet homme fameux qui avait un si grand crédit dans les provinces. Il est vrai que Barnevelt desirait la paix, et la cour craignait qu'il n'y portât les Etats avec une telle ardeur qu'ils négligeâssent, dans leur traité, la considération et les intérêts d'Henri IV. Mais c'était précisement à cela qu'on les aurait forcés, en leur refusant des secours absolument indispensables ; c'était les contraindre à se jeter aveuglément dans le parti d'une mauvaise paix, obligés d'accepter celle qu'on leur donnerait. Le président Jeannin fit si bien sentir ces inconvénients essentiels, que le roi changea encore d'avis, et consentit enfin au paiement du subside.

Tant de variations de la part de la cour, et sur des objets aussi essentiels, étaient bien embarrassantes pour l'ambassadeur. Aussi rien n'est plus digne d'admiration que la noblesse et la franchise, mêlées de la souplesse et de la finesse la plus grande avec lesquelles il s'en démêla ; tandis que vis-à-vis des étrangers avec qui il traitait, il avait d'autres difficultés qui n'étaient pas moindres.

Outre la lenteur, l'irrésolution et l'inconstance ordinaires dans les républiques; celle-ci, née à peine, et dont le gouvernement n'était pas entièrement formé, se divisait alors en deux intérêts très opposés; celui des gens de guerre qui craignaient la paix, et celui des peuples qui craignaient la guerre. Au premier de ces deux partis se joignaient les négociants que la guerre et la piraterie enrichissaient par des prises fréquentes; et ce parti, où la province de Zélande, composée de gens de mer, entrait toute entière, avait le prince Maurice pour chef. L'autorité de ce prince tenait à la guerre; la guerre pouvait l'accroître, et la paix pouvait la diminuer. Il ne le sentait que trop, et il s'opposait à la paix ouvertement: mais son autorité n'était pas telle qu'elle entraînât tous les peuples; et des sept provinces, la Zélande seule formait son parti. Les six autres desiraient ardemment la fin des dépenses énormes qu'exigeait la guerre; et ce dernier parti était conduit par Barnevelt, homme d'une capacité supérieure. Ainsi le prince Maurice et Barnevelt, les deux hommes de Hollande qui y avaient le plus de pouvoir, étaient respectivement chefs de parti. Rien n'était plus nuisible qu'une telle discorde; et le président Jeannin avait pour prin-

cipale instruction de réunir ces deux têtes importantes. Il n'y a rien de si beau que la circonspection, la dignité, l'adresse, l'insinuation qu'il employa pour y parvenir. Il réussit, non pas à lier ces deux grands hommes d'intérêt, ni par conséquent d'opinion; mais, ce qui est aussi difficile, c'est qu'ayant affaire à deux hommes trop éclairés pour prendre le change sur leurs intérêts personnels, il réussit à les faire concourir de bonne foi et sans défiance mutuelle au bien de la chose publique, chacun suivant le plan particulier qu'il s'en était fait. Le prince d'Orange demeura ennemi de la paix, Barnevelt continua de la desirer; mais tous deux se virent, se traitèrent avec honnêteté; tous deux concertèrent leurs démarches avec l'ambassadeur de France.

M. Jeannin ne se conduisit pas moins bien avec les ministres qu'envoya le roi d'Angleterre à La Haye, pour intervenir en son nom aux démarches des Etats, dont il était ou feignait d'être protecteur. Jacques ménageait extrêmement la puissance espagnole. On a supposé qu'il aurait desiré que les Provinces-Unies rentrassent dans le ressort des archiducs, en même temps qu'ils sortiraient de dessous la souveraineté de Madrid, parcequ'alors la puissance des archiducs aurait

fait revivre celle de la maison de Bourgogne : moyenne proportionnelle entre l'Angleterre et la France, très nuisible à celle-ci. Soit qu'il eût cette chimère dans la tête, soit qu'il fût seulement mal instruit de ses vrais intérêts, il ne servait les Hollandais que de promesses ou vagues ou armées de restrictions, et semblait beaucoup moins intéressé au succès de la négociation, que jaloux d'y voir la médiation d'Henri IV occuper le premier rang qu'il avait souverainement à cœur de s'attirer. Mais M. Jeannin sut très bien conserver et accroître cette supériorité due en effet à Henri IV, et par son mérite personnel, et par les services réels dont lui était redevable la République Hollandaise qui n'existait que par ses bienfaits, et par l'ancienne et incontestable prééminence de sa couronne sur toutes celles du monde chrétien. Mais en maintenant avec dignité les droits de son roi, il les maintint sans hauteur, et ne blessa point par un orgueil déplacé les ambassadeurs anglais. Sa conduite avec eux était à tous égards difficile à tenir. Ils avaient la même mission, et semblaient avoir le même but; mais il s'en fallait bien qu'ils y marchassent du même pas. Ils ne voulaient point la continuation de la guerre, parcequ'ils ne voulaient point

donner d'argent pour la faire ; et ils ne voulaient point non plus que la Hollande fît une paix bonne et avantageuse, parceque leur jalousie contre la France leur faisait regarder comme un malheur, l'établissement solide d'une république qu'ils supposaient devoir être inséparable de la nation qui l'avait créée. Ils ne prévoyaient pas qu'avant la fin du siècle cette république ingrate nous outragerait ; et qu'à cette époque d'ingratitude commencerait chez elle un nouveau système de politique qui, lui faisant illusion sur ses vrais intérêts, la détacherait de nous pour longtemps.

L'intention d'Henri IV avait été, dès le commencement de cette négociation, de former une ligue entre les Etats, l'Angleterre et lui ; mais il fallait attendre que l'Espagne eût accordé aux Etats la souveraineté de leurs possessions ; et la couronne de France ne pouvait faire une alliance ouverte avec des peuples qui n'étaient encore que des rebelles heureux. Cet article de la liberté des Etats, préliminaire essentiel des traités, fut enfin accordé par l'Espagne, avec autant de clarté qu'on en pouvait demander à une puissance qui cédait des droits légitimes.

[1] La paix de Westphalie.

Alors il fut question de la ligue ; mais les députés d'Angleterre se défendirent d'en traiter, voulant, disaient-ils, attendre que la guerre ou la paix fussent résolues. C'était faire échouer le projet, dont le but principal était de donner, par cette union, de la confiance aux Etats et du crédit à leur négociation. Le président Jeannin était bien éloigné de prendre le change ; il pénétra aisément l'intention des Anglais ; mais il fallait n'être ni leur dupe ni leur ennemi. Il se conduisit si bien que, sans leur donner droit de se plaindre, il conclut une ligue entre la France et les Etats seulement : ce qui acheva d'accréditer le roi dans l'esprit de ces peuples, et assura le premier rang à sa médiation et à son amitié, que la Hollande, avec raison, appelait alors protection.

Il semble qu'à mesure que le ministre de France s'accréditait auprès des Hollandais, il devait se décréditer en proportion auprès des Flamands et des Espagnols. Cela n'arriva pourtant point ; et c'est une chose importante à considérer. Les Anglais avaient de grands égards pour les archiducs et pour l'Espagne : ils se flattaient même d'obtenir l'infante pour le prince de Galles ; et cette espérance augmentait leur froideur à servir les Etats, et leurs ménagements

outrés pour les Espagnols. Le président Jeannin au contraire employait toutes ses lumières, de bonne foi et avec zèle, pour servir la Hollande; et cependant les Anglais furent bientôt sans considération auprès des ministres espagnols et flamands, tandis que notre ambassadeur acquit leur amitié et presque leur confiance. Ce point de sa conduite n'est pas le moins admirable; et il faut rapporter la gloire d'un si beau succès à cette candeur, compagne de l'habileté, qui dirigeait toutes ses démarches. Les Espagnols virent bientôt qu'il allait sincèrement au bien de la chose; qu'il négociait, qu'il n'intriguait point; qu'il souhaitait la paix, et que tous ses procédés y tendaient avec dextérité, mais sans artifice. Ils ne réglèrent pas leur conduite sur celle-là; mais ils l'estimèrent, et ne se défièrent point d'un homme dont les lumières éclairaient toutes leurs ruses, mais dont la probité les assurait qu'il ne leur nuirait pas quand ils deviendraient raisonnables et de bonne foi: aussi ne l'accusèrent-ils point de la hauteur excessive avec laquelle les Hollandais voulaient donner la loi au roi d'Espagne. On était des deux parts bien loin de compte. Les États énonçaient hautement leurs prétentions: ils n'en voulaient rien rabattre; et ces préten-

tions étaient telles, qu'ils voulaient tout obtenir et ne rien céder, tandis que le conseil d'Espagne voulait ne rien perdre, ou du moins fort peu, en paraissant donner beaucoup. L'article du commerce des Indes était un de ceux sur lesquels il ne paraissait pas qu'on pût parvenir à aucun accommodement. Les Espagnols le refusaient nettement, et les Etats l'exigeaient décisivement.

La situation du président Jeannin dans tout cela était déja assez critique, mais elle le devint encore davantage par des dépêches qu'il reçut de la cour. Le roi et son ministre furent très choqués de voir les Etats s'acharner sur ce point, et ordonnèrent à M. Jeannin de leur déclarer que cet article *étant de peu d'importance*, S. M. ne pouvait pas consentir à leur opiniâtreté. C'était être bien peu au fait des vrais intérêts de la Hollande, mais elle ne les ignorait pas; et par là, l'ordre du roi devenait inexécutable à son ambassadeur, qui aurait perdu et fait perdre à son maître toute la confiance des Etats, s'il leur eût seulement fait entrevoir la proposition qu'on le chargeait d'énoncer. Sa conduite fut admirable en cette circonstance si délicate. Il fit connaître à la cour l'extrême importance de cet article du commerce des Indes; mais en même temps il fit

sentir aux Etats la nécessité où ils étaient d'avoir du repos, et de se relâcher par conséquent lorsqu'il ne pourrait l'acquérir sans cela; et dans le même temps il faisait valoir auprès des Espagnols toutes les raisons capables de faciliter l'acceptation de la proposition des Hollandais. Il se confirma alors dans la pensée que cette négociation finirait par une trève à longues années, plutôt que par une paix; et ce qui l'y confirma fut que ce point du commerce ne pouvant guères être ajusté que par le tempérament d'une trève dans cette partie, il n'y avait guères d'apparence qu'on fît une trève d'un côté et une paix de l'autre tout à la fois; ce qui n'aurait même été (dit fort bien M. Jeannin) qu'une façon de parler, et aurait produit une situation équivoque très nuisible aux Hollandais. Car ceux-ci, séduits par le nom de paix, ne se seraient point tenus sur leurs gardes en Europe, tandis qu'aux Indes ils auraient entretenu la défiance et l'inimitié du roi d'Espagne.

Dans le fond, la trève était plus avantageuse aux Etats, et par conséquent à leurs amis, que la paix; car ils devaient naturellement obtenir davantage par une trève que par une paix: le roi d'Espagne pouvant sauver un peu d'humiliation pour sa vanité, par ce mot de *trève*. Et d'ailleurs

cette trève maintenait les Etats dans l'aversion et la crainte de l'Espagne, par conséquent dans l'amitié et l'alliance de la France. Mais Henri IV et son ministre ne voyaient ou ne voulaient pas voir alors ces vérités ; et la trève leur déplaisait extrêmement. Cependant M. Jeannin leur en montra si souvent et si adroitement les utilités[1], qu'ils convinrent que ce n'était pas le plus mauvais parti.

Bientôt notre ministre eut encore une grande difficulté à surmonter vis-à-vis de la cour. Le prince Maurice, toujours obstiné à vouloir la guerre, quoiqu'il ne se sentît pas assez fort pour y porter les Etats, voulut essayer de la faire goûter à Henri IV, ne doutant pas qu'ensuite l'autorité du roi n'entraînât les Provinces. Pour cela il envoya au roi un mémoire très détaillé, par lequel il blâmait le président Jeannin de la poursuite qu'il faisait d'une paix ou d'une trève. M. de Russy, résident ordinaire du roi à La Haye, et adjoint du président Jeannin dans la négociation, fut même séduit par les raisons du prince, et il écrivit à la cour en conformité. M. Jeannin n'ignora pas ces démarches, et composa un écrit admirablement solide, judicieux

[1] Lettres de M. Jeannin.

et adroit, par lequel il détruisait absolument le parti de la guerre. Il l'envoya au roi; et ce mémoire servant de préservatif contre celui du prince Maurice, Henri IV demeura dans la résolution raisonnable de procurer la paix ou la trève.

Un moine espagnol, commissaire des cordeliers, qui avait entamé les premiers propos de la négociation, ne revenait point d'Espagne où il était allé porter l'article du commerce des Indes, que les archiducs n'avaient ni osé ni voulu décider. Pendant son absence on travailla peu à La Haye; et même les Etats, malgré l'avis sage de M. Jeannin, consentirent à une prolongation d'armistice pour un an. Tout ce que celui-ci put faire, en employant beaucoup d'adresse et de fermeté, ce fut que les Etats déclareraient que, malgré l'armistice prolongée, on prendrait dans deux mois la résolution dernière de la paix ou de la rupture. Le roi fut avec raison fort mécontent de cette prolongation, ainsi que de Barnevelt qui s'y était acharné malgré les vives remontrances de M. Jeannin. Cet homme desirait si ardemment la paix, qu'il embrassait avec opiniâtreté tous les partis qui semblaient y tendre; et sans doute la trève [1] était bien propre

[1] D'un an.

non pas à procurer aux Hollandais une bonne paix, mais à les empêcher de rentrer dans la guerre, en les accoutumant au repos, en les repaissant d'espérances, et en les obligeant de licencier une partie de leurs troupes. Cela s'accordait fort bien avec le plan des Espagnols qui, depuis le commencement de la négociation, ne songeaient qu'à tirer les choses en longueur. Ils offraient sans s'engager, ils promettaient sans conclure; ils travaillaient à diviser les Provinces entr'elles, et à séparer d'avec elles les puissances leurs alliées. Pour cela ils leurraient en même temps le roi de France et celui d'Angleterre, de propos d'amitié et de liaison. Ils offraient à celui-ci l'infante d'Espagne pour le prince de Galles; tandis qu'avec plus d'apparence, et non plus de bonne foi, ils l'offraient aussi à Henri IV pour le dauphin. Ils semaient l'argent à la cour d'Angleterre, et peut-être aussi à celle de France; et en même temps ils faisaient intimider par l'empereur, les princes d'Allemagne amis de la Hollande. A la longue, quelque chose de tout cela pouvait réussir; et voilà pourquoi les délais, fort préjudiciables pour les Etats, étaient employés sans cesse par les négociateurs espagnols. Le cordelier ne reve-

nait point, l'article du commerce des Indes restait indécis, et toute la négociation était suspendue. Le roi en avait fort mauvaise opinion, et se tenait d'autant plus réservé à fournir aux Etats les subsides qui leur étaient nécessaires.

Cette retenue à débourser de l'argent n'était que trop familière à Henri IV qui, croyant avec raison qu'on fait tout avec de l'argent, avait le tort de se résoudre très difficilement à en donner pour faire quelque chose. Il voulait que tout fût fait avant qu'il ouvrît sa bourse, au lieu que ce n'était qu'en l'ouvrant de bonne grace et de bonne heure qu'il aurait pu tout faire. On était au mois de juin 1608, et depuis quatre mois le roi n'avait voulu entendre à aucuns subsides, quelque nécessaires qu'ils fussent; mais enfin il consentit à donner cent mille écus : secours aussi modique qu'il était tardif, mais qui valait encore mieux que rien, et que le président Jeannin sut faire valoir avec son habileté ordinaire, remontrant et persuadant presque aux Etats, mais sans les choquer, que c'était leur faute s'ils avaient si peu, qu'ils ne méritaient pas tant, et qu'Henri IV était trop généreux.

Les Espagnols, toujours soigneux d'alonger la négociation vis-à-vis des Etats, en tâchant de

semer de la division entre eux et leurs alliés, retenaient toujours le cordelier sous des prétextes frivoles; et ils envoyèrent un ambassadeur extraordinaire à la cour de France. Ce fut dom Pédro de Tolède, homme cauteleux et intrigant, qui vint avec beaucoup d'appareil, et faisant sonner bien haut l'importance de sa commission. Il était chargé de proposer à Henri IV des mariages entre les deux maisons de France et d'Espagne, et des liaisons de commerce et d'intérêt entre les deux couronnes. Tout cela, disait l'Espagnol, devait se conclure en un moment, et serait un préliminaire assuré de la paix de Hollande. Que dom Pédro réussît ou non, il ne se pouvait pas que ses démarches ne missent les Etats en quelque ombrage des vues de la France, et c'était tout le but de l'Espagne. Les Hollandais tournaient une attention soupçonneuse sur la conduite d'Henri IV, et cette conjoncture était extrêmement délicate pour lui. Il s'en tira fort habilement; et la présence de M. Jeannin qu'il fit revenir à la cour dans ce temps-là, et qui y resta depuis le 18 juin jusqu'au 14 d'août suivant, ne lui fut vraisemblablement pas inutile pour le débarrasser des piéges que dom Pédro était venu lui tendre. Le roi répon-

dit vaguement, et avec cette *imperatoriâ brevitate* qui sied si bien aux princes vis-à-vis des ministres qui les tâtent, qu'il desirait beaucoup l'alliance et l'amitié de l'Espagne, mais qu'il s'agissait actuellement de l'affaire de Hollande, et qu'il n'en traiterait aucune qu'après la fin de celle-là. L'Espagnol vit bien qu'il avait affaire à un roi et à des ministres trop éclairés pour prendre le change ; et sans doute le compte qu'il rendit à sa cour, la rendit plus traitable pour les Hollandais.

Cependant la négociation fut sur le point de se rompre sur l'article de la religion. Les Espagnols affectaient de vouloir que l'exercice libre de la religion catholique en Brabant fût le premier article signé du traité : les Etats paraissaient absolument décidés à rejeter tout accord là-dessus ; et dès longtemps Henri IV avait pensé que ce point pourrait bien faire tout rompre : non pas qu'il crût que les Espagnols l'eussent sincèrement à cœur, mais il pensait judicieusement que ce serait celui sur lequel ils rompraient, s'ils ne pouvaient avoir satisfaction sur les autres. Il craignait fort, et avait grande raison de craindre cet événement : car alors toute la haine de la rupture fût tombée sur les Etats et sur lui. Le roi

d'Espagne aurait été plaint et peut-être secouru par tous les catholiques de l'Europe. Le roi de France seul se serait trouvé lié d'intérêts avec des protestants opiniâtres ; et ce roi de France c'était Henri IV, qui avait été roi avant d'être catholique, et dont la conversion sincère était presque contestée [1] par ses ennemis. Les Espagnols n'avaient pas caché qu'ils sauraient tirer parti contre nous de ce qui arriverait sur l'article de la religion, en pressant nos ministres de s'y intéresser, et leur déclarant qu'ils savaient bien que, si le roi de France le voulait, son crédit était tel parmi les Etats, qu'il les porterait aisément à donner satisfaction sur ce point. Ils tenaient le même langage dans toutes les cours, et par-là ils faisaient entendre à l'Europe entière, que si les Hollandais restaient intraitables sur le fait de la religion, c'est qu'Henri IV l'avait voulu, ou du moins souffert. C'était donc un coup de partie pour lui d'empêcher que la négociation ne se rompît sur cet article ; et c'est à quoi travailla et réussit M. Jeannin, avec une dextérité infinie. Tandis qu'il faisait entendre aux Hollandais que le roi de France, dont le titre est celui de très chrétien, ne pouvait donner son consen-

[1] Mémoires de Villeroi.

tement à l'oppression des catholiques, ni paraître se prêter à un système politique qui devait leur ôter toute liberte ; il persuadait aux ministres espagnols que ce n'était pas le moment de faire instance sur cet article de la liberté de religion ; que les Etats se cabreraient et rompraient infailliblement si on semblait l'exiger impérieusement ; et qu'il fallait s'accorder sur les points politiques, achever et signer le traité : qu'alors les Hollandais, sentant d'autant mieux le prix du repos qu'ils auraient commencé à en jouir, se relâcheraient sûrement sur le fait de la religion, plutôt que de remettre au hasard de la guerre, pour ce seul sujet, des avantages aussi réels pour eux que la liberté et le commerce. Ces raisons étaient bonnes ; mais rien n'était si difficile que de les faire agréer aux deux parties. Heureusement pour Henri IV, l'adresse et la capacité de son ambassadeur le tira de ce pas si dangereux pour lui. M. Jeannin parvint à faire régler ce point important d'une manière satisfaisante pour tout le monde, et le Brabant eut le libre exercice de la religion catholique. [1]

[1] Cet article ne fut pas stipulé dans le Traité, mais on y suppléa par un *Certificat des ambassadeurs de France pour le fait de la religion catholique en Brabant*. On verra ce certificat à la suite du Traité.

Cependant, le temps que l'on avait accordé aux ministres de l'archiduc pour demeurer à La Haye, était expiré. Ils partirent et retournèrent à Bruxelles, mais sans rompre la négociation qui se traita désormais par lettres, et par l'intervention des ministres médiateurs, entre lesquels M. Jeannin occupait le premier rang, aussi bien par la supériorité de son mérite personnel, que par la prééminence du maître qu'il représentait. Avant le départ des Flamands, M. Jeannin avait présenté un écrit contenant la proposition détaillée d'une trève à longues années. Le P. Richardot, chef de l'ambassade des archiducs, reçut et agréa la proposition. C'était un pas assez important de fait; mais il en restait de bien difficiles à faire.

Outre l'article du commerce des Indes, très embarrassant à régler, les Espagnols ne voulaient la trève que pour peu d'années, les Etats ne la voulaient que pour un long temps; mais le grand obstacle, c'est que dans l'écrit du président Jeannin, la liberté des Etats était énoncée aussi clairement qu'il était nécessaire pour la constater, et plus que ne voulait l'Espagne, quoique encore moins que ne le desirait la Hollande. Selon cet écrit, l'archiduc et le roi d'Es-

pagne devaient déclarer qu'ils traitaient avec elle comme avec un Etat libre, et sur lequel ils ne prétendaient rien. La république naissante, d'autant plus délicate que son droit était plus équivoque, n'était pas contente de cette déclaration. Elle voulait qu'au mot de liberté fût ajouté celui de *souveraineté*, et *pour toujours :* ce que l'Espagne n'aurait peut-être jamais accordé en faisant la paix, et qui ne pouvait lui paraître qu'absurde en ne faisant qu'une trève, puisqu'une trève n'est qu'une suspension des actes d'hostilité, qui ne porte que sur les démarches et non pas sur les prétentions. La Hollande ne se prêtait à aucun *mezzo termine* sur cet article; et le prince Maurice, toujours attentif à éloigner la paix, entretenait et redoublait leur opiniâtreté.

Ce prince, naturellement sage et homme de bien, (ce sont les termes du président Jeannin qui se connaissait bien en hommes) tenait en cette conjoncture la conduite d'un chef de parti, plutôt que d'un protecteur. Egaré par les suggestions de quelques flatteurs, enivré par les espérances chimériques de quelques esprits turbulents, ou piqué peut-être de voir que sa sagesse et sa modération n'eussent pas assez

grossi son parti, et que le vœu de la nation parût toujours tendre à la paix qu'il avait constamment déconseillée, il se livrait alors avec emportement à des partis extrêmes, et plus dignes d'un brouillon téméraire et désespéré, que d'un prince politique, modérateur d'une république naissante. Il semait la division, il faisait des brigues, il inondait les villes de libelles injurieux pour les amateurs de la paix, et pour les ministres médiateurs qui la conseillaient. Il écrivit encore à Henri IV, et lui envoya sa lettre par un nommé Lambert, esprit ardent et inconsidéré, qui se déchaîna publiquement, à Paris, contre la proposition de la trève et la conduite du président Jeannin. Il faisait sonner bien haut le crédit du prince parmi les Etats; il supposait qu'à la province de Zélande qui véritablement entrait dans ses vues, se joignait la plus grande partie de celle de Hollande, et bientôt toute la province entière qui emporterait sans doute la balance dans la délibération générale : déclarant au reste que, quand même les dispositions futures des Etats tromperaient des espérances si bien fondées, le prince Maurice était résolu à défendre seul à la tête de ses amis, et suivi des gens de guerre, la liberté des Provinces; déter-

miné, disait-il, à empêcher alors par les moyens de l'audace et du désespoir, la ruine assurée de cette liberté que l'on voulait détruire par la trève. A ces exagérations excessives il joignait une détraction artificieuse des procédés de M. Jeannin, et le peignait comme un homme décrédité parmi les Etats, par son acharnement à un traité qu'ils reconnaissaient devoir être leur ruine.

Ces discours de Lambert firent quelque impression sur les ministres du roi; et dans une dépêche au président Jeannin, on laissa entrevoir à celui-ci une sorte de défiance, non seulement du succès de l'affaire, mais même de la manière dont il la traitait. A cela M. Jeannin, sensible à l'honneur avec cette délicatesse qui n'est connue qu'aux hommes d'un vrai mérite, répondit par une dépêche simple et sans chaleur, mais judicieusement raisonnée, qui, détruisant les imputations et les exagérations de Lambert, présentait les affaires sous le vrai point de vue de la circonstance, et prouvait l'excellence de la conduite de l'ambassadeur, en ne faisant que la détailler. Cette dépêche servit de contre-poison à Henri IV et à ses ministres : Lambert et ses vains discours furent appréciés à leur juste valeur. Le roi écrivit au prince Maurice une longue et ad-

mirable lettre [1] où, parlant avec toute la dignité du plus puissant roi de l'Europe, il raisonne avec toute la profondeur du ministre le plus consommé; et ne laisse espérer, ni qu'il puisse prendre le change sur le véritable état des choses et sur les vrais intérêts des Provinces, ni qu'il soit d'humeur à soutenir par ses secours un parti qu'on aurait pris sans sagesse et sans unanimité. En même temps l'ambassadeur reçut de la cour la lettre la plus flatteuse, comme elle était la plus méritée, et on l'assura d'une satisfaction et d'une confiance entières. On renvoya Lambert dont le prince Maurice désavoua les impertinences, et dont M. Jeannin reçut les excuses, sans entrer dans des détails où un homme justifié se plaît quelquefois à humilier son accusateur.

Dans le même temps, M. Jeannin s'occupait à ruiner les batteries du prince; et procédant toujours par des voies simples et droites, il présenta aux Etats des écrits d'une force et d'une justesse admirables, où paraissant, comme il l'était en effet, aussi profondément instruit des intérêts de la Hollande que pouvait l'être le conseil des Etats lui-même, et discutant

[1] Lettre du Roi au prince Maurice, du 22 octobre 1608. Négoc. du président Jeannin, tom. iij, pag. 62.

avec la plus grande sagacité tous les partis à prendre, leurs inconvenients et leurs avantages, il ne laissa que les ignorants ou les factieux douter si celui qu'il proposait était le meilleur. Cependant l'animosité du prince Maurice et les fanfaronades de ses partisans faisaient fermenter un levain dangereux de discorde. Le président Jeannin, qui estimait la vertu et la capacité du prince, et qui jugeait que sa conduite actuelle était le résultat de quelques instigations étrangères, résolut de faire un effort pour le ramener. Il n'eut pour cela recours à aucuns artifices : il l'alla trouver tout simplement, et lui parla avec cette franchise qui attire la confiance, et qui sied si bien à un homme d'Etat quand elle est accompagnée de lumières. S'il ne le persuada pas, il l'ébranla et l'appaisa assez pour se rassurer lui-même sur les desseins du prince, et pour demeurer convaincu que s'il tâchait d'empêcher l'unanimité des suffrages, il s'y rendrait du moins, et ne se précipiterait dans aucun parti de désespoir.

Tandis que M. Jeannin applanissait ainsi les difficultés vis-à-vis des Etats, il en naissait de nouvelles du côté de l'Espagne. Les Etats paraissaient portés à se contenter du préliminaire

tel qu'il était contenu dans l'écrit de Jeannin, à condition que les archiducs obligeassent le roi d'Espagne, comme ils s'en étaient faits forts en vertu d'une procuration qu'ils disaient avoir. Cependant plusieurs couriers allaient et venaient de Madrid à Bruxelles et de Bruxelles à Madrid, sans que les Etats reçussent de réponse positive. L'Espagne traînait toujours en longueur; et apparemment elle se flattait encore que dom Pédro de Tolède réussirait à détacher Henri IV des Etats-généraux. Ses propositions étaient spécieuses. On offrait de démembrer les Pays-bas de la couronne d'Espagne: les mariages proposés entre les enfants des deux maisons d'Autriche et de Bourbon, devaient rendre ces pays réversibles un jour à la couronne de France; et l'ambassadeur espagnol alla jusqu'à dire au roi que, s'il voulait se lier avec son maître et les archiducs, ceux-ci consentiraient que les places qu'on enlèverait aux Etats fussent confiées à des gens dévoués au roi, et même que les Etats de Flandre et des autres pays soumis à l'archiduc s'obligeraient dès à présent à la garantie éternelle de l'accord en question. Ces propositions étaient aussi spécieuses que captieuses, et elles pouvaient bien faire illusion au roi : il s'en défendit pour-

tant. Ce prince rempli de sagacité, pénétra les vues de l'Espagne, et éluda les piéges de son ambassadeur, homme dangereux sans être extrêmement habile, qui trouvait dans un grand fond de duplicité des ressources de ruses presque inépuisables.

Cependant il arrivait de toutes parts en Hollande, des lettres et des avis qui portaient à concevoir de la France des ombrages bien fondés en apparence. On y disait que les deux rois de France et d'Espagne s'entendaient pour forcer les Etats à accepter la messe avec la trève, que le pape s'en mêlait, et que les jésuites tramaient cette affaire de sa part, tandis que dom Pédro y représentait le roi d'Espagne. Sur ces nouvelles les esprits emportés se déchaînaient, et les gens sages ne pouvaient se défendre d'entrer dans quelque défiance. Ainsi tout paraissait tendre à s'aigrir de nouveau ; mais M. Jeannin sut calmer les soupçons et les craintes, par des discours et des écrits pleins de sagesse, de prudence et d'habileté. Il fut en cela bien aidé par le roi, qui écrivit sur ce sujet aux Etats avec beaucoup de modération, de dignité et de force.

Sur ces entrefaites arrivèrent les députés de Zélande, qu'on attendait avec impatience pour

l'assemblée générale. Ils rejetèrent absolument la trève, mais ils ne furent point suivis par ceux de Hollande, excepté Delft et Amsterdam; et ce mauvais succès sur lequel ils n'avaient pas compté les rendit plus souples aux représentations que leur firent les ministres médiateurs; de sorte qu'ébranlés et peut-être persuadés, mais ne pouvant ou ne voulant pas se dédire sur le champ, ils retournèrent dans leurs provinces pour conférer de nouveau, avec promesse de revenir dans quinze jours, et d'apporter une réponse qu'ils laissèrent espérer devoir être différente de la première.

Dans toutes ces manœuvres les députés d'Angleterre Spencer et Winnood avaient procédé de concert avec M. Jeannin, et n'avaient pas montré moins de chaleur et de sincérité: ils avaient même été plus loin que lui le jour qu'il harangua sur la nécessité d'embrasser le parti de la trève; car ils ajoutèrent à son discours une déclaration formelle aux Etats, portant que s'ils prenaient le parti de rentrer dans la guerre, ils ne devaient compter sur aucun secours de la part de l'Angleterre. M. Jeannin n'avait pas voulu engager la France si avant, et s'était sagement contenté de montrer aux Etats la diffi-

culté où elle serait de les secourir, et le peu de volonté qu'on lui en donnerait par une conduite qui marquerait peu d'égards pour ses conseils. Malgré cet accord apparent entre les ministres anglais et M. Jeannin, la cour de France était bien éloignée de croire que l'Angleterre marchât droit dans cette affaire. Les lettres de Flandres et d'Espagne disaient que le roi d'Angleterre s'était fait fort vis-à-vis de la cour de Madrid de faire accepter aux Etats la trève simple, sans clause expresse de souveraineté. Les archiducs, sous ce prétexte, commencèrent à se rendre moins faciles. Les affaires étaient suspendues, et il ne paraissait pas aisé de les amener à la conclusion.

Dans cette situation les députés des couronnes médiatrices jugèrent à propos d'envoyer quelqu'un à Bruxelles tâter le terrain et demander des éclaircissements. On envoya l'abbé de Préaux [1], parent de M. de Villeroi, que celui-ci avait recommandé particulièrement au président Jeannin, et qui depuis le commencement de la négociation avait été chargé plusieurs fois de différentes commissions tendant toutes à l'instruire et

1 M. de Préaux était l'Aubespine, et prit ensuite le nom de Chateauneuf, sous lequel il a joué un grand rôle.

à le former au métier des ministres et des négociations. M. de Villeroi voulait faire la fortune de son neveu, mais il voulait aussi l'en rendre digne ; et cette tournure d'ambition pour sa famille est respectable. M. de Préaux, arrivé à Bruxelles, trouva en effet le ministère des archiducs refroidi ; et quand il pressa le président Richardot d'écrire définitivement à nos ambassadeurs, le président répondit qu'il ne pouvait écrire pour accepter la proposition de la trève sur le projet de M. Jeannin, jusqu'à ce que la trève simple offerte en Espagne par le roi d'Angleterre eût été proposée aux Etats ; et la lettre du ministre flamand aux ministres médiateurs ne porta en effet que sur ce point-là. M. Jeannin, quelque surpris qu'il fût de cette nouveauté, sentit qu'en la répandant il l'accréditerait, et il ne montra point la lettre, soupçonnant même avec beaucoup d'apparence que toute cette conduite n'était qu'un artifice espagnol. Mais l'affaire ne pouvait être secrète : M. de Préaux avait envoyé de Bruxelles au roi une copie de cette lettre fatale ; et cette preuve se joignant à divers avis qu'on recevait de plusieurs côtés, Henri IV qui était prompt à s'allumer, entra dans une violente colère qu'il ne daigna pas cacher, et se

plaignit hautement de la mauvaise foi de l'Angleterre.

Les Espagnols, toujours attentifs à faire leurs affaires en brouillant celles de leur voisins, envoyèrent sur ces entrefaites une ambassade extraordinaire à Londres. L'ambassadeur était dom Fernand Giron, et cette ambassade était le pendant de celle de dom Pedro en France. Fernand Giron devait prodiguer les promesses et les protestations d'amitié, en revanche desquelles il tâcherait d'améliorer la condition des Espagnols dans le traité des Pays-bas. C'était-là la vraie instruction : l'objet apparent n'était qu'une simple proposition d'alliance ; mais on laissait répandre, par des émissaires secrets, des bruits qui devaient accréditer beaucoup cette ambassade en faisant entendre qu'elle avait pour but de terminer un arrangement satisfaisant pour l'Espagne, proposé à la cour de Madrid par celle de Londres. Cette manœuvre des Espagnols était adroite ; car, en même temps qu'elle devait naturellement semer la défiance et former des mécontentements entre la Hollande, l'Angleterre et la France, par une démarche éclatante dont les motifs étaient mystérieusement cachés ou artificieusement énoncés, cette même démarche

pouvait réellement devenir de quelque utilité, selon le succès qu'elle aurait auprès du roi Jacques, tandis qu'il restait une porte pour l'excuser auprès d'Henri IV en cas de mauvais succès, en désavouant tout, hors les choses qui n'étaient réellement que le prétexte de l'ambassade. Le succès de Fernand Giron en Angleterre, dépendait heureusement de l'effet que produirait en Hollande et en France le bruit de cette démarche, et les intrigues qui la soutenaient. Car si la mésintelligence se fût mise entre les couronnes médiatrices, la crainte et la défiance se seraient emparées des Etats ; la négociation aurait été au moins arrêtée ; et alors le roi d'Angleterre se serait plus volontiers livré à l'Espagne, dans l'espérance que l'ouvrage recommencé sur un plan nouveau et présenté de sa main lui attirerait la considération principale dans cette affaire. Mais toutes les vues des cours d'Espagne et d'Angleterre furent trompées par la sagesse d'Henri IV et celle de ses ambassadeurs. M. Lefevre de la Boderie, qui était alors en Angleterre, se conduisit avec une prudence et une fermeté qui ne permirent pas au roi Jacques, prince chancelant de son naturel, timide et inappliqué, de s'engager dans une affaire dont

on lui faisait craindre les suites en lui marquant qu'on ne les craignait pas.

M. Jeannin ne se comporta pas à La Haye avec moins d'habileté : et sa position était plus délicate, parcequ'il avait trois ministères tout à la fois à ménager ; celui d'Angleterre, représenté par ses députés Spencer et Winnood ; celui d'Espagne, représenté par les archiducs et leurs ministres ; et celui des Etats-généraux. Comme ces trois puissances agissaient dans un esprit très différent, il fallait une grande souplesse d'esprit qui pût fournir les différents moyens que l'on devait employer auprès de chacune d'elles, une grande sagacité pour ne se tromper ni dans le choix ni dans la distribution, et en même temps une grande fermeté pour ne pas perdre de vue le vrai but au milieu du labyrinthe par où il fallait passer pour y arriver. Sur un terrain si glissant, Jeannin ne fit aucun faux pas. Il calma les Etats-généraux en leur faisant sentir que ce contre-temps n'aurait de valeur réelle que celle qu'ils lui donneraient par la manière dont ils le prendraient ; qu'il dépendait d'eux de le réduire à rien en paraissant n'y faire aucune attention, et en ne se détournant point de la conduite sage qu'ils avaient commencé à tenir ; mais qu'ils devaient réfléchir qu'à

la longue il fallait que quelqu'un des artifices de l'Espagne réussît; qu'ainsi le délai ne pouvant que leur être dangereux, il fallait qu'ils se portassent unanimement à terminer; que le roi de France ne les abandonnerait jamais tant qu'ils se conduiraient raisonnablement, et qu'il ne leur conseillerait jamais que ce qui serait de leur intérêt; mais aussi, qu'un peu de relâchement pourrait devenir nécessaire, et que l'opiniâtreté leur serait fort dommagable, en ce qu'elle entraînerait infailliblement les longueurs que les Espagnols desiraient uniquement. Vis-à-vis des ministres anglais et espagnols il ferma les yeux sur toute cette intrigue; mais il leur fit sentir qu'il les fermait, qu'il était prudent, mais qu'il n'était pas dupe.

Cette délicatesse de conduite, s'il est permis de parler ainsi, lui fit essuyer un petit désagrément de la part d'Henri IV, qui, n'apercevant pas la finesse supérieure de cette manœuvre, parceque son humeur ardente l'en rendait incapable, jugea un moment que son ambassadeur avait été trompé par les Anglais, et l'avertit de se défier d'eux. Henri IV avait l'esprit prompt et se pressait quelquefois de juger, mais il avouait volontiers qu'il s'était trompé. Il l'a-

voua bientôt dans cette occasion, avec cette grandeur d'ame qui lui était si naturelle, et qui doit être le caractère distinctif des rois. Il reconnut avec plaisir l'importance du service que son ambassadeur lui avait rendu par sa conduite modérée, qui d'un côté avait prévenu les partis extrêmes qu'aurait pu prendre l'Angleterre si un ressentiment et un mépris trop marqués l'avait aigrie, et qui d'un autre côté avait su contenir la Hollande en lui faisant envisager et la nécessité d'une prompte fin, et l'utilité dont leur était la France pour y parvenir; ce qui, outre le bien général de la chose, avait encore produit l'excellent effet d'accréditer Henri IV auprès des Etats plus que jamais, et le rendait maître de la négociation. Le roi sentant le prix de la circonspection et de la retenue dans cette affaire, se conduisit en conséquence avec l'ambassadeur d'Angleterre qui était auprès de lui, et fit aussi un accueil obligeant au vicomte de Cramborne, que le grand-trésorier son père envoyait en France pour apprendre la langue et faire ses exercices. Alors la cour de Londres voyant que ses batteries étaient découvertes, que la France savait tout, mais que d'un autre côté elle ne s'en alarmait pas, quoi qu'il en pût arriver, et

que d'ailleurs elle ne demandait pas mieux que de continuer sur le premier pied, sans paraître vouloir approfondir la nouvelle intrigue, prit son parti de suivre les anciens errements, et n'osa pas s'engager à soutenir un nouveau plan hérissé de difficultés. Ainsi dom Fernand Giron eut à Londres le même succès qu'avait eu dom Pedro de Tolède en France. Les quatre-vingt mille livres sterlings [1] qu'il avait apportés d'Espagne pour étayer sa négociation furent en pure perte, et il partit d'Angleterre sans avoir rien obtenu.

C'était apparemment la dernière ressource sur laquelle les Espagnols avaient compté. Ils avaient laissé jusques là dom Pedro en France, quoique la fermeté et la sagesse qu'il avait trouvées dans Henri IV lui eussent ôté non-seulement tout droit de compter sur sa négociation, mais tout prétexte de la continuer. Ils espéraient apparemment que si dom Giron réussissait à gagner la cour d'Angleterre, cet événement pourrait leur donner jour à séduire ou à intimider celle de France; mais quand ils virent que la fermeté de celle-ci avait contenu l'imprudence de l'autre, ils abandonnèrent toute espérance de notre côté,

[1] Deux millions de notre monnaie d'alors, et environ quatre de notre monnaie présente.

et dom Pedro fut rappelé de France en même temps que dom Fernand quitta l'Angleterre.

Cependant le père confesseur ne revenait point, et l'on jugeait, avec raison, que l'Espagne l'avait retenu jusqu'alors pour attendre le succès de leurs intrigues. Aussi, dès que dom Fernand et dom Pedro furent partis, le cordelier dont on prétextait depuis trois mois des maladies commença à se mieux porter, et l'on annonça son retour auprès des archiducs. Le conseil d'Espagne n'était pourtant pas d'accord sur le parti qu'il y avait à prendre sur ces affaires. Le cardinal de Tolède, le connétable de Castille et le marquis de Velladra voulaient, à quelque prix que ce fût, maintenir la réputation de Philippe, et le dissuadaient d'accorder la liberté et la souveraineté aux Etats. Le duc de Lerme et son fils, le duc de l'Infantado et dom Juan d'Inigez étaient pour la trève, et conseillaient au roi d'y consentir aux conditions proposées, qui étaient véritablement de la part des Etats-généraux ce qu'on appelle l'*ultimatum*. Ce parti était le plus sage sans doute ; et l'Espagne, épuisée alors d'argent, avait indispensablement besoin d'un repos qui lui permît de rétablir son commerce que la Hollande troublait et anéantissait presque depuis

quelque temps. Mais la noblesse espagnole était fort intéressée à desirer la continuation d'une guerre qui lui laissait la perspective de grands emplois et de fortunes immenses à faire dans un pays trop éloigné de l'œil du maître, pour que la rapine et les concussions n'y fussent pas des moyens de fortune faciles à employer et à déguiser.

Ainsi les divisions et les irrésolutions du conseil de Philippe III tenaient en suspens la négociation de Hollande, que la sagesse et l'habileté de M. Jeannin avait alors conduite à sa fin. Un événement, étranger en apparence à l'affaire, vint en accélérer la conclusion. Le duc de Clèves Hans-Guillaume, fils de Jean-Guillaume, mourut sans postérité ; et l'ouverture de sa succession ouvrit une carrière nouvelle à la maison d'Autriche. Elle ne pouvait former qu'une prétention bien éloignée à ce riche héritage, n'y étant appelée qu'en vertu du mariage de Charles, marquis de Burgau [1], avec la quatrième fille de Jean-Guillaume, mort sans enfants mâles, et dont les Etats étaient subtitués par ordre de primogéniture à ses quatres filles et à leur descendance. Mais elle se flattait avec quelque ap-

[1] Histoire d'Emmanuel de Méteren.

parence, que la prédominence de ses forces pourrait suppléer à la faiblesse de ses droits, surtout lorsque le duché de Clèves serait attaqué d'un côté par les archiducs, en même temps qu'il le serait de l'autre côté par la cour de Vienne. Ce plan, qui n'était pas sans probabilité de succès, nécessitait la pacification de Hollande pour mettre l'Espagne en liberté de faire agir les archiducs sur Berg et Juliers; et cette spéculation commandait impérieusement à l'Espagne ou la paix ou une longue trève avec les Hollandais.

M. Jeannin avait eu l'art d'applanir toutes les difficultés: tous les articles étaient rédigés et convenus, même celui du commerce des Indes qui avait souffert tant de difficultés: enfin il ne manquait plus au complément de ce grand ouvrage que l'aveu formel de l'Espagne qui répugnait à le donner, voulant toujours attendre le succès de quelque intrigue et le bénéfice du temps. Il semble que la mort du duc de Clèves, prévue depuis longtemps, était l'époque à laquelle Philippe III avait fixé le terme de ses lenteurs artificieuses. Cette mort arriva le 25 de mars, et quinze jours après le traité fut conclu. Une trève de douze ans fut signée à Anvers par toutes les parties le 9 avril 1609, aux conditions suivantes.

TRAITÉ de la Trève à longues années, fait en la ville d'Anvers, le 9 avril 1609, entre les Députés des Archiducs et ceux des Etats-généraux des Provinces-Unies, par l'entremise et intervention des Ambassadeurs des Rois très chrétien et de la Grande-Bretagne.

COMME ainsi soit, que les sérénissimes princes, Archiducs, Albert, et Isabella, Clara, Eugenia, etc. ayent dès le 24 d'avril 1607, fait une trève et cessation d'armes pour huit mois, avec illustres seigneurs les Etats-généraux des Provinces-Unies des Pays-bas, en qualité et comme les tenant pour Etats, provinces et pays libres sur lesquels ils ne prétendaient rien, laquelle trève devait être ratifiée avec pareille déclaration par la majesté du Roy catholique en ce qui le pouvait toucher, et lesdites ratifications et déclarations délivrées ausdits sieurs Etats trois mois après icelle trève, comme il s'est fait par lettres patentes du 18 septembre audit an : et outre ce, procuration spéciale donnée ausdits sieurs Archiducs, du 10 de janvier 1608, pour, tant en son nom comme au leur, faire tout ce qu'ils jugeraient convenable pour parvenir à une bonne paix ou trève à longues années, ensuite de laquelle procuration lesdits sieurs Archiducs auraient aussi, par leurs lettres de commission du 27 du même mois, nommé et député commissaires pour en conférer et traiter èsdits noms et qualitez, et à cette occasion consenty et accordé, que ladite trève fût prolongée et continuée par diverses fois, même le 21 de may

jusques à la fin de ladite année 1608. Mais après s'être assemblez plusieurs fois avec les députez desdits sieurs Etats, qui avaient aussi procuration et commission d'eux, du 5 de février audit an, ils n'auraient pu demeurer d'accord de ladite paix, pour plusieurs grandes difficultez survenues entre eux, au moyen de quoy les sieurs ambassadeurs des Roys très-chrétien et de la grande Bretagne, des princes électeurs Palatin et de Brandebourg, marquis d'Ansbach et lantdgraff de Hessen, envoyez sur le lieu de la part desdits sieurs roys et princes pour aider à l'avancement d'un si bon œuvre, voyant qu'ils étaient prêts de se séparer et rompre tout traité, auraient proposé une trève à longues années, à certaines conditions contenues en un écrit donné de leur part aux uns et aux autres, avec prière et exhortation de s'y vouloir conformer : sur lequel écrit plusieurs autres difficultez étant derechef survenues; enfin ce jourd'huy neuvième jour du mois d'avril 1609, se sont assemblez messire Ambrosio Spinola, marquis de Bennafio, chevalier de l'ordre de la toison d'or, du conseil d'état et de guerre de sa majesté catholique, mestre de camp général de ses armées, etc.; messire Jean Richardot, sieur de Barlen, du conseil d'état, chef président du conseil de leurs altesses; Jean de Mancicidor, du conseil de guerre, et secrétaire de sadite majesté catholique; frère Jean de Neyen, commissaire général de l'ordre de saint François ès Pays-bas; et messire Louis de Werreiken, chevalier audiencier, et premier secrétaire de leurs altesses etc. en vertu des lettres de procuration desdits sieurs Archiducs, pour traiter tant

en leurs noms qu'au nom dudit sieur Roy catholique, la teneur de laquelle procuration est cy-après insérée avec celle dudit sieur roy, d'une part : et messire Guillaume-Louis de Nassau Catzenelleboegn, Branden, Diers, etc. seigneur de Bilstens, gouverneur et capitaine général de Frize, ville de Groeninghen et Ommelanden, Drente, etc.; messire Uvaline, sieur de Brederode, Vianen, vicomte d'Utrecht, sieur d'Ameyden, Cloeringhen, etc.; le sieur Cornille Degent, sieur de Loeven et Meynerserie, vicomte et juge de l'empire, et de la ville de Niemegen; messire Jean Doldenbarnevelt, chevalier sieur de Tempel Rodenris, etc. avocat et garde du grand scel, chartres et registres de Hollande et Westfrise; messire Jacques de Maldrée, chevalier sieur Desheyes, etc. premier et représentant la noblesse aux états et conseil de la comté de Zélande; les sieurs Gerard de Renesse, sieur de Vander Aa, de Stierstherrhe, Nieuleckerland, etc.; Gellius Hillama, docteur ès droits, conseiller ordinaire du conseil de Frise; Jean Slreth, sieur de Sallia Drossart, du pays de Wollenhoo, et chastelain de la seigneurie de Cumder; et Abel Coendra de Helpen, sieur en Faen et Cantes, au nom desdits sieurs Etats, aussi en vertu de leurs lettres de procuration et commission cy-après semblablement insérées, d'autre part. Lesquels, avec l'intention et par l'avis de messire Pierre Jeannin, chevalier baron de Chagny et Montjeu, conseiller du roy très-chrétien en son conseil d'état, et son ambassadeur extraordinaire vers lesdits Etats; et messire Elie Delaplace, chevalier sieur de Russy, vicomte de Machault, aussi conseiller audit con-

seil d'état, gentilhomme ordinaire de la chambre dudit sieur roy, bailly et capitaine de Vietry le français, et son ambassadeur ordinaire résidant près lesdits Etats; messire Richard Spencer, chevalier gentilhomme ordinaire de la chambre privée du roy de la grande Bretagne, et son ambassadeur extraordinaire vers lesdits sieurs Etats, et M. Rodolphe Winnood, chevalier ambassadeur ordinaire et conseiller dudit sieur roy au conseil d'état des Provinces-Unies, sont demeurés d'accord en la forme et manière que s'ensuit.

I.

Premièrement, lesdits sieurs Archidues déclarent, tant en leurs noms que dudit sieur Roy, qu'ils sont contens de traiter avec lesdits sieurs Etats-généraux des Provinces-Unies, en qualité et comme les tenant pour pays, provinces et états libres, sur lesquels ils ne prétendent rien, et de faire avec eux ès noms et qualités susdites, comme ils font par ces présentes une trève, aux conditions cy-après écrites et déclarées.

II.

A savoir, que ladite trève sera bonne, ferme, loyale et inviolable, et pour le temps de douze ans, durant lesquels il y aura cessation de tous actes d'hostilité entre lesdits sieurs Roy, Archidues et Etats-généraux, tant par mer, autres eaux, que par terre, en tous leurs royaumes, pays, terres et seigneuries, et pour tous leurs sujets et habitants de quelque qualité et condition qu'ils soient, sans exception de lieux n'y de personnes.

III.

Chacun demeurera saisi et jouira effectuellement des pays, villes, places, terres et seigneuries qu'il tient et possède à présent, sans y être troublé ny inquiété durant ladite trève ; en quoi on entend comprendre les bourgs, villages, hameaux et plat pays qui en dépendent.

IV.

Les sujets et habitans ès pays desdits sieurs Roy, Archiducs et Etats, auront toute bonne correspondance et amitié par ensemble durant ladite trève, sans se ressentir des offenses et dommages qu'ils ont reçus par le passé ; pourront aussi fréquenter et séjourner ès pays l'un de l'autre, et y exercer leur trafic et commerce en toute seureté, tant par mer, autres eaux, que par terre. Ce que toutesfois ledit Roy entend estre restreint et limité aux royaumes, pays, terres et seigneuries qu'il tient et possède en l'Europe, et autres lieux et mers où les sujets des autres roys et princes qui sont ses amis et alliez ont ledit trafic de gré à gré. Et pour le regard des lieux, villes, ports et havres qu'il tient hors les limites susdites, que lesdits sieurs Etats et leurs sujets n'y puissent exercer aucun trafic sans la permission expresse dudit sieur Roy. Bien pourront-ils faire ledit trafic, si bon leur semble, ès pays de tous autres princes, potentats et peuples, qui le leur voudront permettre, même hors lesdites limites, sans que le dit sieur Roy, ses officiers et sujets qui dépendent de lui, donnent aucun empêchement à cette occasion audits princes, potentats et peuples qui le leur auront per-

mis, ni pareillement à eux ou aux particuliers avec lesquels ils ont fait et feront ledit trafic.

V.

Et pource qu'il est besoin d'un assez long temps pour avertir ceux qui sont hors les dites limites avec forces et navires, de se désister de tous actes d'hostilité, a été accordé que la trève n'y commencera que d'aujourd'huy en un an. Bien entendu, que si l'avis de ladite trève y peut être plus tost, que dès lors l'hostilité y cessera; mais si après ledit temps d'un an quelque hostilité y était commise, le dommage en sera réparé sans remise.

V I.

Les sujets et habitans ès pays desdits sieurs Roy, Archiducs et États, en faisant trafic ès pays l'un de l'autre, ne seront tenus payer plus grands droits et impositions que leurs sujets, et ceux des amis et alliez qui seront les moins chargez.

V I I.

Et auront aussi les sujets et habitants ès pays desdits États la même seureté et liberté ès pays desdits sieurs Roy et Archiducs, qu'elle a été accordée aux sujets du roy de la grande Bretagne par le dernier traité de paix et articles secrets faits avec le connétable de Castille.

V I I I.

Ne pourront semblablement les marchands, maîtres de navires, pilotes, matelots, leurs navires, marchandises, denrées, et autres biens à eaux appartenants, être saisis et arrêtez, soit en vertu de quelque mandement général ou particulier, ou pour quelque cause que ce soit de guerre ou autrement, ny même sous prétexte

de s'en vouloir servir pour la conservation et défense du pays. On n'entend en ce comprendre les saisies et arrests de justice par les voies ordinaires, à cause des dettes propres, obligations et contrats valables de ceux sur lesquels lesdites saisies auront été faites, à quoi il sera procédé selon qu'il est accoutumé par droit et raison.

IX.

Et pour le regard du commerce des Pays-bas, et des daces impositions qui se leveraient sur les denrées, s'il est trouvé ci-après qu'il y ait de l'excès et qu'il en soit incommodé, à la première réquisition qui en sera faite d'une part ou d'autre, commissaires seront députez pour les régler et modérer par avis commun, si faire se peut, sans que pourtant la trève soit rompue, au cas qu'ils n'en puissent demeurer d'accord.

X.

Si quelques sentences et jugements avaient été donnez entre personnes de divers partis non défendus, soit en matière civile ou criminelle, ils ne pourront être éxécutez contre les personnes des condamnez, ny sur leurs biens durant ladite trève.

XI.

Lettres de marque et représaille ne seront octroyées durant ledit temps, si ce n'est à connaissance de cause, et ès cas èsquels il est permis par les loix et constitutions impériales, et selon l'ordre établi par icelles.

XII.

On ne pourra aborder, entrer ny s'arrêter aux ports, havres, playjes et rades ès pays l'un de l'autre, avec

navires et gens de guerre, en nombre qui puisse donner soupçon, sans le congé et permission de celuy sous lequel sont lesdits ports, hâvres, playjes et rades ; sinon qu'on y fût jeté par tempeste, ou contraint de le faire par nécessité, et pour éviter quelques périls de mer.

XIII.

Ceux sur lesquels les biens ont été saisis et confisquez à l'occasion de la guerre, ou leurs héritiers et ayant cause, jouiront d'iceux biens durant la trève, et en prendront la possession de leur autorité privée et en vertu du présent traité, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à justice, nonobstant toutes incorporations au fisc, engagements, dons, traitez, accords et transactions, quelques renonciations qui aient été mises èsdites transactions pour exclure de partie desdits biens ceux à qui ils doivent appartenir, à la charge néantmoins qu'ils n'en pourront disposer, ny charger ou diminuer pendant le temps de ladite jouissance, sinon qu'ils en aient obtenu la permission desdits Archiducs et Etats.

XIV.

Ce qui aura aussi lieu au profit des héritiers du feu sieur prince d'Orange, même pour les droits qu'ils ont ès salines du comté de Bourgogne, qui leur seront remises et délaissées avec les bois qui en dépendent. Et quant au procès de Castelbelin, intenté du vivant dudit sieur prince d'Orange en la cour de Malines, contre le procureur-général du Roy catholique, lesdits sieurs Archiducs promettent de bonne foy de leur y faire rendre justice dans un an, sans autre longueur ny remise, et en toute droiture et sincérité.

XV.

Si le fisc a fait vendre d'une part et d'autre quelques biens confisquez, ceux à qui ils doivent appartenir en vertu du présent traité, seront tenus se contenter de l'intérêt du prix à raison du denier seize, pour en être payez chacun an durant ladite trève, à la diligence de ceux qui possèdent lesdits biens; autrement leur sera loisible de s'en adresser au fonds et héritage vendu.

XVI.

Mais si lesdites ventes avaient été faites par justice pour les dettes bonnes et légitimes de ceux à qui lesdits biens soulaient appartenir avant la confiscation, leur sera loisible, ou à leurs héritiers et ayant cause, de les retirer, en payant le prix dans un an à compter du jour du présent traité, après lequel temps ils n'y seront plus reçus; et ladite retraite et rachat ayant été faits par eux, ils en pourront disposer comme bon leur semblera, sans qu'il leur soit besoin d'en obtenir autre permission.

XVII.

On n'entend toutesfois donner lieu à cette retraite pour les maisons situées dans les villes vendues à cette occasion, pour la grande incommodité et notable dommage qu'en recevraient les aquéreurs, à cause des changements et réparations qu'ils pourraient avoir faits èsdites maisons, dont la liquidation serait trop longue et difficile.

XVIII.

Et quant aux réparations et méliorations faites ès autres biens vendus dont le rachat est permis, si elles sont prétendues, les juges ordinaires y feront droit à

connaissance de cause, demeurant le fonds et héritage hypothéqué pour la somme à quoy les méliorations seront liquidées, sans néantmoins qu'il soit loisible ausdits acheteurs user du droit de rétention pour en être payés et satisfaits.

XIX.

Si quelques fortifications et ouvrages publics ont été faits d'une part ou d'autre, avec permission et autorité des supérieurs, en des lieux dont la restitution doit être faite par le présent traité, les propriétaires d'iceux seront tenus se contenter de l'estimation qui sera faite par les juges ordinaires, tant desdits lieux, que de la jurisdiction qui leur apartenait, sinon que les parties s'en accordent de gré à gré.

XX.

Quant aux biens d'églises, colléges, et autres lieux pieux assis dans les Provinces-Unies, lesquels étaient membres dépendants d'églises, bénéfices et colléges qui sont en l'obéissance des Archiducs; ce qui n'a été vendu avant le premier de janvier 1607 leur sera rendu et restitué, et y rentreront aussi de leur authorité privée sans ministère de justice, pour en jouir durant la trève, et sans en pouvoir disposer selon qu'il a été dit cy-dessus: mais pour ceux vendus avant ledit temps, ou donnez en paiement par les Etats d'aucunes des provinces, la rente du prix leur sera payée chacun an, à raison du denier seize, par la province qui aura fait ladite vente ou donné lesdits biens en paiement, et assignée en sorte qu'ils en puissent être assurez. Le semblable sera fait et observé du côté desdits sieurs Archiducs.

XXI.

Ceux à qui les biens confisquez doivent être restituez ne seront tenus payer les arrérages des rentes, charges et devoirs spécialement affectez et assignez sur iceux biens pour le temps qu'ils n'en ont jouy ; et s'ils en sont poursuivis et inquiétez d'une part ou d'autre, en seront renvoyez absous.

XXII.

On ne pourra prétendre aussi pour les biens vendus ou accordez, afin d'être diguez ou rediguez, sinon les redevances ausquelles les possesseurs se sont obligez par les traitez sur ce faits, avec les intérêts des deniers d'entrée, si aucuns ont été donnez, aussi à raison du denier seize comme dessus.

XXIII.

Les jugements donnez pour biens et droits confisquez avec parties qui ont reconnu les juges, et ont été légitimement défendus, tiendront ; et ne seront les coudamnez reçus à les contredire, sinon par les voies ordinaires.

XXIV.

Lesdits sieurs Archiducs et États commettront chacun endroit soi, les magistrats et officiers pour l'administration de la justice et police ès villes et places fortes, lesquelles par le présent traité doivent êtres rendues aux propriétaires pour en jouir durant la trêve.

XXV.

Les meubles confisquez et fruits qui seront échus avant la conclusion du présent traité, ne seront sujets à restitution.

XXVI.

Les actions mobiliaires qui ont été remises par lesdits sieurs Archiducs ou Etats, au profit des dettes avant le premier jour de janvier de 1607, demeureront éteintes d'une part et d'autre.

XXVII.

Le temps qui a couru pendant les troubles, à commencer depuis l'année 1567 jusqu'à présent, ne sera compté pour induire prescription contre ceux qui étaient de divers partis.

XXVIII.

Ceux qui se sont retirez en pays neutre durant la guerre, jouiront aussi du fruit de cette trève, et pourront résider où bon leur semblera, retourner même en leurs anciens domiciles, pour y habiter en toute sûreté, observant les loix du pays, sans qu'à l'occasion de la demeure qu'ils feront en quelque lieu que ce soit, leurs biens puissent estre saisis, ny eux privez de la jouissance d'iceux.

XXIX.

Aucuns nouveaux forts ne seront faits durant ladite trève dans les Pays-bas, d'une part ny d'autre.

XXX.

Les seigneurs de la maison de Nassaw ne pourront estre poursuivis ny inquiétez durant ladite trève en leurs personnes et biens, soit pour dettes contractées par le feu sieur prince d'Orange, depuis l'an 1567 jusqu'à son trépas, soit pour les arrérages échus pendant le saisissement et annotation des biens qui en étaient chargez.

XXXI.

S'il y a contravention à la trève, faite par quelques particuliers sans commandement desdits seigneurs Roy, Archiducs ou Etats, le dommage sera réparé au même lieu où la contravention aura été faite, s'ils y sont surpris, ou bien en celuy de leur domicile, sans qu'ils puissent estre poursuivis ailleurs en leurs corps ou biens, en quelque manière que ce soit; et ne sera loisible de venir aux armes et rompre la trève à cette occasion, mais bien permis, en cas de dénégation manifeste de justice, de se pourvoir ainsi qu'il est accoutumé par lettres de marque et représailles.

XXXII.

Toutes exhérédations et dispositions faites en haine de la guerre, sont déclarées nulles et comme non avenues.

XXXIII.

Les sujets et habitants ès pays desdits sieurs Archiducs et Etats, de quelque qualité et condition qu'ils soient, sont déclarez capables de succéder les uns aux autres, tant par testament que *ab intestat*, selon la coutume des lieux. Et si quelques successions estaient cy-devant échues à aucuns d'eux, ils y seront maintenus et conservez.

XXXIV.

Tous prisonniers de guerre seront délivrez d'une part et d'autre sans payer rançon.

XXXV.

Et afin que le présent traité soit mieux observé, promettent respectivement lesdits seigneurs Roy, Archiducs et Etats, de tenir la main et employer leurs forces

et moyens chacun endroit soi, pour rendre les passages libres, et les mers et rivières navigables et sûres contre l'incursion des pirates, corsaires et voleurs; et s'ils les peuvent appréhender, de les faire châtier avec rigueur.

XXXVI.

Promettent en outre de ne rien faire contre et au préjudice du présent traité, ni souffrir estre fait directement ou indirectement; et si fait était, de le faire réparer sans aucune difficulté ny remise. Et à l'observation de tout ce que dessus, ils s'obligent respectivement, même lesdits seigneurs Roy et Archiducs leurs successeurs; et pour la validité d'icelle obligation, renoncent à toutes loix, coutumes et choses quelconques à ce contraires.

XXXVII.

Sera le présent traité ratifié et approuvé par lesdits seigneurs Roy, Archiducs et États; et les lettres de ratification desdits sieurs Archiducs et États délivrées l'un à l'autre en bonne et dûe forme, dans quatre jours. Et quant à la ratification dudit seigneur Roy, lesdits sieurs Archiducs ont promis et seront tenus la donner dans trois mois, aussi en bonne et deuë forme, afin que lesdits sieurs Etats, leurs sujets et habitants, puissent jouir effectuellement du fruit du présent traité en toute sûreté.

XXXVIII.

Sera ledit traité publié par-tout où il appartiendra, incontinent après la ratification faite par lesdits sieurs Archiducs et États.

Signé par les Ambassadeurs desdits seigneurs Roys très chrétien et de la grande Bretagne, comme médiateurs; puis par les Députez desdits sieurs Archiducs; et après eux, par ceux desdits sieurs États cy-devant nommez.

Traité particulier et secret, que les Députez des États ont demandé au Roi d'Espagne, et qui leur a été accordé en la forme qui en suit.

Comme ainsi soit que par l'article quatrième du traité de la trève fait ce même jour, entre la majesté du Roy catholique, les sérénissimes Archiducs d'Autriche d'une part, et les sieurs États généraux des Provinces-Unies, d'autre : le commerce accordé ausdits sieurs les États, et à leurs sujets, ait été restreint et limité aux royaumes, pays, terres et seigneuries que ledit sieur Roy tient en l'Europe et ailleurs, èsquels il est permis aux sujets des roys et princes qui sont ses amis et alliez d'exercer ledit commerce de gré à gré; et outre ce, ledit sieur Roy ait déclaré qu'il n'entendait donner aucun empêchement au trafic et commerce que lesdits sieurs les États et leurs sujets pourront avoir cy-après en quelque pays et lieu que ce soit, tant par mer que par terre, avec les potentats, peuples et particuliers qui le leur voudront permettre, ny pareillement à ceux qui feront ledit trafic avec eux, ce que toutefois n'a été touché par écrit au dit traité. Or est-il que ce même jour neuvième avril 1609, qui est celuy auquel ladite trève a été accordée, les sieurs marquis Spinola, président

Richardot, Mancicidor, frère Jean de Neyen, et Werreiken, au nom et comme députez tant dudit sieur Roy que Archiducs, en vertu du même pouvoir à eux donné, et sous la même promesse de faire ratifier en bonne et dûe forme ce présent écrit avec le traité général ; et dans le même temps ont promis et promettent au nom dudit sieur Roy, et de ses successeurs pour le temps que ladite trève doit durer, que sa majesté ne donnera aucun empêchement, soit par mer ou par terre, ausdits sieurs les Etats, ny à leurs sujets, au trafic qu'ils pourront faire cy-après ès pays de tous princes, potentats et peuples qui le leur voudront permettre, en quelque lieu que ce soit, même hors les limites cy-dessus désignées, et partout ailleurs, ny pareillement à ceux qui feront ledit trafic avec eux, et d'effectuer tout ce que dessus de bonne foy, ensorte que ledit trafic leur soit libre et assuré, consentants même, afin que le présent écrit soit plus authentique, qu'il soit tenu comme inséré au traité principal, et faisant partie d'icelny. Ce que lesdits sieurs Députez des Etats ont accepté. Fait à Anvers les an et jour susdits. *Signé*, Ambrosio SPINOLA, le président RICHARDOT, MANCICIDOR, frère JEAN DE NEYEN, WERREIKEN.

Certificat de messieurs les Ambassadeurs de France et d'Angleterre, touchant le fait des limites et le commerce des Indes.

Nous soussignez Ambassadeurs des Roys très-chrétien et de la grande Bretagne, certifions à tous qu'il appar-

tiendra, que par l'article troisième du traité fait ce jourd'huy entre les Députez des sieurs Archiducs et Etats généraux des Provinces Unies, on a entendu d'une part et d'autre, et nous l'avons ainsi compris, que tout ce que lesdits sieurs Etats tiennent en Brabant et en Flandres, aussi bien qu'es autres provinces dont ils jouissent, leur doit demeurer en tous droits de supériorité, même le marquisat de Bergues sur le Zoon, les baronnies de Breda, Graves, et ce qui est joint et uni avec tous les bourgs, villages et territoires en dépendants. Certifions aussi les Députez desdits sieurs Archiducs avoir consenti et accordé, tout ainsi que lesdits sieurs Etats et leurs sujets ne pourront trafiquer aux ports, lieux et places tenues par le Roy catholique ès Indes, s'il ne le permet; qu'il ne sera loisible aussi à ses sujets de trafiquer aux ports, lieux et places que tiennent lesdits sieurs Etats ès dites Indes, si ce n'est avec leur permission. Et outre ce, que les Députez desdits sieurs ont déclaré plusieurs fois en notre présence et des Députez des Archiducs, si on entreprend sur leurs amis et alliez esdits pays, qu'ils entendent les secourir et assister, sans qu'on puisse prétendre la trève estre enfreinte et violée à cette occasion. Fait à Anvers le neuvième jour d'avril 1609. *Signé*, président JEANNIN, ELIE DELAPLACE, RUSSY, RI.-SPENCER, et RODOLPHE WINNOOD.

Promesse ou Certificat de messieurs les Ambassadeurs de France, fait aux Députez des Archiducs pour le fait de la religion catholique en Brabant.

Nous soussignez Ambassadeurs du Roy très-chrétien, employez par sa majesté près de messieurs les États généraux des Provinces-Unies, pour aider à faire la trève avec leurs altesses ; certifions lesdits sieurs des États et monsieur le prince Maurice nous avoir promis et donné leur foy, que rien ne sera innové en la religion ès villages qui sont du ressort des villes des Provinces-Unies situées en Brabant ; et tout ainsi que le seul exercice de la religion catholique, apostolique et romaine y a été fait du passé, qu'il y sera continué de même sans aucun changement, et sans qu'on leur donne aucun scandale. Promettons à cette occasion, au nom de sa majesté, que si quelque contravention y était faite, elle poursuivra instamment envers lesdits sieurs États pour la faire réparer, ensorte que ladite promesse soit exécutée de bonne foy. Fait à Anvers le neuvième jour d'avril 1609. *Signé*, président JEANNIN, Elie DELAPLACE, RUSSY.

On voit dans la confection de ce Traité, avec quelle adresse M. Jeannin qui le rédigea, sut conserver le *punto de honora* de l'Espagne par des réticences qui la satisfirent ; et en même temps suppléer à ces réticences, au sujet du

commerce dans les Indes et de la religion en Brabant, par des articles secrets qui donnaient aux confédérés une satisfaction et une sécurité entières.

Ainsi finit cette négociation si longue, si importante et si épineuse, qui créa une nouvelle souveraineté en Europe: événement mémorable qui doit honorer à jamais la mémoire du président Jeannin, et fournir des leçons aux négociateurs de tous les pays et de tous les temps.

FIN DU TOME II DES MÉLANGES.

PQ
2015
N4
1796
t.4

Nivernais, Louis Jules Barbon Mancini Mazarini
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY